DESCRIPTION

DES ANTIQUITÉS D'EDFOÛ,

PAR E. JOMARD.

CHAPITRE V.

§. I.er

Observations générales et historiques.

DANS la partie la plus reculée de la Thébaïde, est un lieu presque inconnu en Europe, et qui renferme un des plus beaux ouvrages de l'antiquité. Cet ouvrage est le temple d'Edfoû, que l'on peut comparer, pour la conception du plan, pour la majesté de l'ordonnance, pour l'exécution et la richesse des ornemens, à ce qu'il y a de plus magnifique en architecture.

Edfoû est un assez gros village du Sa'yd, situé sur la rive gauche du Nil, entre Syène et Esné, à cinq myriamètres (1) au-dessus de ce dernier endroit. D'après les nouvelles observations astronomiques, ce village est à 24° 58′ 43″ de latitude boréale, à 30° 33′ 44″ de longitude à l'orient de Paris; il est éloigné du fleuve d'environ un kilomètre et demi (2). Les habitans sont Mahométans pour la plupart, et le reste est composé de Chrétiens Qobtes. Un grand nombre est occupé à la fabrication de plusieurs espèces de poteries, et principalement des *ballas* (3), que l'on fait avec une terre argileuse tirée de la montagne voisine : pour certains vases, on se sert d'une argile plus fine, mêlée de limon et de cendre, et qui prend au feu une belle couleur rouge. Une industrie héréditaire a conservé chez ces pauvres gens les pratiques anciennes du pays et la tradition des belles formes de l'antiquité : en effet, le tour des potiers d'Edfoû, et le galbe des vases que j'y ai vu fabriquer, représentent fort bien ce qu'on a découvert d'analogue dans les peintures Égyptiennes.

On rencontre à Edfoû beaucoup d'Arabes de la tribu des *Abâbdeh*, l'une des plus remarquables de toutes celles qui fréquentent l'Égypte, soit par les mœurs de ces Arabes, soit par leur physionomie, soit enfin par l'usage des cheveux longs, presque inconnu dans l'Orient. J'en ai vu arriver à ce village de grandes troupes, voyageant sur le Nil, à cheval sur des faisceaux de joncs et de roseaux ou sur des

(1) Dix lieues.
(2) Un tiers de lieue.
(3) Sorte de jarre en usage par toute l'Égypte.

troncs de dattier, et portant leurs habits et leurs armes sur la tête (1) : ce qui prouve (pour le dire en passant) que le danger des crocodiles n'est pas tel qu'on le pense communément; car les crocodiles abondent à Edfoû.

Ce petit bourg n'étant remarquable que par son commerce de poteries et par l'avantage d'être le premier lieu, après les cataractes, où l'on trouve abondamment des vivres, je ne m'arrêterai pas davantage à le décrire : mais c'est un fait digne d'attention, que toutes les grandes villes de l'ancienne Égypte ont subi le même sort que celle qui nous occupe et dont il nous reste un si grand monument; leur population s'est dissipée ; aux cités qui furent les plus florissantes, à commencer par Thèbes, Memphis, Héliopolis, rien n'a succédé que des hameaux ou une solitude absolue.

La ville qui a fleuri au lieu où est Edfoû, a laissé quelques traces de son existence; mais la tradition ne nous en a conservé presque aucun souvenir, et ce qu'en disent les anciens se réduit à peu de mots. Nous devons aux Grecs qui ont occupé l'Égypte, le seul nom que l'antiquité nous en ait conservé : elle fut nommée par eux la grande ville d'Apollon, *Apollinopolis magna ;* ce qui la distingue d'*Apollinopolis parva*, située à deux myriamètres et demi (2) au-dessous de Thèbes. Mais cette dénomination et toutes les autres dénominations semblables ne retracent point les vrais noms antiques des lieux de l'Égypte (3). Les Grecs, qui rapportoient tout à leur mythologie, voyoient leurs dieux par-tout ; c'est ainsi qu'ils ont distribué, pour ainsi dire, entre les villes Égyptiennes, presque toutes leurs divinités.

La ville d'*Apollinopolis magna* étoit située, suivant Strabon, entre Latopolis et Syène, au-dessus de la ville des *Éperviers*. Pline la met au rang des plus célèbres villes de la Thébaïde, et il fait mention du nome *Apollopolites*, auquel elle donnoit son nom. Elle est désignée sous le nom d'*Apollonos superioris* dans l'Itinéraire d'Antonin, à trente-deux *milles* de Lato ou Latopolis (4), et, dans la Notice d'Hiérocles, sous le nom d'*Apollonias*, entre Latopolis et Ombos (5). Enfin, dans la Notice de l'Empire, elle est indiquée sous le même nom que dans l'Itinéraire d'Antonin, et placée entre Syène et Contra-Lato.

Toutes ces positions conviennent fort bien à Edfoû; la distance marquée dans l'Itinéraire s'y rapporte avec une précision remarquable. Les trente-deux *milles* reviennent à 47,400 mètres (6) : c'est effectivement la distance exacte d'Edfoû à Esné, l'ancienne *Latopolis* (7).

Ptolémée, dans sa Géographie, place *Apollinopolis magna* par les 24° 40′ de latitude. Toutes ses latitudes étoient calculées à partir de Syène : or, il supposoit Syène sous le tropique, c'est-à-dire, à 23° 50′ de latitude; obliquité qui s'attribuoit

(1) Les *Ababdeh* affluent dans la Thébaïde, particulièrement près de Syène. (*Voyez*, dans le Mémoire de M. du Bois-Aymé, de plus grands détails sur les *Ababdeh.*)

(2) Cinq lieues.

(3) Je ne ferai pas ici la recherche de l'ancien nom d'Edfoû : ce point sera traité dans un travail général sur la *géographie comparée*.

(4) Dans la Table de Peutinger, vulgairement appelée Théodosienne, on trouve écrit *Tentyra*, entre Ombos et Lato; il faut lire *Apollinopolis*. Les distances marquées sont d'ailleurs fort défectueuses.

(5) Le texte porte Λάτων et Ὄμβοι.

(6) Dans un Mémoire sur le *système métrique des anciens Égyptiens*, je donne une évaluation précise du *mille* de l'Itinéraire.

(7) *Voyez* la carte d'Egypte.

de son temps à l'écliptique : mais, comme la latitude de Syène est de 24° 5′ 23″, c'est environ 15′ qu'il faudroit ajouter à la latitude d'*Apollinopolis* donnée par Ptolémée. Son observation ne différeroit alors que de trois à quatre minutes de la plus récente ; or on sait qu'une différence de quatre minutes, pour les positions géographiques de Ptolémée, est de peu d'importance.

Il n'y a donc aucun doute que l'ancienne *Apollinopolis magna* n'ait existé au lieu même où est aujourd'hui le village d'Edfoû ; ce fait avoit été jusqu'ici supposé plutôt que prouvé par les géographes. Au temps d'Adrien, cette ville avoit encore assez d'importance pour qu'on y eût frappé une médaille en l'honneur de cet empereur, sous le nom des habitans du nome d'*Apollinopolis :* elle est de l'an onzième d'Adrien, et représente, d'un côté, la tête du prince, ceinte de lauriers; de l'autre, la figure d'*Apollon* un arc à la main (1). Mais, vers la fin du quatrième siècle, à l'époque où Ammien Marcellin composa son histoire, cette cité étoit déchue de son rang, et les trois principales villes de la Thébaïde étoient Coptos, Hermopolis et Antinoé (2).

Hérodote n'a pas connu la ville d'*Apollinopolis*, ou a négligé d'en faire mention. On s'étonneroit qu'il eût passé sous silence un temple aussi ancien et aussi important que celui d'Edfoû, si l'on ne savoit qu'il a également omis de parler des temples magnifiques de Philæ, de Tentyra, de Latopolis et d'Ombos : de toute la Thébaïde, Hérodote ne paroît avoir connu que Thèbes, bien qu'il dise être allé jusqu'à Éléphantine; et sa description de l'Égypte n'est véritablement complète que pour le Delta et le pays inférieur. Diodore de Sicile ne fait non plus aucune mention du temple qu'on voit à Edfoû. Il a fallu que les armes Romaines assujettissent tous les bords du Nil, pour que l'Égypte fût connue ou du moins visitée d'un bout à l'autre; tant ce dernier peuple avoit opposé de barrières à la curiosité des étrangers, et tant les mœurs nationales avoient conservé d'empire, lors même que les institutions n'étoient plus.

L'état où est tombée l'Égypte sous le Bas-Empire et sous les Arabes, a enfin permis de l'*explorer* toute entière. Depuis la renaissance des lettres, l'Europe savante y a fait passer une foule de voyageurs; mais une autre religion, d'autres mœurs non moins intolérantes que les anciennes, avoient toujours mis obstacle aux découvertes, jusqu'à ce qu'un peuple aussi puissant que les Romains envoyât sur les rives du Nil une armée d'élite, accompagnée d'observateurs qui ont porté leurs pas jusque dans les parties les plus secrètes et les plus reculées du pays. Alors la Thébaïde a offert à leurs regards des merveilles presque inconnues; les conjectures des savans et des écrivains les plus illustres ont été confirmées, leurs espérances justifiées, et leurs vœux accomplis (3). Peut-être les monumens d'Edfoû sont-ils une des conquêtes les plus précieuses de cette expédition littéraire.

Le village d'Edfoû renferme deux anciens édifices d'une proportion bien différente, mais tous deux si bien conservés, qu'on en donneroit une idée fausse en

(1) *Voyez* l'Histoire des Ptolémées, par Vaillant.
(2) Ammien Marcellin, Paris, 1681, *l. XXII, p. 340.*
(3) *Voyez* Bossuet, Discours sur l'histoire universelle; Rollin, Histoire ancienne; d'Anville et la Nauze, Mémoires de l'Académie des inscriptions, *tome XLIII, in-12.*

leur appliquant le nom de ruines; car il suffiroit d'en ôter les décombres qui les embarrassent, pour voir paroître des monumens presque intacts (1).

Ces deux temples sont à-peu-près à angle droit; la distance de l'un à l'autre est peu considérable : ils se trouvent tous deux au nord-ouest du village, au pied d'une chaîne de monticules formés par les ruines de l'ancienne ville et recouverts de sable. Ces hauteurs sont parsemées, comme par-tout ailleurs, de poteries brisées, de briques pilées, et de toutes sortes de débris. L'étendue qu'elles occupent n'a pas été mesurée; mais elle paroît fort grande, quand on jette la vue au couchant. On trouve aussi sur la rive du Nil des vestiges qui annoncent l'ancien état de la ville: ce sont les restes d'un quai en pierre et d'escaliers qui conduisoient au fleuve.

Le grand temple domine au loin le village et tout le pays : c'est pour cela que les habitans l'appellent *Qala*, c'est-à-dire, la citadelle. Des ruines d'*Elethyia*, qui se trouvent à plus de deux lieues, j'ai aperçu ce temple s'élevant ainsi au-dessus d'Edfoû. Mais ce qui est digne de remarque, c'est qu'une grande partie du village est bâtie sur la terrasse même du monument : cette observation, que l'on a également faite à Philæ, à Denderah, ainsi qu'en d'autres lieux, est plus frappante à Edfoû qu'ailleurs, à cause de la grande élévation de l'édifice. De loin et au premier abord, il est impossible de se figurer que les constructions modernes, bâties au pied et sur le toit du temple, soient de véritables habitations (2) : mais, quand le voyageur est assez près pour s'en convaincre, quand il voit les misérables *fellâh* qui les habitent, aller et venir d'une masure à l'autre, et qu'il aperçoit les ruelles tracées sur la plate-forme (3), il ne sait plus que penser; l'illusion s'empare de son esprit, et de si grands travaux paroissent à son imagination l'ouvrage d'un pouvoir surnaturel : il ne sauroit se persuader que les aïeux de ces pauvres gens aient su élever cette façade plus haute d'un tiers que notre Louvre, ces majestueuses colonnades, ce portique, cette enceinte; qu'ils aient sculpté cette merveilleuse profusion d'ornemens qui frappent la vue de toutes parts; enfin qu'il se soit trouvé parmi eux un esprit capable de concevoir un plan d'un ensemble aussi parfait (4), et des hommes assez puissans, assez constans, pour l'exécuter. Cependant les indigènes occupent encore le même sol, le climat n'a point changé, le Nil inonde encore le territoire, enfin une nature abondante y prodigue toujours ses bienfaits; mais l'Égypte a perdu ses lois, et les Égyptiens n'ont plus de patrie.

Le spectateur, déjà familiarisé avec les beautés supérieures de l'architecture Égyptienne, trouve encore à Edfoû de quoi exciter en lui une attention nouvelle. C'est là, plus qu'ailleurs, qu'il se fait une idée de l'harmonie et de la régularité des plans; car ce monument, un des plus grands de ceux de la Thébaïde, est encore le plus complet et le mieux conservé de tous : on saisit donc avec empressement cette occasion d'étudier l'art de la disposition, art dans lequel les architectes de l'antiquité semblent n'avoir rien laissé à desirer; enfin on parcourt

(1) J'appellerai celui du nord, *le grand temple*, et l'autre, *le petit temple*.

(2) Voyez *pl. 48*.

(3) Voyez *pl. 49*.

(4) Voyez *pl. 50*.

avec une vive curiosité toutes les parties de cet édifice, et, par la connoissance de ses détails si bien coordonnés entre eux, on acquiert de l'ensemble une idée générale et complète.

§. II.

Description du grand Temple. De son état actuel et de sa construction.

J'AI dit que le grand temple est placé vers le nord-ouest du village. L'entrée en est masquée par une multitude de maisons de *fellâh*, ainsi que par des amas de poussière qui s'élèvent jusqu'au niveau supérieur du mur d'enceinte, c'est-à-dire, jusqu'au tiers de la hauteur de la façade : ces décombres cachent de grandes figures colossales jusqu'à la tête, et l'on voit sortir de terre d'immenses coiffures qui leur appartiennent (1). La porte elle-même est fermée par de grands ais mal unis. On ne peut donc de ce côté pénétrer dans l'édifice; c'est par le côté du levant qu'on s'y introduit, en montant une rampe douce qui est formée par les décombres, et qui arrive au niveau de la partie supérieure du mur d'enceinte : on en descend de même par une pareille pente qui arrive à l'angle du portique.

Ainsi le temple est environné, au levant et au midi, par les constructions modernes; au couchant et au nord, par les ruines de l'ancienne ville : ce qui forme autour de lui comme un cadre brunâtre qui le fait ressortir en lumière. C'est de la même manière que l'on voit presque tous les monumens Égyptiens se détacher des masses qui les environnent.

Le grand temple est orienté assez exactement : en appliquant le côté de la boussole sur la façade du portique, on a observé que l'aiguille marquoit 15° à l'ouest; ce qui est à-peu-près la déclinaison magnétique : mais il faudroit se garder d'en tirer aucune conséquence. Les monumens Égyptiens ne sont pas orientés; la seule règle un peu générale que l'on ait aperçue, règle qui souffre encore des exceptions, c'est qu'ils sont ordinairement tournés vers le Nil.

La longueur totale du temple, y compris les massifs de la façade, est de cent trente-sept à cent trente-huit mètres (2); la largeur de cette façade est de soixante-neuf mètres (3), c'est-à-dire que la longueur est double de la largeur; la plus grande hauteur est d'environ trente-cinq mètres (4), et celle du temple, prise au premier portique, est de plus de dix-sept mètres (5); enfin la plus grande largeur du temple est de quarante-sept mètres (6). Les plus grosses colonnes ont plus de deux mètres à la base [près de vingt pieds de tour], et, de hauteur sous les soffites, près de treize mètres (7). Le chapiteau a plus de douze mètres ou trente-sept pieds de circonférence.

Je ne dirai rien de plus sur les dimensions générales du temple, parce que

(1) Voyez *pl. 49.*
(2) Environ quatre cent vingt-quatre pieds. Consultez la planche 50, pour la connoissance exacte des mesures.
(3) Environ deux cent douze pieds.
(4) Cent sept pieds.
(5) Cinquante-trois pieds.
(6) Cent quarante-cinq pieds.
(7) Quarante pieds.

l'inspection des planches les fait beaucoup mieux et plus exactement connoître; ce qui précède suffit pour donner une idée de leur grandeur peu ordinaire : j'y reviendrai seulement à la fin de cette Description, en parlant des mesures principales qui présentent des rapports très-remarquables.

Le monument est bâti avec un grès dont l'espèce est d'un grain fin et assez dur, susceptible de recevoir une sorte de poli et un travail ferme et moelleux : aussi la sculpture de cet édifice, principalement celle du portique, nous a-t-elle paru encore plus fine et plus délicate qu'ailleurs.

L'encombrement, qui est, pour ainsi dire, total dans l'intérieur du temple, est peu considérable dans la cour qui le précède ; le sol des colonnades et le tour du temple sont également peu enfouis; on voit même encore l'ancien sol derrière l'enceinte, et le socle peu élevé sur lequel reposoit la muraille : ainsi, à l'intérieur, l'œil aperçoit encore presque entièrement la hauteur de la grande porte d'entrée, aussi-bien que tout l'ensemble de ces deux masses pyramidales et de ce péristyle de trente-deux colonnes qui forment la plus magnifique perspective. Pour jouir de ce spectacle, tel qu'on l'a figuré dans l'atlas (1), il suffiroit de faire disparoître quelques masures en briques, bâties dans les entre-colonnemens, et où les habitans s'entassent avec leurs troupeaux. L'état actuel des choses donne même, en quelque sorte, un plus grand effet à ce tableau, par l'inconcevable opposition de ces étables poudreuses avec des colonnes richement sculptées, de ces briques noires et mesquines avec les énormes pierres qui composent les entablemens, et aussi par le contraste des sensations qui agitent l'ame du voyageur, avec l'indifférence apathique où sont plongés ces *fellâh*, successeurs des anciens prêtres qu'on se représente logés dans le temple, se promenant sous ces hautes galeries et livrés à leurs savantes spéculations.

Voici un mot qui fera mieux saisir cette opposition de la misère et de la magnificence, qui frappe vivement l'observateur, mais que le discours sait mal exprimer.

L'un de nous entra dans une des masures bâties sous la galerie, et vit une famille de Barâbras (2) réfugiés, que la guerre avoit chassés de leurs montagnes. Cette masure étoit une étable, ornée de colonnes et de sculptures, où les hommes, les femmes et des enfans nus logeoient pêle-mêle avec le bétail. Le père raconta que son champ venoit d'être ravagé par Osman-bey et Haçan-bey, dans leur fuite au-delà des cataractes. Comme on lui demandoit s'il étoit commodément dans son nouvel asile, pour réponse il montra un bloc de granit qui se trouvoit au milieu et qu'il ne pouvoit déplacer, et il dit ensuite qu'il n'y avoit que cette pierre qui le gênât.

L'intérieur des deux massifs de la façade et les escaliers eux-mêmes sont obstrués de débris dont il est mal-aisé de deviner l'origine, et cela sur-tout du côté du levant; on y pénètre de l'autre côté par une porte qui donne sous la galerie. Dans les chambres, dans les escaliers, on a trouvé des langes, des ossemens et des restes de momies : ce fait curieux a été aussi observé à Philæ (3).

(1) Voyez *pl. 61.*

(2) Nubiens qui habitent au-dessus de Syène.

(3) Voyez *chap. I.er, s. IV.*

Pour se bien représenter l'état d'enfouissement de cet édifice, il faut se transporter sur les terrasses du temple; c'est là qu'on aperçoit un petit village bâti de boue, établi depuis des siècles et renouvelé sans doute bien des fois : chaque génération y a accumulé les débris de ces demeures si fragiles; et ces débris auroient déjà formé sur les terrasses une sorte de montagne, si les *fellâh* n'eussent trouvé le moyen de s'en débarrasser d'une autre façon. Les salles du temple d'Edfoû étoient éclairées par des fenêtres percées au plafond et en forme de soupirail : c'est par ces fenêtres qu'on fait journellement passer les cendres, les fumiers et toutes les ordures des étables, tellement que les salles et les deux portiques se sont peu à peu encombrés de presque toute leur hauteur, et que les issues se trouvent entièrement obstruées, sans que ces débris se soient introduits par les portes. Quelques-unes de ces salles servent aussi aux habitans de la terrasse, de magasins secrets et de refuges pour eux, leurs femmes, leurs enfans, leurs bestiaux, et tout ce qu'ils veulent soustraire à l'avidité des gouverneurs, aux violences des Arabes; ils s'enferment avec eux dans ces réduits privés d'air et de jour, au risque d'y étouffer de chaleur et d'infection. C'est ainsi que les *fellâh* ont transformé en étables, et, ce qui est encore plus singulier, en véritables souterrains, de vastes portiques et des appartemens de dix mètres (1) de haut.

On concevra sans peine quelles difficultés devoit éprouver un Européen pour pénétrer dans cette forteresse souterraine. Il me falloit découvrir la place que devoient occuper les fenêtres dont j'ai parlé; cette place, que m'indiquoit l'analogie des autres temples, étoit à la partie droite de la terrasse, à la suite d'un petit escalier que l'on y voit (2) : mais des murailles de briques m'en cachoient l'issue; il fallut forcer l'entrée au milieu des cris des femmes et des enfans. Je descendis par un jour percé au plancher, de largeur à passer le corps, ayant une bougie à la bouche et une mesure à la main, et je me trouvai dans une salle toute remplie de chauve-souris, qui n'avoit plus qu'un mètre et demi (3) de hauteur : de là, et par une autre ouverture forcée, je pénétrai dans le second portique; il étoit enfoui jusqu'au-dessus des chapiteaux. Comme toutes les portes de communication sont bouchées, on ne peut visiter les salles qu'une à une, et en entrant par les différens jours, ainsi que par des trous pratiqués sur la plate-forme, qui a été violée en plusieurs endroits.

Le premier portique, ou portique extérieur, est moins encombré proportionnellement que l'autre, sur-tout au couchant, quoiqu'il s'y trouve encore, de l'autre côté, plus de dix mètres de haut de poussière et de débris. La porte du temple est entièrement obstruée; la corniche seule en est découverte. Les chapiteaux sont également découverts du côté du levant; mais on a peine à passer sous les soffites. Plusieurs de ces belles colonnes sont donc presque ensevelies. Pour en connoître la hauteur et la décoration, il a fallu, autour de l'une d'elles, qui étoit la moins enfouie, faire une fouille profonde de six à sept mètres (4). Qu'on se représente ici un voyageur qui se fait descendre dans ce puits, soutenu

(1) Trente-un pieds.
(2) Voyez *planche 50, fig. 1*, aux points O, P.
(3) Cinq pieds environ.
(4) Quinze à vingt pieds.

par une corde, et qui, muni d'un crayon, d'une règle et d'un flambeau, mesure et dessine toutes les parties d'une circonférence de six mètres et demi (1) d'étendue.

L'effet de ce portique ainsi enfoui est aussi difficile à décrire qu'il est frappant pour celui qui le voit, parce qu'au plaisir de cet aspect se joint une vive curiosité de connoître ce qui est dérobé à l'œil, sans l'espoir de la satisfaire : une des planches de l'atlas fera mieux juger que le discours, de l'état du portique et de l'impression qu'il produit (2). Que peut-on imaginer de plus magnifique et de plus simple à-la-fois, de plus riche et de moins chargé, que cette belle ordonnance d'architraves, de dés et de chapiteaux, si bien assortis pour les proportions, sculptés avec tant de finesse, décorés d'ornemens si légers et si bien entendus, et dont toutes les lignes enfin se balancent avec tant d'harmonie! Ces chapiteaux gigantesques semblent tirer plus de valeur encore de l'amas de poussière d'où ils sortent : le spectateur qui les eût aperçus du sol, c'est-à-dire, de trente pieds plus bas, n'eût pas joui de leurs détails et de leur grande proportion, comme ici sur ce monceau de décombres qui élève l'œil jusqu'à leur niveau. C'est là, plus qu'ailleurs, qu'on admire à loisir cette tête du palmier, qui, dans la nature, est si magnifique, et que l'art Égyptien a si heureusement transportée dans l'architecture, pour en faire un chapiteau vraiment national. On sait que les belles feuilles qui composent la touffe du dattier, ont quelquefois vingt à vingt-cinq pieds de haut (3); la partie basse est légèrement inclinée, parfaitement plane et droite, et la sommité fléchit sous le poids. Il falloit d'aussi grands chapiteaux que ceux d'Edfoû pour donner une idée de tous ces détails. Mais voyez comme l'artiste a su habilement copier son modèle (4). Cette courbure du sommet de la branche, on la retrouve ici dans le haut du chapiteau; c'est elle qui lui donne ce contour si gracieux, que la perspective embellissoit encore en le développant davantage, comme le savoient très-bien les architectes d'Égypte. La feuille du dattier est naturellement plus large vers le haut que dans la partie inférieure; c'est encore ce que retrace la copie, et ce qui a donné l'idée et le moyen de joindre ensemble toutes les feuilles en forme de corbeille. Enfin le nombre des rameaux, les régimes de dattes, et jusqu'aux écailles de la tige (5), tout a été l'objet de l'imitation, mais de l'imitation conduite par le goût et l'intelligence. On sent trop bien la beauté de ces chapiteaux pour que je m'arrête à les décrire plus long-temps.

J'ai dit que le monument étoit peu dégradé : en effet, on ne peut citer que les murs d'entre-colonnement du portique et le couronnement des deux massifs de la façade extérieure qui soient altérés d'une manière notable; et, ce qui est rare, la sculpture elle-même a aussi peu souffert que l'architecture (6). Ces masses si étendues en superficie, et qui ont près de trente mètres de hauteur (7), ont tellement conservé leur assiette, qu'une pierre ne passe pas l'autre, que pas une assise n'est

(1) Vingt pieds.

(2) Voyez *planche 55*.

(3) J'en ai mesuré une dans la province de Qelyoub qui avoit près de trente pieds.

(4) Consultez aussi les *planches 75, fig. 5*, et *89, fig. 5*.

(5) Restes des branches que l'on coupe chaque année.

(6) Dans la *pl. 49*, qui est d'ailleurs fidèle pour l'aspect général et pour la vérité pittoresque, le graveur a indiqué trop de parties ruinées ou dégradées.

(7) Cent dix pieds.

dérangée.

dérangée. Quand on est au sommet et qu'on place l'œil dans le prolongement des faces, on n'aperçoit qu'un plan parfaitement dressé : je dis un plan, bien qu'elles soient couvertes de sculptures, parce que ces sculptures sont taillées en relief dans le creux (1). Enfin ces longues arêtes, garnies d'un gros tore ou cordon, sont encore à l'état de lignes parfaitement droites. Ce seul fait donnera une idée du soin et de l'adresse des constructeurs de l'ancienne Égypte.

Si l'appareil n'eût pas été aussi pur, et la coupe des pierres très-perfectionnée chez les Égyptiens, comment, après tant de siècles, trouverions-nous encore ces longues lignes, ces vastes surfaces, dans l'état où elles sont sorties du ciseau des sculpteurs, quand nous voyons nos édifices d'Europe s'ébranler au bout de quelques siècles, et quand les bâtimens des Grecs et des Romains, bien plus solides que les nôtres, offrent si peu d'assises, si peu de pierres intactes! C'est à tort qu'on attribueroit au climat seul une si grande différence : les Grecs et les Romains ont bâti en Égypte, et leurs ouvrages ne sont plus.

On a traité ailleurs avec quelque détail de la *construction* chez les Égyptiens (2); je dois me borner ici à ce qui est propre au monument d'Edfoû.

Les deux masses pyramidales qui le précèdent, sont dignes d'être étudiées, surtout à cause de la disposition parfaite et de la pureté d'exécution qu'on remarque dans leurs deux escaliers : ce sont des vis rectangulaires, formées de onze révolutions, ayant huit marches dans un sens, et cinq dans l'autre. Il y a quatre étages de chambres (3) et quarante-deux paliers, éclairés par des jours étroits, en forme de soupirail : les chambres sont aussi éclairées par des fenêtres de même forme et plus grandes; mais la lumière qui en provient, est très-affoiblie à raison de la grande épaisseur des murailles. Nous avons pénétré dans ces escaliers par l'une des portes qui se trouvent à l'extrémité des galeries, au niveau de la terrasse. La hauteur de chaque degré est d'environ douze centimètres, ou quatre pouces et demi : aussi rien n'est plus facile que d'arriver rapidement au sommet, malgré sa grande élévation; le voyageur éprouve même un sentiment d'aise et trouve une sorte de plaisir à monter ces escaliers, parce qu'habitué à en parcourir de plus roides, il y fait pourtant l'effort accoutumé; d'où résultent pour lui un excès de force et une légèreté apparente.

Les assises de pierre qui composent ces massifs, règnent d'un bout à l'autre et de chaque côté de la porte; on les retrouve encore dans les escaliers avec la même élévation, qui est de cinq décimètres (4). A l'exception de quelques irrégularités qu'on a vues dans l'appareil, le même soin se montre par-tout (5); toutes les arêtes sont également vives, et les joints parfaitement fermés, bien qu'ils soient

(1) On a expliqué cette espèce de sculpture Égyptienne dans le chapitre I.er, §. IV.

(2) *Voyez* le chapitre I.er, §. VIII.

(3) Voyez *planche* 52. Pococke suppose six étages de chambres. Il est possible qu'il y en eût effectivement plus de quatre : mais on ne les a pas vus, peut-être à cause de l'encombrement des parties inférieures. Je doute que Pococke y ait pu réussir mieux que nous; c'est probablement l'analogie qui l'aura déterminé. Il faut remarquer du moins que les deux étages du bas n'auroient pas été éclairés : car on n'aperçoit à cette hauteur aucune ouverture à la muraille, soit en dedans, soit en dehors, comme on en voit aux autres.

(4) Dix-huit pouces et demi.

(5) On a observé quelques dés qui ne sont pas à-plomb de leurs chapiteaux, et quelques inégalités dans le diamètre des colonnes.

tous unis par un ciment. Ce qui est le plus digne de remarque, c'est la pente qu'on a donnée aux deux massifs de la porte; cette pente est telle, que les arêtes intérieures, prolongées jusqu'au sol, arriveroient précisément au pied des jambages, et non dans le vide de l'ouverture (1). Les Égyptiens ont toujours évité, avec un soin extrême, jusqu'à l'apparence d'un porte-à-faux.

Le lecteur aura déjà été frappé, en parcourant les planches, de ces grandes cavités prismatiques, placées à droite et à gauche de la porte d'entrée (2), et dont le fond est vertical. La forme, si bizarre en apparence, de ces longues rainures qui se voient à presque toutes les façades extérieures, a reçu une explication qui satisfait pleinement la curiosité; car nous la tenons de la main des Égyptiens eux-mêmes. On a trouvé à Thèbes, dans le plus ancien temple, un bas-relief qui représente une entrée pareille : devant chacune de ces cavités, est figuré un grand arbre semblable à un pin dépouillé de ses branches, surmonté d'une très-longue pique et de banderoles, et s'élevant encore au-dessus de ces masses gigantesques. En décrivant Thèbes, on parlera plus en détail de cette espèce de mât triomphal.

Ce qui peut donner une idée du soin qu'on a mis dans la disposition et l'exécution de ces rainures, c'est que la face verticale du fond, étant prolongée, passe précisément près du listel de la corniche supérieure : ainsi les mâts que l'on y plaçoit venoient s'appliquer contre cette corniche (3). Il est facile de se figurer le bel effet de ces quatre pavillons qui interrompoient les longues lignes des corniches, et dont la hauteur, à Edfoû, devoit excéder cent cinquante pieds : je me bornerai à faire observer que deux fenêtres sont *à-plomb* de chacune des rainures; ce sont les fenêtres mêmes des grandes chambres intérieures. Elles fournissoient le moyen de dresser et de maintenir contre la muraille ces tiges colossales; ce qui se faisoit avec deux tourillons mobiles sur un axe, et se joignant en devant par des clavettes (4).

La correspondance des rainures et des fenêtres étoit une chose importante à faire remarquer, sur-tout en ce qu'elle résout une question intéressante et difficile qui se présente au sujet de ces dernières. Celles-ci paroissent taillées à travers les sculptures, et, au premier coup-d'œil, on les jugeroit de beaucoup postérieures au reste de l'édifice : mais cette opinion ne seroit pas fondée. En effet, tous les petits jours qui éclairent les escaliers, les portes même qui entrent dans les massifs, seroient tous dans le même cas : or il répugne à la raison de croire que ces fenêtres, ces jours, ces portes, si utiles, si indispensables au dessein primitif du monument, n'aient été imaginés qu'après coup, et exécutés à une époque plus récente, au risque d'endommager une décoration si dispendieuse. D'un autre côté, l'on y reconnoît le même ciseau qu'ailleurs : les arêtes y sont aussi fines,

(1) Voyez *pl. 52*, et l'explication de la planche : la pente de ces massifs est à-peu-près de 1 pour 11.

(2) Voyez *pl. 51*.

(3) Pour s'assurer de ce fait, il faut prendre, dans la planche 51, la hauteur du sommet de ces rainures, la reporter sur une des arêtes obliques dans la planche 54, puis élever une verticale par le point de rencontre. On trouve que cette verticale passe à un demi-metre du listel, intervalle nécessaire pour la manœuvre des mâts.

(4) Une planche de bas-reliefs du *vieux temple de Karnak* fera connoître ces détails.

aussi pures ; les faces des pierres coupées portent la même teinte de vétusté ; enfin les bords des figures et des ornemens sont tranchés net : on ne sauroit douter que ces ouvertures ne soient du même temps et de la même main que tout le reste.

Mais comment expliquer l'état de ces figures de dieux fragmentées, état si contraire aux idées que l'on a de l'esprit religieux des Égyptiens! Il n'y a, je crois, qu'une manière de le concevoir : c'est d'imaginer des portes en bois ou en métal que l'on ouvroit et fermoit à volonté. Ces portes étoient sans doute décorées et sculptées de manière à faire suite aux parties voisines de la muraille, et il est inutile d'ajouter qu'elles devoient être parfaitement raccordées pour la vue; car on connoît l'adresse qu'ont déployée par-tout les ouvriers Égyptiens. Personne ne demandera ce que ces portes sont devenues dans un pays qui manque de bois et de métaux; je pencherois à croire qu'elles étoient plutôt de cette dernière matière : on sait avec quelle avidité les *fellâh* et les Arabes ont soustrait les moindres parcelles de métal dans les anciens monumens, témoin les pénibles démolitions qu'ils ont faites pour enlever les tenons qui lioient les pierres.

Je me suis arrêté sur la description de ces fenêtres, parce qu'en général on sait peu de chose sur la manière dont les anciens éclairoient leurs temples; mais ces jours masqués, s'ouvrant ou se fermant au besoin, ne sont pas sans exemple dans l'antiquité. Il paroît que, dans les temples Grecs, la frise étoit quelquefois percée d'ouvertures qui pouvoient remplir cet office. Dans le premier acte d'*Iphigénie en Tauride*, on trouve ces paroles que Pylade adresse à Oreste, en lui montrant le temple de Diane, dont ils viennent enlever la statue : » Regarde ces triglyphes; » il faut nous glisser à travers le vide qui s'y trouve. »

Ὅρα δὲ γ' ἔισω τριγλύφων, ὅπου κενὸν
Δέμας καθεῖναι.

Eurip. *Iphig. in Taur.* act. I, sc. 2 (1).

Si l'on passe à l'examen des deux portiques, on voit que l'épais massif qui les sépare, contenoit un vide ou couloir destiné à alléger la construction; des pierres transversales formant bandeaux servoient à unir les deux côtés de la muraille. Ces couloirs sont communs dans les monumens d'Égypte; et quoique je n'aie pu en découvrir dans les murs latéraux du grand portique, je ne doute pas qu'il n'y en existe également. C'est par une ouverture fort étroite que j'ai pénétré dans celui qu'on voit dans la gravure (2) : or des trous pareils peuvent s'être bouchés ailleurs.

Je finirai ces remarques sur la *construction* du grand temple d'Edfoû, en faisant observer la grande proportion des pierres des plafonds : celles de trois mètres

(1) Il n'est guère probable que le poëte entendît par-là des trous formés par les *canaux* des triglyphes, espace trop étroit pour pouvoir y passer; peut-être est-il question des intervalles eux-mêmes des triglyphes, c'est-à-dire, des métopes. Remarquons que le mot de *métope*, qui vient de μετὰ et d'ὀπὴ, peut signifier aussi-bien *un trou intermédiaire*, que *l'intervalle entre deux ouvertures*, comme on l'a interprété : ce sens est plus conforme à l'origine de la frise Dorique, origine qui suppose que les triglyphes ne sont que les extrémités des solives appuyées sur la poutre principale ou architrave.

(2) *V. pl. 50, fig. 3*, au point ee, et *fig. 4*, au point gg.

de long (1) sont les moindres de toutes ; celles du second portique, à l'entre-colonnement du milieu, ont près de cinq mètres (2) ; enfin celles du grand portique ont six mètres (3), et leur épaisseur en a près de deux (4) : le poids de l'une de ces dernières équivaut à plus de soixante-dix milliers. Nulle de ces masses énormes n'a quitté sa place, nulle fente ne se voit sous les soffites, nul joint n'est ouvert : tant le choix des pierres étoit parfait, la coupe soignée, les fondations bien assises.

§. III.

De la Disposition du grand Temple.

La *disposition* du temple, malgré son étendue et ses distributions, n'a cependant rien de compliqué : le plan est simple, parce que la symétrie en est parfaite et que la succession des parties est bien ordonnée.

Il faut se figurer un sanctuaire entouré de corridors et précédé par deux salles et deux portiques : voilà *le temple*. Toute cette masse est environnée d'une *enceinte* générale, au bout de laquelle est une porte comprise entre deux grandes masses pyramidales. Entre cette porte et celle du portique, il existe ainsi un grand espace vide dont on a fait un péristyle, en plaçant des colonnes tout autour. Ces deux grandes parties, renfermées l'une dans l'autre, savoir, *le temple* et *l'enceinte*, sont de même figure, et en forme de T ; c'est-à-dire que le portique dépasse *le temple* en largeur, de la même façon que la grande façade dépasse *l'enceinte* : leurs longueurs sont à-peu-près dans le rapport de 1 à 2.

Il résulte de cette disposition de *l'enceinte* et de *la façade du portique*, que la cour est environnée de colonnes sur les quatre côtés : la façade du portique en a six, qui sont les plus grandes ; le côté opposé, dix, et les deux parties latérales, douze ; en tout trente-huit, à cause des colonnes des angles, qui sont communes à deux rangées : ces colonnades forment une galerie couverte, fort spacieuse, et continue hormis à l'entrée (5). De pareilles promenades étoient indispensables dans un climat brûlant ; et ce qui nous paroît uniquement destiné à flatter l'œil par la richesse des formes et des proportions, n'étoit pour les Égyptiens qu'une condition remplie : mais quel temps, quel art n'avoit-il pas fallu pour combiner des plans si heureusement, que nous doutions aujourd'hui si l'artiste n'a songé qu'à un but d'utilité, ou s'il n'a eu en vue que la magnificence de l'architecture !

Ce qu'il faut remarquer dans cette cour et dans cette galerie, c'est que chaque colonne, en allant vers le portique, a sa base plus élevée que la précédente. Ainsi tout cet espace, qui a près de quarante-trois mètres de largeur (6), est divisé en douze degrés aussi larges que l'entre-colonnement, c'est-à-dire, de quatre mètres

(1) Neuf pieds.
(2) Quinze pieds.
(3) Dix-huit pieds.
(4) Six pieds.
(5) L'entre-colonnement est d'un diamètre et cinq sixièmes.
(6) Cent trente-deux pieds.

ou douze pieds, sans avoir plus de quatre pouces et demi de haut; le dernier de ces degrés reçoit le portique et sert de parvis au temple (1).

Quoi de plus grand en architecture que ce majestueux perron! On chercheroit vainement quelque chose de semblable, soit chez les Grecs, soit chez les Romains, qui, bien plus que les premiers, ont sacrifié à la magnificence. Pour apprécier le mérite de cette disposition, il faut se reporter vers les temps anciens, et se représenter une des imposantes cérémonies que nous décrit le père de l'histoire. Voici le moment où le fleuve, ayant quitté son lit, va inonder l'Égypte : c'est la fête du Nil (2). Le prince, suivi des prêtres du collége et des principaux personnages, tous richement vêtus, va rendre aux dieux des actions de grâces : déjà il a touché le seuil du portique; une foule d'initiés occupent les degrés inférieurs; les guerriers les suivent, et le peuple remplit le reste du péristyle. Maintenant, qu'on se figure, sur ces larges degrés, cette immense procession s'avançant lentement, dans un ordre parfait, et dans un silence profond, qui n'est interrompu que par la mélodie des hymnes sacrées et par les accords des instrumens. Cette multitude, partagée ainsi régulièrement et distribuée en douze étages, ne devoit-elle pas donner au tableau un effet magique, en permettant à tous les spectateurs de l'embrasser d'un coup-d'œil!

Avant de quitter cette cour et d'entrer dans le temple, jetons un dernier regard sur la porte qui la précède. Cette porte étoit garnie de deux battans; car on voit encore les entailles des gonds qui devoient les soutenir. Qu'on imagine deux portes battantes qui n'avoient pas moins de seize mètres de haut chacune (3), sur près de trois mètres et demi de largeur (4). Pourquoi faut-il qu'il ne reste aucune parcelle de ces portes colossales! Étoient-elles de métal ou de bois! c'est ce qu'on ignore. Les deux renfoncemens pratiqués au milieu de l'épaisseur de la construction servoient à les recevoir; car la longueur de ces renfoncemens est parfaitement égale à la moitié de leur distance, à l'épaisseur près nécessaire aux tourillons (5). Dans d'autres portes, il n'y avoit qu'un seul battant; et dans ce dernier cas, j'ai fait l'observation analogue, c'est-à-dire que la longueur des deux renfoncemens est précisément égale à leur distance. Tel est le soin qu'offrent par-tout les constructions Égyptiennes.

Cette porte a de haut trois fois sa largeur. Avec une largeur moindre, une pareille proportion seroit beaucoup trop grêle et insupportable à la vue, et l'on seroit moins tenté ici de reprocher aux Égyptiens le manque d'élégance que le défaut contraire : mais les règles communes ne sont pas applicables à de très-grandes dimensions; ce n'est plus alors ces règles qu'il faut consulter, c'est la perspective. Les Égyptiens savoient que l'œil ne juge que par des rapports, et qu'en donnant à cette porte, déjà si élevée, une largeur trois fois moindre que la hauteur, celle-ci en sembleroit plus grande; et en effet, bien que la porte ait

(1) Voyez *planches 53 et 54*. La différence de niveau qu'on a trouvée entre le sol de la grande entrée et le seuil du portique, a motivé ces degrés successifs représentés dans les planches, et dont on a d'ailleurs un exemple à Thèbes.

(2) *Voy.* Herod. *Hist.* l. II; Heliod. *Æthiop.* l. IX, &c.

(3) Cinquante pieds environ.

(4) Dix pieds et demi.

(5) Voyez *pl. 50, fig. 1*, au point *H*.

environ seize mètres (1), une illusion d'optique la fait paroître plus haute (2). Ce qui concourt beaucoup à cet effet, c'est la galerie placée devant, et dont le couronnement n'atteint qu'aux trois quarts du pied-droit. La très-haute corniche qui surmonte la porte, y contribue encore, et aussi, l'écartement des deux massifs supérieurs, qui est bien plus grand que la porte n'est large. Tel est l'effet combiné de cette succession de parties et de leurs savantes proportions, qui se balancent toutes parfaitement, et qui concourent à un effet unique, celui d'imprimer à cette première entrée le caractère de la grandeur (3).

La hauteur du *premier portique*, depuis le seuil jusqu'au listel de la corniche, est de près de seize mètres (4). C'est précisément la même que celle de la porte dont je viens de parler. Son entrée est moins large que celle de cette même porte, et l'entrée du *second portique* l'est encore moins. Les épaisseurs des murs diminuent de même successivement : il en est ainsi des colonnes, et par conséquent des hauteurs des salles. Enfin les trois portes qui suivent le second portique, diminuent aussi de plus en plus de hauteur : la dernière, qui est la sixième, introduit dans le *sanctuaire*, qui intérieurement a dix mètres environ (5) sur cinq mètres de large (6).

Deux circonstances sont remarquables dans ce sanctuaire : l'une est que sa direction est en sens contraire de toutes les pièces qui précèdent, c'est-à-dire que sa longueur est dans le sens de l'axe ; l'autre, c'est qu'il est isolé de toutes parts, au moyen de plusieurs corridors, dont le premier est fort étroit. A cet isolement parfait il faut ajouter la grande épaisseur des murs. Ainsi le sanctuaire étoit garanti de l'approche des profanes, d'un côté, par six portes de suite, et, sur les trois autres côtés, par quatre murailles, en y comprenant la grande enceinte. L'obscurité graduelle des pièces qui le précèdent, étoit à-peu-près complète dans cet asile des mystères, sauf les jours du plafond, qui sans doute s'ouvroient et se fermoient à volonté (7).

Je ne m'arrête pas à décrire les salles, les corridors et les couloirs du temple, dont plusieurs ont deux étages ; un coup-d'œil sur la planche les fera mieux connoître. L'escalier que l'on voit au bout du temple, à droite, servoit à monter sur la plate-forme. Je renvoie de même à l'atlas pour la disposition des deux portiques : les colonnes du premier ont plus de deux mètres (8) à la base, ainsi que je l'ai dit ; les autres ont un mètre et demi (9) : celles de la cour n'ont qu'environ un décimètre de moins (10). Les deux portiques ont cela de commun, que les entre-colonnemens du milieu sont plus larges que les autres (11) : cette différence donne plus de variété, plus de mouvement au jeu des colonnes, que ne feroient des

(1) Près de cinquante pieds.

(2) Voyez *pl. 61*.

(3) Ces portes d'entrée sont les seules dans les monumens d'Égypte qui aient une hauteur relative aussi grande et une corniche aussi élevée ; ordinairement les portes n'ont de haut que deux fois leur largeur.

(4) Cinquante pieds environ.

(5) Trente-un pieds.

(6) Quinze pieds.

(7) Je suis forcé de supprimer ici toute espèce de détails sur ces sanctuaires Égyptiens, dont la disposition est propre à piquer la curiosité. Ces détails seront mieux placés ailleurs.

(8) Six pieds.

(9) Quatre pieds et demi.

(10) Quatre pouces.

(11) L'entre-colonnement est d'un di[illegible] et trois cinquièmes dans le premier portique, et d'un mètre et demi dans le second.

entre-colonnemens tous égaux : il en résulte que les dix-huit colonnes du premier portique se partagent en deux groupes carrés, qui sont plus distincts, et en plaisent davantage à la vue.

Ce qui s'offre d'assez remarquable dans cette disposition, c'est sa conformité avec celle qu'un ancien auteur nous a transmise, comme propre aux temples d'Égypte. Voici en abrégé la description que Strabon donne de ces temples dans le XVII.^e^ livre de sa Géographie :

« Après le *dromos*, on trouve un grand *propylon* suivi de deux autres; ensuite » le *naos*, précédé d'un grand et magnifique *pronaos;* puis le *sécos*, qui a peu d'éten- » due. De chaque côté du *pronaos*, il y a des ailes. En avant sont deux *murs incli-* » *nés*, aussi hauts que le temple : leur distance initiale excède un peu la largeur » de ce dernier, et ils se prolongent ensuite en bas, de cinquante à soixante cou- » dées (1). »

Si l'on excepte le *dromos* et les deux portes qui ont disparu, ou qu'on n'avoit pas encore exécutés (2), il est facile de reconnoître la justesse de cette description générale appliquée au temple actuel : le plan d'Edfoû à la main, Strabon ne l'eût pas faite autrement. Je crois qu'il faut entendre par *propylon* l'ensemble de la cour et de la grande porte avec ses deux massifs. En effet, l'expression de *grand propylon* [προπύλοις μέγα] ne peut signifier que *la porte antérieure, l'entrée principale*, d'après l'étymologie du mot.

Ce sens est conforme à la disposition des célèbres *propylées* d'Athènes, dont Strabon ne pouvoit mieux faire que d'emprunter le nom, n'en ayant pas pour exprimer ces entrées pyramidales, suivies de longues colonnades, et qui sont propres à l'Égypte. Les propylées, sans les comparer avec celles-ci, étoient également des constructions antérieures : c'étoit une porte avec une avenue de colonnes et de bâtimens, en un mot une première entrée qui conduisoit à la citadelle; les grands paliers qu'on y voit, ont peut-être aussi quelque analogie avec ces montées successives de colonne en colonne, que j'ai décrites à Edfoû. Il faut donc reconnoître ici le *propylon* de Strabon. Le *naos* est le temple proprement dit, qui succède à la cour (3); le *pronaos* est le portique de dix-huit colonnes; le *sécos* est le sanctuaire qui est au bout du temple, et qui est relativement de petite dimension, comme le dit notre auteur. Les *ailes* sont les corridors placés à droite et à gauche du temple. Les Grecs décoroient ces ailes de colonnes; les Égyptiens l'ont fait aussi fréquemment, mais dans un autre genre de temple que celui-ci (4).

Enfin, qui ne reconnoîtra dans ces deux *murs inclinés* de Strabon les deux massifs

(1) La version de Xylander et les autres sont également défectueuses. Pour entendre parfaitement les descriptions des anciens, il faudroit avoir vu les monumens qu'ils décrivent. Il me semble qu'on s'est trompé sur-tout dans la traduction de ces mots, ἔστι δὲ πᾶσι ἐπόψει τῶν ναῶν πύργοι δύο. En effet, πᾶσι ne se rapporte pas au mot πλευραὶ qui précède : ce n'est pas ici un pronom, mais un adverbe, qui veut dire *proinde*, et ces mots appartiennent à une autre phrase. Ce qui prouve bien qu'il ne faut pas entendre par *les deux murs* [πύργοι δύο] les mêmes parties que celles nommées πλευραὶ, mais bien les deux grands massifs, c'est qu'on voit plus bas que ces deux murs [πύργοι οὗτοι] sont chargés d'images colossales; ce qui ne peut s'entendre que des grandes figures sculptées sur ces massifs.

(2) On trouve à Thèbes les avenues de sphinx du *dromos* et les deux *propylon* qui manquent à Edfoû.

(3) *Voyez* l'explication de la *planche 50*.

(4) *Voyez* le petit temple d'Edfoû, *pl. 62*. On peut en voir d'autres exemples; entre autres, dans les *planches 20, 35, 38, 71 et 94*.

de l'entrée ! Il se trouve à Edfoû que la hauteur de ces massifs, prise au-dessus de la porte, est effectivement égale à celle qu'a le temple, après le premier portique : leur distance supérieure est plus grande de trois mètres environ que le sanctuaire n'est large; ce qui est encore conforme au passage de notre auteur (1). Enfin, si l'on en prolonge les cordons depuis le haut de la *porte* jusqu'en bas, on trouve une longueur d'un peu plus de vingt-trois mètres; ce qui répond à cinquante coudées (2), comme Strabon l'indique.

Ainsi nous tenons de la main même des anciens la description d'un temple d'Égypte, et le temple d'Edfoû nous la retrace avec ses principales circonstances. Tous les temples un peu grands nous auroient fourni un résultat analogue ; mais l'exemple d'Edfoû a l'avantage de la précision des mesures et de l'ensemble du plan, sur-tout à cause des galeries, qui ont disparu ailleurs, ou qui ne sont pas si bien conservées. Un rapprochement aussi remarquable mériteroit plus de développement et des recherches plus approfondies : mais il faut réserver une place pour un pareil trait de ressemblance, que me fournit un auteur non moins grave que Strabon.

Diodore de Sicile a décrit avec soin le monument d'Osymandyas à Thèbes : on sait que cet édifice est encore en grande partie debout, et que l'on peut, Diodore à la main, le parcourir sans autre guide. Il n'est pas de mon sujet de faire voir cette conformité de l'édifice avec la description ; elle sera démontrée rigoureusement ailleurs (3) : je me bornerai à citer les noms qu'a employés cet ancien auteur, pour désigner les mêmes parties de l'édifice que je viens d'examiner à Edfoû; savoir, la cour et la porte pyramidale.

« On trouve d'abord un *pylôn* [πυλὼν] long de deux plèthres et haut de quarante-» cinq coudées; ensuite un *péristyle* de quatre plèthres, environné de colonnes » portant des figures de seize coudées; puis un autre *pylôn* semblable au premier, » et un autre péristyle. »

Il est manifeste, premièrement, que le mot de *pylôn* exprime ici la grande entrée, c'est-à-dire, les deux massifs comprenant une porte au milieu; secondement, que le *péristyle* est la cour garnie de colonnes : c'est exactement ce que signifie *peristylion* [περιστύλιον], qui veut dire un lieu ceint de colonnes de toutes parts, comme est la cour d'Edfoû, ainsi que les autres cours semblables; cela est tellement sensible à l'inspection des lieux, que toute discussion est, pour ainsi dire, superflue. Si l'on entendoit autrement ces deux mots, la description de Diodore, qui est si exacte, deviendroit absolument inintelligible; c'est ce qui est arrivé quand les traducteurs ont rendu πυλὼν par *atrium*, faute de connoître les lieux dont ils parloient.

Ce mot, fort peu commun chez les auteurs, a été choisi par l'historien pour peindre une construction absolument étrangère aux Grecs : il n'eût pas trouvé dans sa langue de mot propre à exprimer ces portes colossales, et il a choisi, au

(1) Il faut entendre par les mots de Strabon τὸ ναὸ le sanctuaire du temple. La distance des deux massifs est prise ici au niveau du cordon supérieur.

(2) *V.* le Mém. *sur le syst. métr. des anciens Égyptiens.*

(3) *Voyez* la Description de Thèbes, par MM. Jollois et Devilliers.

lieu

lieu de πύλη, celui de πυλὼν, qui en est formé, et qui est un augmentatif; c'est à-peu-près comme nous avons fait du mot *porte* le mot de *portail*, pour désigner la grande entrée d'une église.

On trouve dans Aristote le même mot de πυλὼν, et il y est employé au même objet; car c'est en parlant des palais de Persépolis : or ces monumens de la Perse étoient, comme ceux d'Égypte, précédés par des portes gigantesques (1). Ces deux pays sont les seuls où l'on en trouve de pareilles, et la Perse est aussi le seul qui offre dans ses monumens quelque analogie avec ceux des bords du Nil (2).

Si l'on doutoit de la justesse de l'application que je viens de faire du mot πυλὼν, il suffiroit d'examiner les mesures que donne Diodore. En effet, la façade de l'édifice a soixante-quatre mètres environ de longueur, ce qui fait, en nombre rond, deux plèthres; et la hauteur répond à quarante-cinq coudées (3). Quant au péristyle, on le trouve, sur deux côtés, composé de colonnes, et sur les deux autres, de piliers décorés de figures dont la hauteur répond encore à seize coudées.

Dans la version Grecque de la Bible, j'ai vu aussi le mot de πυλὼν employé assez fréquemment et dans la même acception que je lui donne ici (4). Enfin Clément d'Alexandrie s'en sert également. Il est, je pense, impossible, après ces rapprochemens, de révoquer en doute le sens de πυλὼν; et je crois que l'avantage d'indiquer par une seule expression, puisée dans de bonnes autorités, ce que l'on ne sauroit exprimer que par plusieurs mots, doit engager à adopter cette expression et à la franciser : on n'a donc pas fait difficulté de consacrer dans les planches le mot de *pylône*, pour désigner l'ensemble des deux masses pyramidales et de la porte comprise entre elles ; à l'avenir, je n'en emploierai pas d'autre.

Si l'on rapproche maintenant ce résultat de celui que j'ai tiré de Strabon, l'on sera fondé à donner le nom de *pylône* à la grande entrée, celui de *péristyle* à la cour garnie de colonnes, et enfin à l'ensemble du pylône et du péristyle celui de *propylon* ou *propylée* : une autorité irrécusable a d'ailleurs consacré ce dernier nom; ce sont des inscriptions Grecques, tracées sur plusieurs portes d'Égypte, et contenant le nom de προπύλων (5).

§. IV.

De la Décoration du grand Temple.

Après avoir traité de la *construction* et de la *disposition* du grand temple d'Edfoû, et avoir montré la conformité de celle-ci avec les descriptions des anciens, je parlerai de sa *décoration*. Si le lecteur a lu avec attention les chapitres précédens, il

(1) *Voyez* les Voyages de Tavernier, le Bruyn, Niebuhr, &c.

(2) On ne veut pas ici comparer les systèmes d'architecture de ces deux peuples ; car leur ressemblance est à-peu-près comme celle d'une caricature avec un tableau, du moins autant qu'on peut en juger par les gravures que nous possédons des antiquités de Tchelminar.

(3) *Voyez* le Mémoire *sur le système métrique* &c.

(4) Voyez *Exod.* c. XXVI, v. 36; *ibid.* c. XXIX, v. 32; *Levit.* c. VIII, v. 31; *Act. Apost.* c. XII, v. 13, et c. XIV, v. 12, &c. Dans ce dernier passage on trouve τὴν θύραν τῆς πυλῶνος. Le mot de θύρα, *porte*, est donc distinct de celui de πυλὼν, qui veut dire ainsi, *la construction dans laquelle la porte est percée.*

(5) *Voyez* le Mémoire *sur les inscriptions recueillies en Égypte.*

a déjà des idées générales sur le système de la décoration Égyptienne; système si invariable dans chaque espèce de monument et si diversifié dans ses détails, mais toujours soumis à la *disposition*, en quoi les Égyptiens ont fait preuve de savoir et de goût. Qu'est-ce, en effet, qu'une architecture subordonnée à la décoration, comme on en voit tant d'exemples chez les peuples modernes! Ici les formes et les lignes générales ne sont masquées par rien, bien que les surfaces entières soient sculptées en mille façons; les monumens du monde les plus chargés d'ornemens sont ceux où la décoration s'aperçoit le moins, et où l'architecture paroît lisse, quoique nulle de ses parties ne soit nue (1).

Que l'on examine la façade du portique d'Edfoû *(pl. 53)*: depuis le seuil de la porte jusqu'au couronnement, colonnes, chapiteaux, dés, murailles, pieds-droits, cordons, corniches, tout est couvert de sculptures (2), et cependant les lignes de ces colonnes et de ces architraves, les galbes de ces corniches, de ces chapiteaux, sont intacts; à la distance où la grande proportion du monument commande que l'œil soit placé, l'on n'aperçoit que les formes générales.

Ce caractère de l'architecture Égyptienne me paroît un de ceux qui la distinguent éminemment: les hommes qui ont su concilier des conditions si difficiles, sont les mêmes qui avoient imaginé de revêtir un édifice entier de couleurs; idée hardie, et qui offroit le même genre de difficulté à vaincre: il falloit choisir et distribuer si bien ces couleurs, que l'attention ne fût pas distraite, et que l'harmonie des proportions ne fût pas troublée (3); c'est ce qu'ils ont su faire par-tout pour la décoration, et le monument d'Edfoû n'a d'autre avantage que d'en être un exemple complet.

Il suffit d'une attention légère pour expliquer cette heureuse alliance de la décoration avec l'architecture proprement dite. Les sculptures, étant peu profondes et de peu de saillie, se détachent doucement sur un fond qui est parfaitement lisse; en second lieu, la plus parfaite symétrie règne dans la distribution des ornemens. Ce sont des tableaux tous de même hauteur, tous encadrés et placés parallèlement sur les faces des murs, ou bien des sujets qui se répètent d'espace en espace sur les frises, les colonnes et les corniches, ou enfin des colonnes d'hiéroglyphes également espacés, qui remplissent les intervalles des figures; toutes sculptures extérieures, qui sont presque superficielles, eu égard à la masse du monument: c'est à leur succession bien entendue, à leur diminution graduelle de bas en haut, à la richesse et à la finesse des détails, qui vont toujours en croissant, enfin au travail doux et moelleux du ciseau, qu'il faut attribuer leur parfaite harmonie avec l'architecture.

Si l'on jette la vue sur les deux élévations du pylône *(pl. 51 et 52)*, sur la façade du portique *(pl. 53)*, sur le péristyle *(pl. 54)*, on voit à toutes ces parties le même couronnement, c'est-à-dire, un gros tore ou cordon qui les encadre et redescend sur les côtés, et une corniche creusée en gorge, dont le profil est

(1) Il faut en excepter les listels des corniches, les dessus des chapiteaux, les bases des colonnes, toutes parties étroites, où la sculpture eût produit un mauvais effet.

(2) Les deux colonnes de devant étoient aussi décorées; mais on n'a pu en copier les ornemens.

(3) Voyez *pl. 18*.

simple, mais pur et gracieux; au centre, un grand disque ailé, accompagné, à droite et à gauche, de l'espèce de serpent appelée *Ubœus:* les ailes sont à trois rangs de plumes, et représentent celles de l'épervier. Cet ornement, qu'il faut regarder comme l'emblème du dieu de la chaleur et de la lumière, est du plus grand effet sur toutes les portes Égyptiennes (1). Ses proportions sont si belles et tellement en harmonie avec le reste, qu'on n'est pas choqué de le voir continuellement reproduit. Ce qui le fait valoir encore, ce sont les distributions d'hiéroglyphes, de cannelures et d'ornemens délicats qui forment contraste avec son développement souvent gigantesque; c'est aussi le petit listel qui surmonte la corniche et qui est constamment nu, ce qui repose la vue et fait que la corniche se dessine mieux sur le ciel. Il est à observer que toujours ce disque et ses ailes sont sculptés en relief, tandis que les cannelures et les autres ornemens de la corniche le sont en creux. Enfin le tore qui la sépare de l'architrave est toujours garni d'un ruban enroulé, et son profil est un demi-cercle alongé.

A Edfoû, comme je l'ai dit, la décoration se voit complète, et il y est plus facile qu'ailleurs de se faire une idée des règles Égyptiennes : si ce monument n'existoit pas, on ne pourroit les connoître que par le rapprochement de tous les autres. C'est sur-tout là qu'on peut étudier les chapiteaux des péristyles. Ces chapiteaux sont différemment ornés; mais la différence n'a rien qui choque, parce que le galbe est généralement le même. Lorsqu'on est placé de manière à embrasser la galerie, on ne leur voit qu'une forme générale à tous : quand on approche assez pour distinguer les détails, alors on n'aperçoit plus qu'un ou deux de ces chapiteaux, et l'œil est récréé par la variété des ornemens.

En second lieu, ces chapiteaux, qui, dans une même rangée, diffèrent tous d'une colonne à l'autre, se répètent symétriquement en face, et chacun d'eux a son pendant; c'est ce qu'on peut observer dans la vue perspective de la cour (2). Cette symétrie variée a peut-être plus de mérite et de charme qu'une égalité parfaite.

Le portique d'Edfoû offre la même circonstance. A droite et à gauche de l'axe, les chapiteaux sont symétriquement pareils, comme on le voit dans les six colonnes de la façade; il en est de même des douze autres chapiteaux (3).

Un même chapiteau se répète aussi d'espace en espace. Celui à feuilles de dattier, que j'appellerai *dactyliforme* (4), n'est qu'une fois dans chaque côté de la cour, et une fois dans chaque moitié du premier portique, en tout quatre fois : à partir de celui-ci, c'est le neuvième de la colonnade. Le septième chapiteau de la galerie est le même que celui de l'angle du portique; il est répété huit fois en tout : c'est un des plus fréquens et des plus simples; il se distingue par quatre grandes palmettes qui sortent de larges gaînes et qui répondent aux quatre angles du dé.

Le quatrième de la galerie s'y trouve répété six fois; il est, comme le précédent, décoré de quatre palmettes : ces palmettes sont placées sur un fond tout cannelé de côtes. Le plus fréquent de tous est le premier de la galerie, qui est aussi le premier du portique en entrant; on le trouve répété quatorze fois dans la cour :

(1) Voyez *pl. 27, fig. 1 et 2; pl. 43, fig. 20, &c.*
(2) Voyez *pl. 61.*
(3) Voyez *pl. 54 et 56.*
(4) Voyez *page 8.*

il se retrouve encore dans le second portique. C'est un chapiteau orné de quatre étages de calices de lotus, dont chaque tête est soutenue par trois volutes. Le second et le sixième de la galerie sont les seuls de leur espèce, et ne sont répétés que par leur pendant (1).

Les dix-huit chapiteaux du premier portique sont dans le même cas : mais, comme on l'a vu, trois d'entre eux se retrouvent dans la cour ; il est à remarquer que ce sont précisément les trois de la façade. Tous ces divers chapiteaux sont d'une exécution parfaite, malgré leur énorme proportion : tous les ornemens dont ils sont enrichis, ont été sculptés avec une extrême délicatesse.

Le galbe général des trente-deux chapiteaux du péristyle et des trente chapiteaux des deux portiques est le même, ainsi que je l'ai dit, c'est-à-dire, en gorge ou en cloche renversée, forme imitée du calice du lotus ou nénuphar. Il n'y a d'exception que pour le chapiteau *dactyliforme* ou à feuilles de dattier, et pour celui qui est le second du péristyle.

Ce dernier a déjà sans doute été remarqué à Philæ, à cause de sa figure en ovale tronqué, tout-à-fait différente du galbe ordinaire. On n'en a pas jusqu'ici reconnu l'origine ; mais il est aisé de voir qu'il est, comme les autres, puisé dans la nature : c'est l'image du *ciborium*, ou fruit du lotus, décrit par Hérodote, Athénée et Théophraste. Il est impossible d'en douter, quand on lit cette phrase où Athénée parle du *ciborium* : « Sa tête est ronde et ressemble à un guêpier [*huic insidet caput* » *rotundo vesparum favo simile*, trad. de Casaubon] (2). »

Ce qui prouve encore parfaitement que ce chapiteau en forme de coupe est bien l'imitation de la capsule du lotus, c'est qu'on le voit recouvert tantôt de folioles étroites et aiguës (3), tantôt de folioles ovoïdes et inégales (4) : or ces deux caractères appartiennent exactement aux fruits du *nymphæa lotus* et du *nymphæa cærulea* (5). Au reste, cette dernière plante est celle que les Égyptiens ont le plus souvent représentée, comme on s'en assure dans les monumens encore chargés de couleurs, dans les peintures des tombeaux, et dans les papyrus (6).

Un passage précieux que j'ai trouvé dans Athénée, pourra fixer les idées du lecteur à l'égard de l'imitation tirée du lotus. En décrivant le *Thalamegon*, vaisseau construit par Ptolémée Philopator, il arrive à la description d'une salle exécutée dans le style Égyptien et ornée de colonnes. « Tout le tour des chapiteaux, dit-il, est sem- » blable à des roses qui s'entr'ouvrent : au lieu de volutes et de feuilles saillantes, » à la manière des Grecs, on y voit les calices du lotus aquatique et les jeunes » fruits du palmier, souvent aussi beaucoup d'espèces différentes de fleurs ; à la base, » on a sculpté les fleurs des lotus [κιδωείων] et des feuilles entrelacées, &c. (7). » Cette description curieuse peut se vérifier dans les planches de détails.

(1) Voici l'ordre dans lequel les divers chapiteaux de la galerie se répètent en partant du portique et allant vers la porte du pylône : le 1.er, le 3.e, le 5.e, le 8.e, le 11.e, le 13.e et le 15.e sont pareils ; le 4.e, le 12.e et le 16.e sont pareils ; le 7.e, le 10.e et le 14.e le sont aussi.

(2) Athen. *Deipnos.* lib. III, p. 72.

(3) Voyez *pl. 21, fig. 2.*

(4) Voyez *ibid. fig. 8*, et *pl. 54.*

(5) *Voyez* le Mémoire de M. Savigny sur le *nymphæa cærulea* (Décade Égyptienne, *t. I.er, p. 73*), et les Observations sur les lotus d'Égypte par M. Delile (Annales du Muséum d'histoire naturelle).

(6) *Voyez* sur-tout le papyrus de M. Marcel.

(7) Athen. *Deipnos.* lib. V, p. 206.

Il n'y a donc point de doute sur l'origine de ces deux chapiteaux. L'un, en forme de coupe, est imité du fruit du lotus, comme l'autre, creusé en gorge, est imité du calice. Celui-ci peut s'appeler *lotiforme* ou *lotoïde*, les anciens ayant principalement donné le nom de *lotus* à la fleur de la plante; et l'autre, *cratériforme* ou *cratéroïde*, d'après le nom de *vase* qu'ils ont donné à la capsule (1). Ce chapiteau lotoïde, quels que soient les ornemens accessoires qui le recouvrent, est d'une forme invariable, c'est-à-dire, en cloche renversée : c'est le plus général de tous; il est propre à l'Égypte, et mérite le nom de chapiteau national, ainsi que celui dont le dattier est le type. C'est du lotus que la religion astronomique des Égyptiens a tiré tant d'emblèmes, l'architecture des modèles, la décoration les plus heureux motifs; et les monumens d'Edfoû, comme tous les autres, sont couverts des feuilles, de la tige, des boutons, des fleurs, des calices et des fruits de cette plante sacrée.

Je dois rappeler ici une décoration simple et d'un grand style, qui se voit au dos du temple et au-dedans de l'enceinte (2) : ce sont deux corps de lions qui semblent sortir de la muraille; ils sont assis sur leurs pattes, entre lesquelles est une gouttière. La taille en est colossale, et la sculpture très-belle : on sait avec quelle habileté les Égyptiens ont sculpté les figures d'animaux. Ces deux lions sont à une distance égale à la largeur du sanctuaire; la hauteur où ils sont placés, et la gouttière comprise entre leurs pattes, doivent faire croire qu'ils servoient à l'écoulement des eaux de la plate-forme : mais je n'en parle ici que sous le rapport de la décoration.

J'ai dit que tout le temple d'Edfoû est couvert de sculptures. Il n'y a que la vue des lieux qui puisse donner une idée vraie de cette profusion d'ornemens. Cette longue enceinte, sur-tout, ornée de bas-reliefs d'un bout à l'autre, au-dedans et au-dehors, est du plus bel effet; plus basse que le temple, elle paroît de loin lui servir de base. Au-dedans, l'on se promène entre elle et le temple dans un espace de près de cent quatre-vingt-quinze mètres de tour (3), ayant sous les yeux, à droite et à gauche, un mur de treize mètres (4) de haut, couvert de représentations symboliques et de sujets de toute espèce accompagnés d'une

(1) En étudiant attentivement dans les anciens la description des plantes appelées *ciborium*, *lotus*, *faba Ægyptiaca*, &c. pour découvrir les modèles qui ont servi aux artistes Égyptiens, j'ai cru reconnoître que tous ces noms appartiennent à une même plante.

Le nom de *ciborium* [κιβώριον] me paroît devoir s'entendre plus particulièrement de la capsule ou fruit de la plante, dont les Égyptiens faisoient un vase ou *ciboire*, imaginant que l'eau du Nil y devenoit délicieuse.

Le nom de *faba* [κύαμος] pourroit s'appliquer aux graines ou fèves contenues dans les loges de la capsule.

Colocasion [κολοκάσιον] est le nom de la racine; on sait que ce nom appartient aujourd'hui à une plante bien différente, l'*arum colocasia* de Linné.

Enfin, *lotus* [λωτὸς] est proprement, selon moi, le nom de la fleur : de là vient le nom des *couronnes de lotus*.

Il n'est pas étonnant que la plupart des auteurs modernes aient confondu ces différentes dénominations, et supposé plusieurs genres de plantes là où il ne s'agit que d'une seule, puisque les anciens eux-mêmes, qui avoient donné divers noms aux diverses parties du *nymphæa*, le désignoient indifféremment par l'un d'eux.

Quant au *lotus rose* des auteurs, on l'a comparé d'une manière absolue au nélumbo de l'Inde, et l'on a pensé que celui-ci avoit disparu de l'Égypte; cette opinion est appuyée sur des preuves et des vraisemblances : mais il reste encore à expliquer comment Hérodote et tous les auteurs, à l'exception d'Athénée (*liv. XV, p. 677*), ont oublié le *nymphæa* azuré, si ancien dans l'Égypte, et si fréquent sur les monumens, où il est peint avec ses couleurs. La célèbre mosaïque de Palestrine renferme distinctement le nélumbo, comme l'a remarqué M. Delile. Voyez *suprà*, *p. 20*, *note (5)*.

(2) Voyez *pl. 50*, *fig. 1*, et *pl. 54*.

(3) Plus de six cents pieds.

(4) Quarante pieds.

multitude innombrable d'hiéroglyphes, tous d'une exécution soignée, d'un travail fini et précieux (1).

Si l'on entre dans le portique, on trouve dans toutes les sculptures ce même soin qui ne se dément jamais (2); toutes les figures y étant d'une plus petite échelle, le ciseau y est même encore plus délicat. Que l'on observe, par exemple, les architraves qui reposent sur les colonnes; elles sont décorées de quarante figures d'Isis, dont la tête est surmontée d'une charmante coiffure formée par le corps et les ailes du vautour (3). Le relief en est bas, et les mouvemens souples et naturels; les proportions, les contours de ces figures, et l'air de tête sur-tout, sont pleins de grâce : ce qui ajoute peut-être un charme de plus, c'est la couleur égale et grise que la poussière des ruines y a répandue, tellement que les reliefs éclairés ne renvoient qu'un reflet doux à l'œil, au lieu de réfléchir une lumière trop vive, comme il arriveroit d'une pierre blanche.

Ce même portique si riche d'ornemens, et dont toutes les architraves sont décorées, même les soffites et les dés des chapiteaux, n'a pas son plafond sculpté comme ceux des autres édifices. Il est très-vraisemblable qu'il devoit l'être, et l'achèvement parfait de toutes les autres parties ne prouveroit pas le contraire : déjà l'on a remarqué à Philæ des portions à peine ébauchées, tout à côté de sculptures finies et même revêtues de couleurs. Ici même, dans le portique d'Edfoû, quelques figures ne sont qu'à l'état d'ébauche, et la corniche de la cour n'est pas non plus entièrement achevée. On doit regretter que ce plafond n'ait pas été fini; car on a lieu de penser qu'il étoit destiné à recevoir des sculptures astronomiques, ainsi qu'on le fera voir plus loin.

Parmi cette multitude de scènes, le voyageur a peine à fixer son attention : si son œil s'arrête sur un sujet, il est distrait par un autre; c'est un costume, c'est une riche coiffure, ce sont des attributs variés, mille détails enfin qui l'occupent; et ce n'est qu'après avoir satisfait la première vue, qu'il est en état d'étudier un tableau. L'embarras est le même s'il veut copier ce qu'il a devant les yeux; comment choisir dans cette foule d'objets, tous également neufs pour lui! et quand le choix est fait, quel temps, quel soin minutieux ne lui faut-il pas pour dessiner fidèlement une scène complète, avec tous ces hiéroglyphes si petits, si multipliés, qui l'accompagnent!

On a copié à Edfoû vingt-trois sujets particuliers (4), sans parler des faces entières de murailles qui sont figurées dans les façades du pylône et du portique (5) et dans les détails de ce dernier (6). Parmi ces vingt-trois sujets, il y en a dix avec tous leurs hiéroglyphes, indépendamment d'une vingtaine d'inscriptions hiéroglyphiques (7). Le principal a été dessiné complétement; c'est une grande frise qui occupe toute la longueur du fond du portique, au-dessus de la corniche de

(1) Cette seule promenade intérieure contient près de cinquante mille pieds carrés de sculptures.

(2) On a observé, sur le pylône, quelques figures d'un travail moins soigné, et quelques lignes qui ne sont pas droites.

(3) Voyez *pl.* 55, et 57, *fig.* 6. On sait que le *vautour* étoit consacré à la déesse Isis, comme l'*épervier* à Osiris son époux.

(4) Voyez *pl.* 57, 58, 59, 60.

(5) Voyez *pl.* 51, 53, 61.

(6) Voyez *pl.* 55, 56.

(7) Voyez *pl.* 60.

la porte d'entrée (1), et dont la longueur est de trente-quatre mètres (2). Nous nous partageâmes entre plusieurs cette tâche difficile, qui l'eût encore été davantage sans l'encombrement du portique, la frise étant à plus de douze mètres (3) du sol, et masquée par la saillie de la corniche : les décombres nous servirent à monter sur cette étroite saillie, large de vingt pouces seulement, et où il fallut se traîner d'un bout à l'autre, dans l'attitude d'un homme accroupi.

Cette frise est composée de cent cinq personnages ou objets différens; le sens en paroît astronomique, si l'on en juge par les étoiles qui accompagnent ces figures, et par ces figures elles-mêmes, dont plusieurs font partie des zodiaques de Denderah et d'Esné. On remarque, au milieu même de la frise, et par conséquent du *portique*, un escalier de quatorze marches, sur la dernière desquelles une figure a le pied; cette figure est la première de quatorze personnages qui s'avancent vers les degrés : il faut observer que ce même nombre de quatorze est fréquemment reproduit dans les sculptures du temple.

Je ferai remarquer encore, parmi ces bas-reliefs, une autre frise renfermant un disque où se trouvent quatorze figures assises, divisées en deux groupes (4), des sacrifices de tortues, de gazelles, de serpens (5); un cheval, animal rarement représenté dans les temples, quoique très-fréquent dans les bas-reliefs dont les palais sont ornés (6); sur le *pylône*, à la seconde des trois grandes rangées de figures, un prêtre qui tient deux obélisques avec une chaîne, et qui paroît les élever en l'honneur des dieux; un autre jetant des grains d'encens sur la flamme qui sort d'un vase (7); enfin, sur la face extérieure du même pylône, des personnages de près de douze mètres de haut, qui paroissent prêts à frapper trente autres figures plus petites. On a donné déjà, dans la Description de Philæ, les raisons qui font croire que ces sacrifices sont purement symboliques : j'en pourrois fournir ici une explication qui repose sur les phénomènes du climat d'Égypte; mais elle trouvera sa place ailleurs.

Un des sujets les plus répétés dans le temple, c'est l'image d'un œil porté en offrande, ou placé en évidence. Mais remarquons, avant de passer à un autre objet, ces deux groupes formés par trois longues tiges de lotus, et placés aux deux angles du fond du portique, à droite et à gauche de l'avant-corps de la porte (8). La tige du milieu est enveloppée par les circonvolutions d'un serpent ailé, qui pose sur le calice, et dont les ailes s'étendent vers la corniche voisine : ces ailes sont celles de l'épervier. Le petit espace qui sépare l'angle du portique d'avec l'avant-corps, est parfaitement rempli par ces colonnes de lotus, longues de douze mètres (9), et avec d'autant plus de goût et d'élégance, que les ailes du serpent chimérique occupent le vide plus grand qui résulte de l'inclinaison du cordon. Les Égyptiens ont excellé dans cet art d'ajuster entre eux les ornemens, de manière à balancer également les pleins et les vides, en les subordonnant

(1) Voyez *pl. 58, fig. 2.*
(2) Cent quatre pieds.
(3) Trente-sept pieds.
(4) Voyez *pl. 58, fig. 1.*
(5) Voyez *pl. 57*, et *59, fig. 5 et 6.*
(6) Voyez *pl. 57, fig. 8.*
(7) Voyez *pl. 61.*
(8) Voyez *pl. 58, fig. 3 et 4.*
(9) Trente-sept pieds.

toujours aux formes et aux conditions de l'architecture, et cela sans que jamais l'on y aperçoive la moindre gêne. Tout l'ouvrage qu'on publie prouvera la vérité de cette observation.

Ils n'ont pas moins excellé à combiner ensemble les parties de diverses figures d'animaux, pour en composer des êtres chimériques, exprimant sans doute la réunion des propriétés attribuées à chacune de ces figures (1). Tantôt c'est un lion à tête d'épervier ou de belier *(pl. 64)*, tantôt un épervier à tête de lion, de belier ou de taureau *(pl. 57)*, un serpent à pieds et bras d'homme *(pl. 58, &c.)*, un scarabée avec des ailes, ayant une tête de belier et une d'épervier *(pl. 60)*, un épervier à tête humaine, un belier à tête de lion; enfin des figures d'homme avec vingt têtes diverses d'oiseaux, de chacal, de lion, d'ibis, de taureau, de chien, de crocodile, de lièvre, de belier, de serpent, de cynocéphale, et d'autres combinaisons sans nombre. Ces combinaisons sont faites avec tant d'art, que l'on ne s'aperçoit pas tout de suite de la dissemblance des figures, et que l'ensemble, qui devroit paroître monstrueux et incohérent, a l'air d'un tout bien conçu, d'un être possible qui auroit son modèle dans la nature. Les imitateurs des Égyptiens ont fait aussi de ces assemblages que l'on nomme communément *chimères;* mais quelle différence et dans la pensée et dans l'exécution!

Je ne finirois pas, si je voulois décrire les corniches, les frises et toutes les décorations de l'édifice; le lecteur peut jeter les yeux sur les gravures pour en prendre une idée : je n'en citerai plus qu'un exemple qui m'est fourni par les colonnes du portique. Ces colonnes étoient décorées par anneaux : vers la base, la sculpture en étoit fort simple, et la richesse augmentoit en s'élevant. On a copié le développement de l'anneau supérieur (2). Quoi de plus riche et de plus simple à-la-fois que cette frise! On peut remarquer l'attitude gracieuse de ces figures de femmes qui alternent avec des figures d'éperviers : les hiéroglyphes ajoutent beaucoup à la richesse de l'ornement par leur multiplicité sans confusion, et par la manière dont ils sont distribués.

Au fond de l'enceinte, et près de l'angle nord-ouest, j'ai observé un tableau intéressant, que sa trop grande étendue m'a empêché de dessiner. Un personnage à tête d'ibis a le doigt sur une colonne d'hiéroglyphes, qui est la quarante-troisième d'une série de colonnes pareilles. Il est dans l'action d'écrire; car, dans cette dernière colonne, il n'y a pas de caractères plus bas que sa main. Cette figure est placée à gauche du tableau; ce qui fait voir qu'on écrivoit les hiéroglyphes de droite à gauche et du haut en bas. Les caractères de ces quarante-trois colonnes sont bien conservés, et ils auroient mérité d'être copiés entièrement.

Toutes les figures humaines dont je viens de parler, sont dessinées dans des poses excessivement simples : le mouvement étoit banni de ces représentations religieuses. Une offrande, un sacrifice, la marche d'une procession, un prêtre qui adresse un hommage aux dieux, une divinité assise qui le reçoit, rien de tout

(1) Dans l'*Essai sur l'Art en Égypte*, j'exposerai les principaux exemples et les remarques les plus saillantes que fournit l'étude des monumens sous le rapport du dessin et du système de la décoration Égyptienne.

(2) Voyez *pl. 57, fig. 1.*

cela

cela ne comportoit d'action, de gestes ou d'attitudes animés. Les Égyptiens n'ont jamais peint de traits passionnés dans les figures de leurs temples, les têtes expriment toujours le repos; et il faut aller voir à Thèbes les peintures militaires, pour trouver plus de chaleur dans l'expression.

Ce choix de poses, fixé dans les premiers temps de la religion, n'admettoit pas non plus de perspective, peut-être pour que l'imitation fût plus sensible et plus claire. Je ne veux pas justifier ce défaut; mais, si la perspective a l'avantage de produire plus d'illusion, en présentant à-la-fois toutes les parties d'une scène avec l'aspect qu'elles ont dans un même instant, elle entraîne aussi dans la nécessité d'en masquer plusieurs : sans le coloris et la perspective aérienne, l'effet n'en seroit pas heureux; et les modernes en ont fait l'expérience dans les compositions de bas-reliefs un peu compliqués. On ne peut du moins disconvenir que les raccourcis ne soient très-difficiles, pour ne pas dire impossibles à exprimer par la sculpture.

Les Égyptiens qui représentoient des sujets religieux, s'embarrassoient donc peu de figurer les raccourcis des épaules et des mains. Ils supposoient toujours les membres parallèles au plan du bas-relief, ainsi qu'on le voit dans plusieurs bas-reliefs Grecs : seulement ils s'attachoient à leur donner leurs justes proportions, leurs formes, leurs vrais contours (1); et quand ils vouloient représenter un homme debout, les bras élevés, ils faisoient voir les épaules de face, la tête de profil, enfin le corps de profil ou de trois quarts. A la rigueur, cette attitude ne se trouveroit pas sans modèle; car c'est assez exactement la pose ordinaire de l'escrime. Ainsi, bien que cette disposition des figures humaines ait au premier abord quelque chose de roide et de choquant à quoi l'on n'est pas habitué, il faut y reconnoître une règle invariable, anciennement tracée aux artistes, règle dont ils ne pouvoient se départir pour ce qui touchoit à la religion, parce que l'une et l'autre étoient nées ensemble, et que celle-ci ne devoit souffrir nulle atteinte; mais, dans la sculpture proprement dite ou de ronde-bosse (et Thèbes en offre maintes preuves), les mêmes Égyptiens ont fait voir une assez grande habileté : c'est leur *statuaire* qui doit expliquer et justifier leurs *bas-reliefs* (2); distinction importante qui mérite d'être faite, et qui jusqu'ici ne l'a pas encore été.

Quant aux physionomies de ces figures, elles ont toutes quelque chose de doux et de gracieux, dont les figures d'Isis au portique d'Edfoû (3) peuvent donner

(1) Consultez principalement les planches *16, fig. 2; 44, fig. 8; 57, fig. 1; 80, fig. 6; 82, fig. 1*, &c. : il n'a pas été possible de conserver dans toutes les planches le même caractère aux figures Égyptiennes.

(2) Voyez l'*Essai sur l'Art en Égypte*, cité plus haut. Le défaut de perspective dans les bas-reliefs, et l'incorrection des antiques répandues dans les cabinets d'Europe, ont généralement fait accuser les Égyptiens de barbarie dans l'exécution de la figure : mais on est, à cet égard, dans une opinion mal fondée; c'est comme si l'on jugeoit nos arts d'après les ouvrages de nos plus grossiers artisans. Le fragment d'*Elethyia*, représenté *pl. 89*, ne peut donner qu'une foible idée de ce que les Égyptiens ont fait en statues de ronde-bosse, soit de granit, soit d'albâtre, soit de brèche, soit de porphyre. Il existe à la Bibliothèque impériale un torse trouvé près des ruines de l'ancienne *Sebennytus*, et digne d'être cité pour le choix des formes autant que pour le travail : nous avons aussi rapporté d'*Abydus* un fragment très-précieux, dont les formes sont pures et les muscles extérieurs soigneusement exprimés. *Voyez* ce que dit Macrobe des connoissances anatomiques des Égyptiens (Saturn. *lib. VII, c. 13*). On trouve dans Aulu-Gelle ces paroles : *Quòd insectis apertisque humanis corporibus, ut mos in Ægypto fuit, quas Græci ἀνατομὰς appellant...* (Noct. Attic. *l. X, c. 10.*) Selon Manéthon, un roi d'Égypte avoit composé un livre sur l'anatomie.

(3) Voyez *pl. 57, fig. 6.*

une idée. Pour peu qu'on examine le caractère de tête soit dans les figures d'hommes, soit dans les figures de femmes, on reconnoîtra combien il s'éloigne, sur-tout par les traits du nez et de la bouche, du profil nègre, qu'on a si mal-à-propos attribué aux anciens Égyptiens (1). S'il restoit quelque doute après avoir vu les nombreuses figures que nous avons copiées sur les monumens, on pourroit citer les têtes de momies, observées et recueillies dans les plus anciennes catacombes de la ville de Thèbes, et dont la forme est parfaitement d'accord avec les sculptures antiques. Ajoutons que ce même caractère se retrouve chez les Arabes, et même encore chez les naturels, dans le fond de la Thébaïde, là où le sang Européen s'est moins mêlé avec le sang national.

§. V.

Recherches sur l'objet du grand Temple et sur l'époque de sa fondation, appuyées par l'examen des tableaux symboliques.

Nous avons décrit en détail toutes les parties du grand temple d'Edfoû, et nous n'avons rien dit de son objet. Quel étoit le culte qu'on y observoit! à laquelle des divinités de l'Égypte étoit-il consacré ! quel étoit l'usage de tous ces couloirs mystérieux! Le lecteur s'est déjà fait toutes ces questions; mais comment aurions-nous la témérité d'y répondre, et l'espérance d'y satisfaire, s'il est vrai que, pour faire juger de la religion de l'ancienne Égypte, et en faire concevoir une opinion saine, il faudroit exposer tout l'ensemble des lois, de la philosophie et des mœurs du pays ! Ainsi qu'il y avoit un lien commun entre toutes ces choses, que le même esprit, les mêmes arts, les mêmes principes, ont fait élever par-tout (quoiqu'à des époques très-éloignées) des monumens tout semblables, ainsi je pense qu'on ne sauroit expliquer le culte d'un temple sans expliquer le culte de tous. Rien ne me semble plus absurde, quoi qu'on ait dit à ce sujet, que de voir uniquement dans cette religion le culte le plus grossier rendu aux animaux, et d'imaginer qu'ici un crocodile étoit l'objet de l'adoration, là un chacal, plus loin un singe, et ainsi de province en province. A qui persuadera-t-on que le magnifique temple que je viens de décrire, ait été élevé en l'honneur d'une brute, sans autre objet que d'y brûler perpétuellement de l'encens devant elle, et de faire tomber une province entière à ses pieds! Quoi! les mêmes hommes qui avoient perfectionné la civilisation à un si haut degré, qui avoient des notions si étendues sur le système cosmique, et qui cultivoient toutes les sciences naturelles, auroient été livrés à une aussi vile superstition, que désavoueroit la plus profonde ignorance (2) !

Sans chercher ici à lever le voile qui enveloppe ces antiques mystères, et pour revenir à mon sujet, je me bornerai à dire que le temple d'Edfoû, comme tous les grands temples d'Égypte, me semble un véritable Panthéon, où étoient honorés

(1) Consultez principalement les *pl. 16, fig. 2; 80, fig. 6; 82, fig. 1*, et une planche de *têtes* parmi les bas-reliefs de Karnak.

(2) *Voyez* le premier livre de Diodore de Sicile, et le Discours sur l'histoire universelle, par Bossuet.

tous les dieux du pays, c'est-à-dire, tous les attributs qui caractérisent les deux grandes divinités : *Osiris*, emblème à-la-fois du feu, de l'air et de l'eau, image de l'astre du jour et du Nil régénérateur; *Isis*, symbole de la terre féconde et image de l'astre des nuits, sœur d'Apollon chez les Grecs, et, chez les Égyptiens, femme et sœur d'Osiris.

Je m'abstiens d'examiner ici le passage de Strabon (1) sur le culte des habitans d'Apollinopolis, parce qu'on n'a pas assez de lumières sur les anciennes cérémonies de l'Égypte, sur leur but et leur sens caché. De ce que les habitans de la contrée, ainsi que ceux de *Tentyra*, faisoient la guerre aux crocodiles, et que, si l'on veut en croire Élien, ils les suspendoient à des arbres, puis les coupoient par morceaux et les mangeoient (2), faut-il en conclure que c'étoit par une horreur religieuse, et par suite d'une opposition fanatique entre eux et les habitans d'*Ombos*, où cet animal étoit protégé! Cette prétendue aversion pour le crocodile ne peut être admise par un esprit sensé; ou bien, si l'on y croit, il faut la rapporter à des temps récens, tels que ceux où écrivoient Strabon, Élien et Juvénal. Au reste, l'affluence des crocodiles dans la Thébaïde a pu jadis faire chercher des moyens de les poursuivre; peut-être y avoit-il des hommes exercés à ce genre de chasse et chargés de les détruire. Hérodote et Pline rapportent les différentes manières dont on s'y prenoit en Égypte (3), et aujourd'hui les habitans ont encore des procédés analogues à ceux qu'ont décrits les anciens.

Le nom d'*Apollinopolis*, que les Grecs ont donné à l'ancienne ville d'Edfoû, porteroit à croire que ce temple étoit principalement consacré à Horus (4), dont les Grecs ont fait leur Apollon, comme le témoignent Hérodote, Diodore et Plutarque. *Apollon* s'appeloit *Horus* en langue Égyptienne, et les Grecs traduisoient *Horus* par *Apollon*. Celui-ci avoit tué le serpent Python; celui-là étoit le vainqueur de Typhon. Lorsqu'arrivé au plus haut de sa course le soleil répand le plus de chaleur et de lumière, et manifeste sa puissance en faisant sortir le fleuve de son lit (5), alors toutes les influences malfaisantes sont détruites, et Typhon, emblème de la contagion et de la stérilité, est anéanti; l'Égypte renaît, les campagnes sont inondées par des eaux salutaires et productrices, et tous ces bienfaits sont l'ouvrage d'Horus, ou du soleil *au solstice d'été* (6).

En étudiant avec soin les sculptures du temple d'Edfoû, on y découvriroit beaucoup d'emblèmes appartenant à cette mythologie naturelle; mais une pareille

(1) Strab. *liv. XVII, p. 817.*

(2) Æl. *De nat. anim.* l. X, c. 21. Plutarque, dans son *Traité d'Isis et Osiris*, rapporte que chaque citoyen de la ville d'*Apollon* étoit contraint de manger de la chair de crocodile un certain jour de l'année. Il ajoute que l'on tuoit le plus possible de ces animaux, et qu'on les jetoit devant le temple.

(3) Herod. *lib. II, c. 70.* Plin. *lib. VIII, c. 25.*

(4) J'ai trouvé dans Eusèbe cette conjecture confirmée : il dit positivement qu'Horus est la divinité d'Apollinopolis (*Præp. evang.* l. III, c. XI; Paris, 1628; *p. 117*).

(5) L'extrême chaleur de l'Égypte et de l'Éthiopie, pendant les derniers mois du printemps, a pour effet de raréfier l'atmosphère à un haut degré. Alors l'air plus dense des régions septentrionales doit y affluer, ainsi que les nuages qui, à cette époque même, couvrent le nord de l'Europe et les contrées polaires : de là, vers le solstice d'été, ce changement de température en Égypte, et les pluies de l'Abyssinie qui font croître le Nil.

(6) Selon Macrobe (*Saturn.* l. I, c. 18), les Grecs donnoient au soleil le nom d'*Apollon* quand il étoit dans l'hémisphère supérieur.

Quant au nom d'*Horus*, je conjecture qu'il est formé d'un ancien mot Égyptien, répondant au mot Arabe *harr* حر, qui signifie *grande chaleur*.

étude entraîneroit trop loin, et elle conviendra mieux à un ouvrage plus général. Je me bornerai à l'examen des figures principales de la grande frise déjà citée (1). J'ai dit que le sujet qui domine dans cette frise est un escalier de quatorze marches: il faut remarquer à son extrémité une colonne de *lotus* qui en a toute la hauteur; au-dessus pose un *croissant*, et le tout est couronné par un *œil*; derrière est une petite figure à tête d'*ibis*. Je vois là tous les signes de la néoménie du solstice d'été, ou du premier mois de l'année: le *lotus*, qui indique la crue du Nil; le soleil ou Osiris (dont l'*œil* est l'emblème, suivant Plutarque), au sommet de sa course; l'*ibis*, signe de l'inondation (2); enfin le *croissant* ayant les pointes tournées en haut, ce qui marque la nouvelle lune, suivant Horapollon (3).

Le *premier personnage* de toute la frise est encore une figure à tête d'ibis, offrant le vase, emblème de l'inondation, le *vas aquarium* d'Horapollon; le même se retrouve encore au quinzième rang après l'escalier, et aussi au vingt-septième: il tient dans la main le même objet qui est sur le croissant, c'est-à-dire, l'*œil* d'Osiris; devant lui sont des caractères non moins expressifs de l'inondation et du solstice d'été, savoir, l'ibis, l'hiéroglyphe de l'eau, et le soleil avec trois jets de rayons, ce qui peint la lumière dans toute sa force; enfin un petit *verseau* qui est l'emblème le moins équivoque. Ce même verseau se remarque devant la vingt-cinquième figure avec le soleil rayonnant, et aussi devant la trente-neuvième. Enfin la vingt-sixième figure a parmi ses hiéroglyphes deux groupes de lotus, et au-dessous, deux *phallus*, signe de la virilité, de la fécondation. Je pourrois montrer l'ibis, le lotus, le vase d'où l'eau s'épanche, et le signe de l'eau lui-même, par-tout répétés; mais l'examen de la gravure les fera aisément reconnoître au lecteur.

Il est donc extrêmement probable que cette frise représente les circonstances du solstice d'été (4) et l'instant de la nouvelle lune du solstice. Mais, après avoir reconnu de quelle époque de l'année il s'agit, il resteroit à rechercher l'époque céleste, et, par suite, l'âge qu'elle doit exprimer. Une figure de femme à tête de lion, répétée fréquemment au commencement de la frise, me paroît propre à résoudre cette question. Si le solstice d'été, par sa marche rétrograde, étoit déjà entré dans la constellation du *lion*; que, pendant le premier mois de l'année, le soleil eût, par exemple, à parcourir les cinq derniers degrés du *lion* et les vingt-cinq premiers de la *vierge*, et que l'artiste eût voulu exprimer ces circonstances par une figure unique, il auroit ajouté à un corps de *femme* quelque partie d'un corps de *lion*, et les convenances de la sculpture devoient lui faire choisir la tête plutôt que toute autre partie. Or telle est, en effet, la figure que je viens de désigner (5). Cette figure de la *vierge* à tête de *lion* a dans la main une tige de *lotus*, autre signe du solstice d'été. On voit encore plusieurs personnages à tête

(1) Voyez *pl. 58, fig. 2.*

(2) *Voy.* l'Histoire naturelle et mythologique de l'ibis, par J. C. Savigny.

(3) Quatrième hiéroglyphe d'Horapollon, *liv. 1.*

(4) L'exposition du monument tourné au midi est peut-être encore une circonstance qui appuie cette idée.

(5) Le solstice, en entrant dans le lion, étoit dans les étoiles de la *queue*, et non dans celles de la *tête*; mais il étoit impossible de composer une figure humaine avec la queue du lion, sans blesser les règles de goût que s'étoient faites les artistes. Ailleurs, ils ont exprimé une époque voisine, en employant la *queue* du lion, mais en dessinant deux figures séparées, comme j'aurai occasion de le faire voir.

de lion, tous accompagnés du *vas aquarium*. Je pense donc qu'on peut reconnoître ici l'époque de l'ouverture de l'année, au temps où le solstice d'été, ayant quitté la *vierge*, avoit atteint les premières étoiles du *lion*, c'est-à-dire, les derniers degrés. L'importance du temple d'Edfoû me porte à croire qu'il date du renouvellement d'une période sothique, époque à laquelle je conjecture que l'on consacroit de grands monumens, ainsi que je l'exposerai ailleurs : or une de ces révolutions a précisément expiré lorsque le solstice d'été a touché le vingt-cinquième degré du lion. On sait de quelle importance étoit pour les Égyptiens une époque pareille *qui concilioit, au bout de quatorze cent soixante-un ans, l'année fixe ou rurale avec l'année vague ou religieuse*, époque d'abondance et de joie pour le peuple, et précieuse pour les astronomes Égyptiens, dont le plus beau titre de gloire est la découverte de la période sothique (1).

§. VI.

De l'image du Phénix trouvée parmi les sculptures du grand Temple et dans d'autres monumens.

La période sothique avoit son emblème dans l'oiseau célèbre et fabuleux que l'on nomme *phénix*. Il me semble qu'il n'est guère permis d'en douter, quand on sait que la durée de sa vie passoit pour être la même que celle de cette période, c'est-à-dire, de quatorze cent soixante-un ans (2). Or il est curieux de trouver à Edfoû l'image de cet oiseau, et je ne sache pas que personne l'ait encore remarquée dans aucun monument (3). Si la figure que je cite est bien celle du phénix, et que celui-ci soit en effet le symbole de la période sothique, ma conjecture sur l'âge du temple sera presque changée en certitude.

En premier lieu, Hérodote affirme avoir vu le phénix peint sur les monumens, ayant la figure et la grandeur de l'aigle; il ajoute qu'il ne l'a jamais vu qu'en peinture. Il est donc certain que cette figure existe parmi les peintures Égyptiennes. Cet oiseau, dit-on, parvenu à la fin de sa vie, formoit un nid d'encens et de myrrhe, quittoit l'Inde sa patrie, et venoit mourir dans le sanctuaire du temple d'*Heliopolis*, où il renaissoit de ses propres cendres au bout de quelques jours (4). Bien que le dessin recueilli à Edfoû soit imparfait (5), on y reconnoît l'oiseau naissant, encore informe, et sortant de son bûcher. Les mots de Pline, *inde fieri pullum*, s'y appliquent fort bien. Dans un monument Égyptien

(1) M. Fourier expose en détail la nature et l'histoire de cette période dans son Mémoire sur les monumens astronomiques.

(2) Le savant et ingénieux auteur du Mémoire sur l'origine des constellations vient d'émettre cette idée dans un nouvel ouvrage, dont je n'ai pu avoir connoissance quand j'ai composé cet écrit, il y a plusieurs années; il a eu le mérite de la présenter avec beaucoup de vraisemblance, bien que privé du secours des monumens, et trompé par de fausses analogies.

(3) Voyez *planche 60, fig. 22*, au bas d'une légende hiéroglyphique.

(4) Consultez Hérodote, *liv. II, chap. 73*; Pline, *liv. X, chap. 2*; Horapollon, S. Épiphane, &c.

(5) Je n'aurois pas donné comme exemple cette figure seule, qui a été dessinée incorrectement, mais d'une manière très-naïve : c'est parce qu'elle m'a conduit à examiner les autres figures dont je parlerai plus bas, et qu'elle m'a offert dans mes recherches la première image du phénix, que j'ai cru pouvoir la citer ici.

qui est incontestablement astronomique, j'ai vu une autre image du phénix déjà reformé, ayant le bec et la figure de l'aigle bien caractérisés. Cet exemple curieux sera traité à part; mais je vais tout-à-l'heure en montrer d'autres qui sont frappans.

En second lieu, Solin ne laisse pas douter que cet oiseau ne soit l'emblème de la *grande année*, nom que l'on donnoit à la période sothique. Voici ses expressions : *Cum hujus vita magni anni fieri conversionem, rata fides est inter auctores* (1). Pline dit que sa vie coïncide avec la révolution de la grande année, qui ramène les mêmes saisons : or c'est-là une propriété de la même période. Le phénix, dit Horapollon, désigne le rétablissement qui s'opère après un long temps. Enfin, en donnant quatorze cent soixante-un ans à la vie du phénix, Tacite lève toutes les difficultés (2), bien que les auteurs ne s'accordent pas sur cette durée : car il est impossible qu'une pareille coïncidence dans les nombres soit purement fortuite.

Mais il est important de montrer que cette même figure du phénix est répétée dans tous les grands monumens d'Égypte, où jusqu'ici on ne l'a pas aperçue; elle se trouve généralement au-dessus des bases des colonnes et sur les socles des siéges, ayant toujours les pattes ouvertes et étendues, et une grande étoile en avant : cette étoile désigne sans doute *Syrius*, dont le lever héliaque annonçoit à-la-fois le renouvellement de la période, la crue du Nil et le solstice d'été. On doit encore observer qu'il est presque toujours sur une *coupe*, signe de l'inondation. Les colonnes d'Edfoû doivent sans doute contenir cette image; mais on n'auroit pu s'en assurer qu'en dessinant leurs fûts dans tous les détails : c'est dans les temples de Philæ et d'Esné qu'on peut la voir assez fréquemment. Je citerai principalement deux bas-reliefs du grand temple de Philæ, parce qu'ils sont en couleur, et qu'ils portent les principaux caractères qu'Hérodote, Pline et Solin attribuent au phénix (3). Le principal de ces caractères est d'avoir une crête ou huppe sur la tête. Pline dit, *caput plumeo apice cohonestante;* Solin, *capite honorato.* Cette *huppe* est marquée ici parfaitement. Selon Hérodote, ses ailes étoient en partie *dorées* et en partie *rouges :* c'est ce qu'on voit dans le bas-relief inférieur. Il en est de même des plumes *rose* de la queue, et aussi du *cou doré* que Pline et Solin décrivent. Enfin les trois auteurs s'accordent à lui donner la figure de *l'aigle*, et il est difficile de méconnoître le bec de l'aigle dans l'oiseau que j'ai montré. Outre ses longues pattes, cet oiseau a fort souvent des bras humains levés en l'air. Je ne chercherai point à expliquer cette circonstance : mais je citerai une figure d'homme que j'ai dessinée à Medynet-Abou, qui est agenouillée sur une coupe comme le phénix, ayant comme lui les bras élevés, une grande étoile en avant et des ailes déployées; enfin, pour dernier trait de ressemblance, une huppe sur la tête, absolument pareille à celle que j'ai décrite. Ce génie ailé a évidemment les plus grands rapports avec le phénix.

Les monumens de Thèbes et de Denderah renferment encore une foule d'images de cet oiseau, que le lecteur trouvera dans les volumes suivans.

(1) Solin. *Polyhist.* c. XXXVI.
(2) Tacit. *Annal.* l. VI.
(3) Voyez *pl. 16, fig. 2.* Dans la *figure 1*, on n'a pas coloré le corps de l'oiseau. Voyez aussi *pl. 18; pl. 22, fig. 5; pl. 23, fig. 3; pl. 78, fig. 16; pl. 80, fig. 17.*

Que penser maintenant de l'absurdité qu'on a reprochée aux Égyptiens pour la fable du phénix! Que penser de ceux qui nioient également et l'existence et l'image de cet oiseau! Est-ce la faute des Égyptiens, si des voyageurs Grecs et Romains, si des Pères de l'Église ont pris à la lettre cette fiction qu'ils n'entendoient pas, et ont sérieusement recherché si un oiseau pouvoit vivre tant de siècles et renaître de ses cendres! Ingénieuse allégorie, dont le sort a été jusqu'ici bien étrange, puisque la plupart n'y ont vu qu'une extravagance digne de pitié, et d'autres un argument solide en faveur des mystères de la religion (1).

Il me semble que le phénix allant de l'Inde en Égypte pour y mourir et recommencer une nouvelle vie, exprime, en langage métaphorique, le retour de l'*année fixe*, qui étoit la seule en usage chez les Indiens, et qui revenoit, pour ainsi dire, tous les quatorze cent soixante ans, concilier en Égypte le calcul du temps avec la marche du soleil : la vie, le voyage, la mort, la résurrection, le départ de cet oiseau, symbole du soleil (2), tout s'accorde avec cette idée : ce nid fait d'encens et de myrrhe désigne l'Orient; enfin son entrée à *Heliopolis* rappelle le fameux collége qui s'y occupoit d'astronomie, et qui, de temps immémorial, observoit la vraie longueur de l'année solaire.

Concluons que le phénix, symbole de la période sothique, marquoit le concours de l'année fixe avec l'année vague chez les Égyptiens, qu'il a été figuré dans leurs principaux temples, qu'il indiquoit probablement l'érection de ces temples à l'époque d'un renouvellement de période, et qu'enfin le monument d'Edfoû doit dater d'une pareille époque (3).

§. VII.

Du petit Temple.

J'AI dit que le petit temple est situé à peu de distance du grand : on a mesuré cent quatre-vingt-quatre mètres (4) entre le milieu de la porte d'entrée du premier et l'angle sud-est du pylône. L'axe de ce petit temple fait un angle de 66° à l'ouest avec le méridien magnétique. Sa longueur est de vingt-quatre mètres (5); sa largeur, de quatorze mètres et demi (6); et sa hauteur, de sept mètres et demi (7). Il est composé de deux salles, et environné des quatre côtés par une galerie de colonnes. Aux angles sont des piliers massifs; les façades latérales ont six colonnes, et les autres deux : mais les entre-colonnemens de ces dernières sont plus larges, ce qui

(1) Les Pères n'ont pas fait difficulté de citer le phénix comme une preuve de la résurrection et de l'incarnation.

(2) *Voyez* Horapollon, 34.e hiéroglyphe. Ce même auteur, dans le 51.e hiéroglyphe, s'exprime ainsi : « Dès » que les ailes du nouveau phénix sont formées, il vole » avec son père vers Héliopolis d'Égypte, où, sitôt à » leur arrivée, le père meurt au lever du soleil; après » sa mort, les prêtres d'Égypte l'enterrent, et le nouveau » phénix retourne au lieu où il est né. »

(3) Obligé par mon sujet de me renfermer dans des limites étroites, j'ai réservé pour un autre Mémoire de plus grands développemens sur la figure et sur la fable si curieuse du phénix, dont Tacite a dit, *plura ambigua, sed cognitu non absurda.*

(4) Cinq cent soixante-sept pieds environ.

(5) Soixante-quatorze pieds environ.

(6) Quarante-cinq pieds.

(7) Vingt-trois pieds et demi environ.

résulte de la disposition générale; on voit qu'ils ont été déterminés par la largeur du temple, dont ils font le tiers.

Un escalier fort étroit, qui débouche dans le massif de la seconde porte, et qui a deux rampes, servoit à monter sur la plate-forme : sa largeur n'excède guère un demi-mètre (1). Il est bien exécuté; mais, l'une des rampes étant appliquée contre le mur du temple, au lieu d'être prise dans l'épaisseur de la muraille, il suit de là que la première salle manque un peu de symétrie, et que les portes ne sont pas au milieu.

Le temple est considérablement enfoui à l'extérieur. Les colonnes latérales sont enterrées jusqu'au-dessus des chapiteaux, et les galeries sont encombrées de quatre mètres et demi (2); l'entrée et les salles du temple le sont beaucoup moins. C'est principalement dans la galerie du nord que le sol est le plus exhaussé; entre les décombres et le plafond, il n'y a pas la hauteur d'un homme. Ayant remarqué que la frise qui décore intérieurement l'architrave de cette galerie, étoit parfaitement conservée d'un bout à l'autre, je voulus la dessiner complétement; travail qui étoit facilité par ces mêmes buttes de décombres, lesquelles m'élevoient à la hauteur du bas-relief. Je trouvai le sol si exhaussé vers l'extrémité, que l'architrave posoit sur la poussière, et par conséquent il n'y avoit point de jour: il me fallut, dans cette portion de la galerie, me traîner sur le ventre, à la lueur d'une bougie; et je ne parvins à copier exactement cette longue bande de figures qu'avec les plus grandes fatigues (3).

La disposition que je viens de décrire retrace fort bien celle d'un temple *périptère*, sorte de temple qui étoit environné de colonnes sur les quatre côtés. Les massifs qui occupent les angles répondent aux *antes* ou *parastates*, qui étoient, selon Vitruve, des pilastres angulaires tenant lieu de colonnes.

Le diamètre des colonnes de ce temple est d'un peu plus de huit décimètres et demi (4); la colonne a environ cinq diamètres et demi. Si l'on divise en dix parties la hauteur totale du temple, la colonne entière en fait six, et sans le chapiteau, cinq; le dé, deux, et l'entablement, deux : c'est-à-dire que la hauteur des colonnes, depuis le sol jusqu'à l'architrave, fait quatre fois celle de l'entablement.

A quatorze mètres (5) de l'entrée du temple, on trouve deux colonnes enterrées, dont on ne voit plus que les chapiteaux : plus loin encore sont des restes d'édifices presque entièrement cachés sous les décombres. Il paroît qu'il y avoit là des constructions assez étendues : mais il est difficile de dire si elles étoient liées au plan du temple; il n'y a qu'une fouille qui auroit pu nous l'apprendre, et l'on n'a pas eu le temps de l'exécuter.

Les petits édifices qui accompagnent ordinairement les grands temples, comme ici à Edfoû, ainsi qu'à Denderah et en d'autres lieux, ont tous une disposition constante qui diffère tout-à-fait de la disposition ordinaire : c'est toujours une ou plusieurs salles entourées de galeries de colonnes ou de piliers. Cette partie

(1) Dix-neuf pouces.
(2) Quatorze pieds.
(3) Voyez *pl. 62, fig. 1*, côté a b, et *pl. 64*.
(4) Deux pieds huit pouces.
(5) Quarante-trois pieds.

étoit

étoit précédée d'une enceinte de colonnes plus élevées et à jour : tantôt cette enceinte a disparu, ou même n'a pas été construite, comme on l'observe à Edfoû, à Denderah, &c.; tantôt cette enceinte est debout, et c'est le temple qui manque, ainsi qu'on le voit à Philæ : mais on trouve à Hermonthis l'une et l'autre, et cet exemple fait voir ce qu'étoit la disposition complète d'un *Typhonium* (1).

La dénomination de *Typhonium* convient bien à ces petits temples; car l'image de Typhon et les figures Typhoniennes y sont perpétuellement répétées : Strabon d'ailleurs a consacré ce nom (2). La figure de Typhon y est représentée au-dessus des chapiteaux des colonnes, et presque en ronde-bosse, sur un dé fort alongé, qui a la même largeur que le fût. Cette décoration d'un style particulier, et ces dés d'une hauteur extraordinaire, constituent l'un des caractères principaux des *Typhonium*, et leur donnent une physionomie propre. On a essayé d'en fournir une idée complète, en représentant le petit temple d'Edfoû entièrement déblayé et chargé de tous ses ornemens (3).

Une autre remarque générale qui est propre aux petits temples, c'est que leur direction est perpendiculaire à celle des grands édifices qu'ils accompagnent : cette particularité est digne d'attention (4). Ici, à Edfoû, l'angle formé par les axes des deux temples est de 99°. Comme le grand temple est tourné exactement au midi, le *Typhonium* regarde le levant. Il n'y a pas de doute que cette différence d'exposition n'eût un motif : il seroit intéressant de le découvrir; mais je ne m'arrêterai point à cette recherche.

Le dé alongé qui surmonte les colonnes, n'est pas toujours sculpté; mais, dans ce cas, il est manifeste que cela est dû au défaut d'achèvement, et que ce dé devoit contenir sur les quatre faces une figure de Typhon, semblable à celle qui se voit à Edfoû (5). La taille de cette dernière figure est un peu au-dessous de la stature humaine. Son attitude a quelque chose de pénible; elle a les jambes écartées, et les mains appuyées sur les hanches; une ceinture nouée derrière le dos descend entre les jambes : ses membres sont courts; la grosseur en est disproportionnée, mais celle de la tête l'est encore davantage. Cette tête, presque sans front, extraordinairement large et toute barbue, a un caractère encore plus bizarre que monstrueux, et ne ressemble pas mal à une caricature. La physionomie est riante; les yeux, les coins de la bouche et les joues sont tirés en haut, et les dents sont à découvert. Tous ces traits ont été sculptés d'un ciseau ferme, et font voir quelque connoissance de l'anatomie extérieure (6); les sourcilières qui rident les sourcils, l'orbiculaire qui ferme la paupière, les pyramidaux qui dilatent le nez, les muscles qui relèvent et tirent la lèvre supérieure vers l'oreille, en un mot tous les muscles qui concourent à l'expression du rire, sont fortement exprimés. La gravure n'a pu rendre tous ces détails, à cause de l'échelle; on trouvera de ces figures en grand dans les planches de la collection (7).

(1) Voyez *pl. 94*, et la Description d'Hermonthis.
(2) Strab. *l. XVII*, *p. 815*.
(3) Voyez *pl. 65*.
(4) *Voyez* les plans d'Ombos et de Philæ; il en est de même à Karnak, à Denderah.
(5) Voyez *pl. 62*.
(6) Voyez *suprà*, *p. 25*, *note (2)*.
(7) Consultez les *pl. 96*, *fig. 3*, et *97*, *fig. 1*, ainsi que les planches du *Typhonium* de Denderah.

La saillie de ces figures de Typhon est, comme je l'ai dit, plus qu'en demi-relief; leurs pieds posent sur le dessus du chapiteau. Ce chapiteau est de l'espèce la plus fréquente, la même que j'ai montrée dans le grand temple, sur-tout dans le second portique, où elle supporte la figure d'Isis. En général, les temples dédiés à Isis, et les portions des autres temples consacrées particulièrement à cette divinité, ont dans leur décoration la plus grande analogie avec les temples de Typhon; c'est ce qu'on verra par la suite de cet ouvrage. Les ornemens du *Typhonium* d'Edfoû vont en servir de preuve et d'exemple.

Toutes les sculptures, en effet, renferment ou l'image de Typhon, ou celles d'Isis et de son fils Horus. La frise qui règne en haut de la grande salle, est composée des figures de Typhon et de Nephthys, alternativement répétées avec celle d'Horus ou Harpocrate assis sur une fleur de lotus (1). Par-tout on voit Isis et son fils qui semblent repousser les influences du mauvais génie. Dans un de ces sujets, dont le temps n'a permis de copier qu'une portion, on remarque Isis au milieu et comme enveloppée d'une multitude de tiges de lotus; le plus souvent elle allaite son fils ou le tient dans ses bras. Une figure à tête de *crocodile* et à bras humains, ayant le corps d'une truie et la gueule béante, se tient à côté d'Horus: cette image est celle de Nephthys, sœur de Typhon dans la mythologie Égyptienne; c'est l'emblème de la terre stérile, opposée à Isis, qui est le symbole de la terre féconde. Elle varie souvent par la tête et par les attributs; mais le corps est toujours le même : quelquefois sa tête est celle d'un *hippopotame*.

Ce monstrueux quadrupède est lui-même représenté en entier dans la frise de la galerie du sud (2), placé sur un cube avec une gerbe ou faisceau de plantes derrière lui. On le reconnoît à ses jambes grosses et courtes, à sa tête démesurée et semblable à celle du buffle, à son pied fendu en quatre ongles et à sa queue très-courte (3). Il est curieux de trouver sur les monumens la figure de cet animal qui a disparu de l'Égypte : on en verra dans l'atlas d'autres figures encore mieux caractérisées. On sait que l'hippopotame étoit consacré à Typhon, ainsi que le crocodile (4). Je citerai ici un passage d'Eusèbe, qui semble être la traduction d'une partie de cette même frise. « Dans la ville d'Apollon ou Horus, dit-il, ce dieu » a pour symbole un homme à tête d'épervier, armé d'une pique, et poursuivant » Typhon, représenté sous la forme d'un hippopotame (5). » Il est aisé au lecteur qui a le bas-relief sous les yeux, d'y reconnoître cette description ; Horus à tête d'épervier est la seconde figure derrière l'autel de l'hippopotame. Un rapprochement aussi curieux méritoit place dans cette description.

On remarque dans le temple une frise où sept femmes tiennent des disques à la main, et une autre composée de six femmes assises, tenant le jeune Harpocrate dans leurs bras; dans l'un des bas-reliefs, il est debout sur les genoux d'un personnage à tête d'épervier.

La frise de la galerie du midi et celle de la galerie du nord, dont j'ai déjà

(1) Voyez *pl. 63, fig. 5.*
(2) Voyez *pl. 63, fig. 6.*
(3) *V.* l'Hist. nat. de Buffon, *in-12, 1769; t. X, p. 187.*
(4) Plut. *de Iside et Osiride.*
(5) Euseb. *Præp. evang.* l. III, c. XI, p. 117.

parlé, se distinguent des autres sujets par le grand nombre de figures qui les composent et qui forment une sorte de procession ; derrière elles sont de nombreuses tiges de lotus. Beaucoup de ces figures ont des couteaux, des piques, des arcs ou des flèches à la main ; dans la frise du nord, on voit même deux lions debout et armés de deux couteaux. La frise du midi n'a été copiée qu'en partie ; mais celle du nord l'a été d'un bout à l'autre, à l'exception des colonnes d'hiéroglyphes de la fin, qu'on a figurées dans la planche en arrachement (1). Il y avoit soixante-quinze de ces colonnes, toutes conservées, et il est bien à regretter que le temps ait manqué pour recueillir cette longue inscription.

La procession de cette frise du nord est composée de quarante-cinq figures, dont les dix premières marchent vers le derrière du temple, toutes décorées de la croix à anse, emblème de la puissance et de la divinité ; les autres leur tournent le dos, et sont généralement armées comme je l'ai dit. La plupart ont devant elles une petite phrase hiéroglyphique, formée de quatre à cinq caractères, quelquefois seulement de deux, ou même d'un seul. Les personnages ont des têtes de belier, de serpent, de chien, de vautour, de bœuf, de lion, de lièvre, &c. Sous le rapport du dessin, il faut remarquer une enseigne fort bien ajustée, composée d'un chacal ayant l'*ubæus* devant lui ; on remarque aussi le lion à tête d'épervier, assis au-dessus d'un serpent, qui se reploie sous le poids du corps de ce lion chimérique. Cette dernière figure est une espèce de sphinx qui n'étoit pas décrite, et que j'ai déjà fait remarquer sur les colonnes d'Ombos. On remarque aussi vers le milieu de la frise un cygne placé sur un cube et précédé de quatre serpens. Je finirai par citer un groupe de figures assises que l'on voit dans l'intérieur, et dont le contour a été répété trois fois, pour indiquer trois figures. Les Égyptiens avoient coutume de représenter ainsi une multitude ; le peuple en adoration est figuré par trois personnages de suite agenouillés, ou par un seul dont le galbe est triplé.

J'en ai dit assez sur les sculptures du *Typhonium* d'Edfoû, pour aider à découvrir leur objet principal. On y reconnoît, comme dans le grand temple, la représentation des cérémonies relatives au solstice d'été. La figure d'Isis, tout environnée de lotus (2), désigne clairement *la terre couverte par les eaux de l'inondation*. Les *lotus* qui forment le fond des deux longues frises dont j'ai parlé, indiquent la même époque de l'année. On a déjà fait remarquer ce lion à tête d'épervier, qui pose sur les replis d'un serpent (3) : il est couronné des attributs de la force et de la divinité. L'épervier, symbole du soleil, désigne ici la toute-puissance de cet astre arrivé à son apogée ; et le serpent que la figure écrase, est l'emblème des influences malfaisantes qui sont détruites au renouvellement de l'année.

Le premier personnage de cette même frise est une figure à tête d'ibis : il est très-remarquable que c'est la même qui commence la frise du portique du grand temple (4) ; elle y indique également le premier mois de l'année ou le mois du solstice d'été. Toutes ces figures armées de flèches rappellent le sagittaire, qui désigne dans le zodiaque la fin du printemps et l'approche du solstice. Quant à l'époque à

(1) Voyez *pl. 64.*
(2) Voyez *pl. 63, fig. 4.*
(3) Voyez *pl. 64.*
(4) Voyez *pl. 68, fig. 2*, et ci-dessus, *page 28.*

laquelle se rapportent ces peintures, elle me paroît marquée par la figure du lion, très-commune dans la frise, notamment par les deux lions debout armés de couteaux. Pour exprimer symboliquement que sous le signe du *lion* les influences nuisibles étoient anéanties, pouvoit-on imaginer rien de mieux que d'armer la figure même de cet animal! Mais ce qui annonce parfaitement la même époque, c'est encore ce lion qui occupe le milieu de la galerie (1); cette figure est principale dans la frise, et par sa place, et par sa proportion. En joignant au corps du lion la tête de l'épervier, l'artiste me semble avoir indiqué fort bien que le soleil étoit alors dans la constellation du lion; car l'épervier étoit l'emblème du soleil. C'est ainsi que ces figures complexes, qui ne semblent au premier coup-d'œil que des compositions fantasques, ou qui ne sont remarquées que pour l'art et le goût du dessin, avoient été imaginées par les Égyptiens pour peindre les phénomènes naturels, et en fournir en quelque sorte une image sensible (2). Si donc cette conjecture est fondée, et si l'on convient que les auteurs du temple ont voulu marquer dans les sculptures le temps de son érection, on sera porté à conclure que cet édifice date de l'époque où le solstice d'été avoit lieu dans la constellation du lion, et qu'on y a peint l'instant du renouvellement des saisons : mais l'on ne trouve pas ici, comme dans le grand temple, une limite précise, ni des indices suffisans pour assigner un temps déterminé.

§. VIII.

Rapports des principales dimensions du grand Temple.

Je terminerai cet écrit par quelques rapprochemens sur les proportions du grand temple d'Edfoû. Il ne sera pas sans quelque intérêt de voir le soin qu'ont mis les Égyptiens dans cette partie de la disposition, et les règles qui les ont guidés. On y reconnoît aussi les élémens de leur système de mesures, qui a fait chez les modernes l'objet de tant de recherches, et que je tâcherai d'exposer dans un écrit spécial, auquel j'ai déjà renvoyé dans le cours de ce Mémoire.

Pour plus de briéveté et de netteté, je vais rapporter ci-dessous, en deux colonnes, les mesures des principales dimensions, et les nombres qui indiquent leurs rapports.

	Longueurs en mètres.	Rapports approchés.
Longueur totale du temple	137^{m} 38.	300.
Largeur postérieure	47. 048.	100.
Pylône : longueur (3)	69. 028.	150.
——— hauteur	34. 974.	75.
——— largeur	10. 99.	24.
——— saillie hors de l'enceinte	10. 99.	24.
——— profondeur de la porte	11. 261.	25.

(1) En restituant dans la planche les soixante-quinze colonnes d'hiéroglyphes, on verra que cette figure étoit au milieu de la frise.

(2) Ce n'est pas ici le lieu d'étendre cette remarque : on se propose de le faire dans l'*Essai sur l'Art en Égypte.*

(3) Cette dimension fait la largeur totale du temple.

	Longueurs en mètres.	Rapports approchés.
Pylône : largeur de la porte	5. 36.	12.
——— hauteur de la porte jusqu'au listel	22. 631.	50.
——— hauteur de la porte sous le linteau	15. 432.	33 $\frac{1}{3}$.
Largeur de la *cour*, d'une colonnade à l'autre	34. 46.	75.
Diamètre des colonnes de la cour	1. 381.	3.
Entre-colonnement de la cour	2. 56.	5 $\frac{1}{2}$.
Hauteur de l'enceinte	11. 48.	25.
Largeur du dos du temple en face du mur d'enceinte	33. 134.	72.
Premier portique : façade	40. 55.	90.
——— côté extérieur	18. 705.	40.
——— saillie hors du temple	3. 71.	8.
——— longueur intérieure	34. 87.	75.
——— largeur entre l'avant-corps et les murs d'entre-colonnement (1)	14. 05.	30.
——— hauteur au-dessus du seuil	15. 674.	33 $\frac{1}{3}$.
——— hauteur au-dessus du sol extérieur	17. 164.	37 $\frac{1}{2}$.
Second portique : longueur	20. 41.	45.
——— largeur	13. 345.	30.
Longueur de la salle qui suit le second portique	20. 41.	45.
Longueur de la salle qui précède le sanctuaire	13. 535.	30.
Largeur de la même depuis l'avant-corps	4. 51.	10.
Distance des deux lions, répondant au dos du sanctuaire	11. 3.	25.

On remarque, au premier coup-d'œil, dans ce tableau, que les rapports simples sont les plus fréquens, comme 25, 30, 75 et 90, qui sont répétés trois fois chacun. Voici les proportions relatives qui sont les mêmes :

1.° La saillie du pylône sur l'enceinte est précisément égale à sa largeur.

2.° La profondeur de la porte est la même que la hauteur de l'enceinte, et que la distance des deux lions adossés au temple.

3.° La hauteur totale du pylône est égale à la largeur de la cour et à la longueur intérieure du premier portique.

4.° La longueur de la cour, depuis la première jusqu'à la dernière colonne, est égale à la largeur du temple en dedans de l'enceinte.

5.° La hauteur du portique est la même que celle de la porte du pylône sous le linteau.

6.° La largeur du sanctuaire est la même que celle de la salle qui suit le second portique.

7.° Enfin, les deux portiques ont une même largeur.

Ainsi la longueur du temple, tout compris, est double de sa largeur, et celle-ci est double de la hauteur.

On remarque encore que la largeur du pylône est double de celle de la porte, la hauteur de celle-ci quadruple, et la largeur du dos du temple, sextuple.

La longueur totale du temple contient huit fois la hauteur du portique, quatre fois la hauteur du pylône, et deux fois sa longueur.

La longueur du pylône est, par conséquent, double de sa hauteur.

(1) Cette largeur est pareille à celle du côté même du portique.

La hauteur de la galerie ou enceinte est le tiers de la hauteur du pylône; elle est le quart de la largeur postérieure du temple, et la hauteur du portique en est le tiers.

La saillie du portique est le tiers de celle du pylône.

La largeur du portique en dedans est le tiers de sa façade.

La longueur du sanctuaire est double de sa largeur.

Le demi-diamètre ou module des colonnes de la cour divise la plupart des dimensions que je viens d'énumérer. La première des colonnes a de hauteur quatorze de ces demi-diamètres avec le dé, et la dernière, douze; l'entablement, trois; le chapiteau, deux. Les colonnes des deux portiques ont également douze demi-diamètres.

Enfin, si l'on prend pour module la hauteur de l'architrave, qui, avec le cordon, fait toujours la moitié de l'entablement, on trouve que, dans la cour, la première colonne, compris le dé, contient neuf de ces modules, et que les colonnes du premier portique en renferment huit.

Il me seroit facile, mais fastidieux pour le lecteur, de multiplier ces rapprochemens. J'en ai dit assez pour prouver que les Égyptiens savoient balancer avec art les masses de leurs édifices, et suivoient des règles certaines pour en proportionner toutes les parties. Par-là, j'ai peut-être expliqué la cause de l'harmonie que présente à l'œil le grand temple d'Edfoû.

TABLE.

§. I. *Observations générales et historiques*..... page 1.

§. II. *Description du grand temple. De son état actuel et de sa construction*..... 5.

§. III. *De la disposition du grand temple*..... 12.

§. IV. *De la décoration du grand temple*..... 17.

§. V. *Recherches sur l'objet du grand temple et sur l'époque de sa fondation, appuyées par l'examen des tableaux symboliques*..... 26.

§. VI. *De l'image du phénix trouvée parmi les sculptures du grand temple et dans d'autres monumens*..... 29.

§. VII. *Du petit temple*..... 31.

§. VIII. *Rapports des principales dimensions du grand temple*..... 36.

DESCRIPTION

DES RUINES D'EL-KÂB OU ELETHYIA,

PAR M. SAINT-GENIS,

INGÉNIEUR EN CHEF DES PONTS ET CHAUSSÉES.

CHAPITRE VI.

LE célèbre géographe d'Anville, en discutant avec sa sagacité ordinaire les autorités des anciens géographes, a parfaitement déterminé la position d'*Elethyia*, ou la ville de *Lucine*: il la place, sur sa carte de l'ancienne Égypte, en un point correspondant au village moderne d'*el-Kâb*. Nous avons appris, en effet, qu'auprès de ce village, qui est situé sur la rive droite du Nil, à deux lieues environ au-dessous d'Edfoû [l'antique *Apollinopolis magna*], il existe des ruines assez considérables.

La rive sur laquelle ces ruines sont situées, présente le même aspect qu'on retrouve presque par-tout sur les bords de ce fleuve au-dessus du Delta; une plaine rase, dont la lisière voisine du Nil est cultivée, et le reste stérile et desséché, depuis que les canaux d'irrigation, la culture des champs et les plantations d'arbres ne s'opposent plus à l'invasion des sables du désert. Cette plaine est bordée dans le fond par un rideau peu élevé de rochers calcaires absolument nus et d'une blancheur uniforme, quelquefois entrecoupés par de sombres catacombes. En débarquant un peu au-dessous d'el-Kâb, le voyageur aperçoit devant lui une vaste enceinte carrée (1), qui lui paroît être une espèce de *retranchement* en terre, au milieu duquel s'élèvent les chapiteaux d'un groupe de colonnes, et quelques pans de murs épais et comme distribués au hasard. Le sentier (2) qui conduit du village d'el-Kâb (3) à celui d'el-Mahammed, divise la plaine par son milieu, et sépare du désert le terrain cultivé (4).

Vers le milieu de la distance qui se trouve entre l'enceinte et le village d'el-Mahammed, on découvre un petit temple isolé (5); plus loin, l'œil indécis cherche à deviner ce que peut être une énorme masse de pierre (6) si singulièrement percée, qu'elle lui présente la forme d'une porte gigantesque. La montagne qui sert de fond à ce tableau, paroît criblée d'ouvertures; et le voyageur y reconnoît bien vîte ces grottes sépulcrales qui, dans la haute Égypte, accompagnent les ruines des villes antiques. Les anciens Égyptiens semblent par-tout avoir mis autant

(1) *Voyez* a, *pl. 66, fig. 1.*
(2) *Voyez* b c, *même figure.*
(3) *Voyez* d, *ibid.*
(4) *Voyez* e, *pl. 66, fig. 1.*
(5) *Voyez* f, *ibid.*
(6) *Voyez* g, *ibid.*

d'importance et employé les mêmes efforts à creuser la demeure des morts, qu'à élever celle des vivans : les unes occupoient le bord du fleuve ou le milieu de la vallée; les autres, le bord du désert au pied de la montagne.

En examinant en détail les objets que je viens d'indiquer, on trouve que la grande enceinte (1) est un carré d'environ 640 mètres de côté, 9 mètres de hauteur, et $11^{m}.50$ d'épaisseur [plus de trente-quatre pieds]. Elle est construite en briques qui ont $0^{m}.38$ de hauteur [plus de quatorze pouces] sur $0^{m}.20$ et $0^{m}.18$. Ces briques ne sont point cuites; elles sont composées de terre forte du pays, ou limon du Nil, simplement pétri et séché au soleil, ou du moins à un feu très-doux. Ce limon a conservé sa couleur naturelle d'un brun cendré. Comme il falloit, pour des constructions aussi vastes, des quantités énormes de briques, et qu'il ne s'agissoit probablement, en les employant, que de former une simple barrière propre à marquer les limites de l'espace interdit aux profanes, ou à arrêter les incursions des peuples nomades du désert, on a dû user des procédés *en grand*, et les plus simples, pour la fabrication de ces matériaux. La chaleur naturelle du soleil, dans ce climat, a donc dû suffire pour la cuisson de ces briques. Nous avons remarqué, en effet, que le thermomètre *(de Réaumur)*, placé *sur le sol, à cette latitude*, s'élevoit à 50 degrés au mois de septembre. Il faut donc croire que les Égyptiens, qui d'ailleurs ont bien prouvé qu'ils n'étoient pas avares de grands travaux, soit pour l'exploitation, soit pour l'emploi des matériaux les plus gros et les plus durs, ne faisoient usage de ceux-ci que dans le cas où ils n'avoient besoin d'élever qu'un simple *retranchement en terre;* et la brique crue avoit, sur les terrasses, l'avantage de pouvoir s'arranger en forme de maçonnerie et avec un médiocre talus. Ce procédé s'est conservé par toute l'Égypte, dans la construction des villages modernes.

Les grandes enceintes en briques crues servoient ordinairement à entourer un temple, un palais, ou un vaste ensemble d'édifices de ce genre. Au milieu de l'un ou de plusieurs des côtés de la clôture, s'élevoit une de ces portes colossales en pierre, qui sont quelquefois accompagnées de môles énormes, et qui souvent nous paroissent, au premier abord, si bizarrement isolées, parce que l'enceinte, facile à détruire, a totalement disparu : ici, au contraire, la clôture subsiste, et la porte principale n'existe plus. On voit par le plan, qu'elle a pu être sur le côté en face de la montagne, au point I (2); position singulière, puisqu'elle est opposée au fleuve. Il seroit plus naturel de supposer qu'elle se trouvoit en face de la porte M (3) que nous examinerons, et que sa place a été depuis encombrée. Peut-être a-t-il existé une autre porte au point O (4) du côté du petit temple qui est isolé dans la plaine, et dont je parlerai plus tard.

Je serois porté à croire que cette grande enceinte étoit celle de la ville même d'*Elethyia*, quoiqu'ailleurs ces clôtures m'aient paru en général, comme je l'ai dit, se borner à renfermer un ensemble de monumens ou d'édifices publics. Une ville qui auroit 2560 mètres de circuit, ne seroit pas très-petite; et nos

(1) *Voyez* g h i k, *pl. 66, fig. 2.*
(2) *Ibid.*
(3) Voyez *pl. 66, fig. 2.*
(4) *Ibid.*

villes d'Europe de 10,000 ames n'ont pas plus d'étendue. On ne trouve point, dans la plaine environnante, de ruines qui présentent une aussi grande surface, et qu'on puisse supposer être celles de la ville d'*Elethyia :* on n'aperçoit pas même, autour et au-dehors de la grande enceinte, ces monticules de décombres qui attestent ordinairement l'existence de maisons particulières même entièrement démolies; on les retrouve, au contraire, en-dedans de la clôture, et c'est là que ces habitations me paroissent avoir existé. Elles ont pu être détruites depuis par la suite des temps et des révolutions, comme il est arrivé dans toute l'Égypte, où l'on n'en trouve plus de traces; tandis que les temples, les palais et les autres grands édifices, plus difficiles à renverser, et dont les matériaux énormes étoient moins propres aux constructions particulières, subsistent en partie, et laissent toujours paroître, au moins, quelques restes en pierre.

C'est vraisemblablement par une suite de l'existence de la ville dans cette enceinte, que l'usage d'y habiter se sera conservé jusque dans ces derniers temps. On voit encore le long de la face *nord* de cette clôture, et dans l'intérieur, les restes d'un assez grand nombre de maisons (1); elles présentent exactement l'aspect des ruines des villages modernes. On y trouve beaucoup de débris de poteries actuellement en usage dans le pays, et des voûtes, dont on peut assurer, aujourd'hui plus que jamais, que les anciens Égyptiens ignoroient la construction (2). Toutes ces maisons paroissent avoir été bâties principalement avec les briques crues qui composent les murs de la grande enceinte, dont on a facilement démoli quelques parties. Aujourd'hui, les sables de la montagne pénètrent dans l'intérieur par les deux grandes ouvertures que j'ai indiquées, et ils encombrent la plus grande partie de ces masures.

Il subsiste encore, comme je l'ai dit, quelques restes des édifices publics de l'ancienne *Elethyia :* mais il est à remarquer qu'on n'en aperçoit pas dans l'espace que j'attribue aux maisons particulières ; on les voit tous rassemblés dans une seconde enceinte carrée (3) qui a le même centre que la première, et dont les côtés lui sont parallèles. On y retrouve bien sur le côté *sud-ouest*, opposé au Nil, les fondations (4) d'une de ces principales portes en pierre qui s'ajustoient, comme je l'ai observé, aux murs d'enceinte en briques. L'existence de cette seconde clôture confirme ce que j'ai dit de la première; l'une étoit celle de la ville, et l'autre celle du temple. Il est donc très-vraisemblable que les anciens habitans de la haute Égypte étoient dans l'usage de clore non-seulement leurs monumens publics, mais encore leurs villes, avec des murs de briques crues; et si communément nous ne retrouvons encore subsistantes que les clôtures des temples et des palais, c'est, sans doute, parce que celles des villes étoient plus exposées à tous les ravages, et qu'elles ont dû servir de bonne heure à construire les habitations modernes, qui se sont, peu à peu, réduites à l'enceinte des temples eux-mêmes. D'ailleurs, l'existence de ces dernières clôtures a dû naturellement

(1) *Voyez* p, p, p, *pl. 66, fig. 2.*
(2) Les voûtes qu'on a trouvées à *Elethyia*, sont en briques.
(3) *Voyez* q r s t, *pl. 66, fig. 2.*
(4) *Voyez* m, *même figure.*

se prolonger davantage avec celle de ces grands édifices dont elles faisoient plus essentiellement partie.

Tout l'espace renfermé dans la seconde enceinte est plus élevé que le terrain environnant, et forme, dans son milieu, une petite colline de sables et de décombres. La plupart des édifices marqués sur le plan particulier (1) sont rasés, et l'on n'en trouve que les fondations ou les traces à la superficie du terrain. Il ne subsiste plus aujourd'hui que la partie U du bâtiment V (2), qui est indiqué sur ce plan par une teinte plus noire, et les deux rangs X, de trois colonnes chacun, désignés de la même manière. Ce sont ces deux ruines, encore debout, qui sont représentées dans la *vue pittoresque* (3) prise au point A du plan des monumens. Le pan de mur b c (4) qui, sur ce plan, paroît plus long que ceux des salles voisines, n'est point une espèce de mur de terrasse, comme on pourroit se le figurer d'après une inspection trop rapide de la *vue :* cette illusion est occasionnée par l'encombrement de toutes ces constructions. On voit en effet à son extrémité gauche une assise de plus (5). On aperçoit encore sur les autres murs, et à la hauteur où se trouve aujourd'hui le dessus de celui-ci, des figures sculptées qui sont cachées jusqu'aux reins par les décombres, et coupées par le niveau supérieur de ce mur. Ce niveau lui-même varie de plusieurs assises en quelques endroits, et indique bien une démolition commencée. Il paroît donc que ce mur servoit seulement d'*enveloppe* aux distributions intérieures; et d'ailleurs il ne portoit point d'hiéroglyphes, tandis que toutes les faces des autres murailles en sont couvertes. Les pierres qui recouvrent la salle subsistante, ont quatre mètres de longueur, et terminoient certainement l'édifice : on en peut juger par la corniche sculptée qui règne au-dessous de ce plafond, dans l'intérieur de la pièce, et parce que, dans aucun temple Égyptien, on ne trouve d'étage proprement dit au-dessus d'un autre. Ce temple est couronné, comme tous ceux que nous avons vus, par un lit de pierres plates, au-dessus duquel on pratiquoit quelquefois une terrasse bordée d'un parapet.

Sur la droite de la *vue* (6), et un peu plus loin que la salle, se trouvent les six colonnes que j'ai fait reconnoître sur le *plan ;* elles sont encore recouvertes de leurs énormes architraves. Les chapiteaux sont tous semblables; ce qui n'a pas toujours lieu dans les plus beaux monumens Égyptiens. Ces six colonnes devoient appartenir à quelque vaste salle *intérieure* dont elles formoient le parvis, et être accompagnées de plusieurs autres colonnes, comme l'annoncent assez les compartimens de leurs architraves. D'ailleurs elles ne sont point liées par leurs fûts; et dans tous les monumens Égyptiens, lorsque les colonnes sont *extérieures* et forment péristyle, elles se trouvent engagées, jusqu'au tiers ou à la moitié de leur hauteur, dans des murs de même épaisseur qu'elles, et qui constituent une clôture particulière au bâtiment qu'elles décorent. On doit conclure de ces observations, et de ce qu'on trouve à d'assez grandes distances les unes des autres, des traces de compartimens isolés, de murailles, et de colonnes rasées, que l'édifice dont les

(1) Voyez *pl. 66, fig. 4.*
(2) *Ibid.*
(3) Voyez *pl. 66, fig. 3.*
(4) Voyez *pl. 66, fig. 4.*
(5) *Ibid. fig. 3*, au point 2.
(6) *Ibid. fig. 3.*

restes subsistent aujourd'hui, ne formoit point la partie principale des monumens d'*Elethyia*, et n'en étoit qu'un accessoire; que le bâtiment à douze colonnes (1) qui se présente en face de la porte d'entrée de la seconde enceinte, se trouvoit sur la ligne principale du plan général de ces constructions, et qu'il y avoit, sur le côté opposé aux ruines encore debout, d'autres masses aussi considérables qui leur correspondoient : car les *plans* des architectes de l'ancienne Égypte sont ordinairement très-symétriques, et d'une simplicité, d'une pureté admirables.

On voit encore, au-devant du temple conservé, les restes d'un bassin carré, comme on en trouve un à Hermonthis. Ces bassins sont placés assez loin des sanctuaires, qui subsistent encore. Ils étoient sans doute destinés à fournir de l'eau pour les sacrifices, ou plutôt pour les ablutions préparatoires, puisqu'ils sont *en dehors* de ces sanctuaires. Le bassin d'*Elethyia* contient encore de l'eau; mais elle est fortement saumâtre, comme toute celle qui se trouve en Égypte à la surface du sol, couvert par-tout de cristallisations et d'efflorescences salines.

On rencontre, dans une fouille auprès du bassin, un sphinx formé d'un bloc de pierre calcaire compacte, brillante, et qu'on prendroit pour de l'albâtre.

On a trouvé, près des monumens qui sont encore debout, deux fragmens de statues en granit noir, dont l'une est vue de profil et *en trois quarts (pl. 69, fig. 5 et 7)*; elle est d'environ six mètres de proportion : l'autre *(fig. 6)* est de proportion humaine. Ces figures ne sont pas très-incorrectes, ni pour le dessin, ni pour l'exécution : il y a même une certaine vérité dans leur pose, et quelque chose d'élégant et de gracieux dans leurs contours. Il est à remarquer qu'en général les statues Égyptiennes sont mieux faites que les sculptures en petit relief, et sur-tout que les peintures. Cette différence est conforme à la marche de l'esprit humain : dans l'enfance des arts, il est facile, en ciselant un bloc de pierre autour duquel l'artiste peut tourner dans tous les sens, d'imiter un modèle qu'il peut aussi considérer sur tous les points, et copier, pour ainsi dire, pièce à pièce, en se servant à chaque instant de mesures exactes; il n'en est pas de même du dessin et sur-tout de la peinture, pour lesquels il faut que l'art s'élève jusqu'aux combinaisons de la perspective, des effets de la lumière et du coloris.

Le petit temple isolé qu'on rencontre en marchant au *nord* des ruines d'*Elethyia* vers la montagne Arabique (2), a environ 15 mètres de longueur, sur $9^{m}.3$ de largeur, et $4^{m}.7$ de hauteur. On y entre maintenant par les deux extrémités; mais on s'assure, à l'inspection des démolitions, qu'il n'y avoit autrefois qu'une seule entrée à ce temple. Elle est d'ailleurs bien distinguée par deux colonnes formant une opposition avec les piliers élevés au-dessus du soubassement qui règne en dehors à hauteur d'appui. Ces piliers et leur soubassement sont en partie renversés; mais il a été facile de restaurer, comme on le voit ici, ce monument, d'ailleurs presque entièrement semblable aux temples d'Éléphantine. Les piliers forment une galerie bien éclairée autour du sanctuaire, lequel est absolument sans autre jour que celui de la porte.

(1) *Voyez* e, *pl.* 66, *fig.* 4.

(2) *Voyez* f, *pl.* 66, *fig.* 1, et *pl.* 71, *fig.* 1, 2, 3, 4.

Les murs du sanctuaire sont couverts en dehors et en dedans d'hiéroglyphes et de figures sculptés, représentant des cérémonies religieuses. L'ensemble de ce petit monument est aussi pur dans son plan, qu'il est simple dans son exécution.

Le caractère de solidité que les Égyptiens ont imprimé à tous leurs ouvrages, se montre encore ici dans le talus des murs du sanctuaire, et aussi dans l'épaisseur qu'on leur a donnée pour un aussi petit édifice, si l'on compare cette dimension avec leur hauteur et leur peu d'étendue. Ces murs sont bâtis, comme ceux des grands monumens, en grosses pierres de taille.

Parmi toutes ces ruines, où reconnoître le temple de Lucine? On sait que cette déesse présidoit aux accouchemens, et que c'étoit Junon, que les Latins adoroient sous ce nom, et les Grecs sous celui d'*Eileithyia :* mais on ne retrouve ici aucun de ses attributs; et il est plus naturel de penser que son temple étoit le grand monument placé au centre de la ville consacrée à cette divinité, et dont elle portoit le nom.

En s'approchant de la chaîne *Arabique* vers le nord et près du village d'el-Mahammed, on s'aperçoit que cette grande masse (1) qu'on avoit prise d'abord pour une porte colossale, n'est qu'un rocher distinct du corps de la montagne, et dont on a exploité le pourtour et le centre, pour en tirer de la pierre qui a vraisemblablement servi à la construction des édifices que nous venons de parcourir. Cette exploitation a été conduite de manière que le grand rocher saille de tous côtés perpendiculairement au niveau de la plaine. On a ensuite vidé l'intérieur, et ménagé deux énormes pieds-droits, pour supporter les parties supérieures qu'on ne pouvoit extraire facilement. On a encore conservé dans le milieu un fort pilier pour soutenir davantage le ciel. Les formes régulières de chaque partie, celle de la masse en général, et les effets du jour qui la traverse, lui donnent, aux yeux du voyageur qui parcourt le Nil, l'apparence d'un monument d'architecture. C'est cet objet remarquable au loin, qui, lorsque nous descendions le fleuve, fixa particulièrement notre attention sur cette plaine, où nous cherchions les ruines d'*Elethyia*, et nous reconnûmes bientôt l'enceinte auprès de laquelle nous débarquâmes. En s'approchant de plus en plus de cette masse singulière, l'illusion qu'on avoit éprouvée renaît quelquefois, et le doute augmente encore à l'aspect des couches ou lits du rocher, qui se trouvent assez égaux entre eux, parallèles à l'horizon, et par conséquent se correspondent très-bien d'un pied-droit à l'autre.

Après avoir examiné tous les objets que la plaine offroit à ma curiosité, je commençai à parcourir la montagne en revenant sur mes pas; j'y trouvai plusieurs grottes qui sont indiquées sur le plan général des ruines (2), et parmi lesquelles on en remarque deux principales. Je fus vivement frappé d'y voir un très-grand nombre de tableaux de la vie civile des anciens Égyptiens; chose unique jusqu'alors parmi les ruines de l'Égypte, où nous n'avions trouvé que des temples couverts de représentations religieuses, ou des palais décorés de scènes militaires. On trouve

(1) *Voyez* g, *pl. 66, fig. 1,* et *pl. 67, fig. 1.*

(2) *Voyez* m, *pl. 66, fig. 1.*

ailleurs, parmi de grands tableaux religieux, quelques détails isolés de la vie domestique, mais point de description suivie des usages et des procédés des arts, tandis qu'on voit ici tous les détails de la culture des grains, le labourage à bras d'homme ou avec des bœufs, le passage du cylindre sur les sillons, les semailles, l'emploi de la herse, la moisson, le glanage, le dépiquage du grain sous les pieds des bœufs, le vannage, l'emmagasinement et l'enregistrement des récoltes (et, par suite, l'écriture); la pêche au filet et la salaison du poisson; la chasse aux toiles, et la préparation du gibier pour le conserver; la vendange et le logement des vins; la méthode encore usitée en Égypte pour faire rafraîchir les boissons; la rentrée des troupeaux; le chargement des barques, et la navigation à la voile et à la rame; le pesage des animaux vivans à la vente, et la préparation des viandes; une offrande domestique (1); l'embaumement et les funérailles des particuliers depuis leur mort jusqu'à la translation de leurs corps dans les puits ou caveaux des momies; enfin la danse et la musique (2). On remarque, presque par-tout, un chef pour chaque travail particulier. On y voit les femmes mêlées, sans voile, avec les ouvriers; ce qui indique assez que l'usage qu'elles ont, en Égypte, de se cacher le visage, n'avoit pas lieu dans l'antiquité. On voit encore, dans ces tableaux, la part que les enfans prenoient dans ces diverses occupations; et l'on y trouve les costumes de plusieurs classes de la société. Tous ces sujets sont sculptés dans le rocher, peints de couleurs variées, à teintes plates, et encadrés d'hiéroglyphes (3).

A la nouvelle de cette intéressante découverte, qui excita parmi nous un enthousiasme général, la moitié des membres de la Commission, qui étoit descendue dans la plaine d'*Elethyia*, accourut; l'autre moitié, qui s'étoit déjà rendue à Esné ou *Latopolis*, distant de sept lieues, remonta le Nil pendant la nuit et se réunit aux grottes. Tous travaillèrent à recueillir le plus grand nombre possible des tableaux qu'elles renfermoient. Je pris des calques de ceux qui ne pouvoient être dessinés, pour servir à compléter la description, ou à donner aux dessins un plus grand caractère de vérité et d'exactitude. M. Costaz, qui vint immédiatement après moi dans les grottes, s'occupa à recueillir des observations sur plusieurs de ces scènes, dont il a déjà donné une description dans le second cahier du troisième volume de la Décade Égyptienne (4).

Les deux grottes dont il s'agit sont taillées dans le roc, ainsi que toutes les autres. La première est d'une forme très-simple, et il y en a peu d'aussi petites dans le reste de l'Égypte (5) : elle a environ $7^{m}.8$ [vingt-quatre pieds] de longueur, sur $3^{m}.7$ [onze pieds six pouces] de largeur, et son ciel est coupé en voûte surbaissée. Cet espace est distribué en deux parties; la première est la seule ornée de sculptures peintes. Dans le fond, à droite, est une porte (6) qui doit

(1) Voyez *pl. 68*, et *pl. 69, fig. 1, 2, 3, 4.* Tout ceci se trouve dans la première des deux grottes : le repas et les offrandes que l'on fait au maître du logis, sont les seuls objets qui aient quelque ressemblance avec les cérémonies religieuses.

(2) Voyez *pl. 70 et 71.* Ces sujets se trouvent dans la seconde grotte.

(3) Il est vraisemblable que ces inscriptions ont un sens analogue aux tableaux qu'elles entourent.

(4) *Voyez* le Mémoire de M. Costaz sur les grottes d'*Elethyia*.

(5) Voyez *pl. 71, fig. 16, 17, 18.*

(6) Voyez *même planche*, a, *fig. 16.*

avoir été pratiquée postérieurement à la confection de la première salle et des sculptures qui la décorent, car elle coupe ces sculptures. Cette porte communique à une seconde chambre où est un puits; et c'est, sans doute, celui où l'on déposa les corps des personnes dont cette grotte étoit le tombeau. Ce sont elles, vraisemblablement, dont on voit la représentation dans le groupe situé au fond de la première salle. Ces trois figures sont sculptées presque en ronde-bosse, et fort endommagées ; les têtes principalement sont mutilées. Le personnage du milieu est un homme, et probablement le chef de la famille; la partie inférieure de son corps est couverte d'une draperie serrée. On reconnoît par le dessin des deux autres figures, que ce sont des femmes. Elles paroissent embrasser ou soutenir le personnage principal; et leur attitude indique une certaine intimité avec lui, et fait présumer que c'étoient ses femmes, ou ses filles, ou ses esclaves. Du reste, on ne voit pas d'attributs de divinités, prêtres ou rois, dans cette grotte. Ce caractère, joint à la petitesse et au peu d'apparence de ces catacombes, aux scènes qui y sont représentées, porte à croire que c'étoit-là le tombeau d'un simple particulier, peut-être d'un agriculteur riche et puissant.

La seconde grotte, située près de celle-ci, est à-peu-près des mêmes dimensions, mais moins belle, moins décorée; et c'est pour cette raison, ou par suite de quelque tradition, que les habitans d'el-Kâb la nomment, suivant leurs idées, *grotte du vizir*, et l'autre, *grotte du sultan*.

On rencontre aux environs beaucoup de restes de momies brisées, et l'on a trouvé, parmi ces ossemens, une mâchoire de crocodile. Auprès de ces deux grottes, du côté du grand rocher, on en trouve deux autres (1), aussi taillées dans la montagne; mais leur entrée est, en grande partie, comblée par le sable, qui abonde en cet endroit. En suivant le pied de la chaîne Arabique, on découvre encore beaucoup d'autres grottes (2) plus ou moins intéressantes, mais presque toutes remplies de décombres. Elles se trouvent en plus grand nombre en face de l'enceinte d'*Elethyia*.

Ce grand ensemble de ruines et de catacombes indique assez que ce quartier de l'Égypte étoit jadis très-peuplé, et qu'*Elethyia* étoit une ville de quelque importance.

(1) *Voyez* h, *pl. 66, fig. 1.*

(2) *Voyez* I, I, I, *même figure.*

DESCRIPTION

D'ESNÉ ET DE SES ENVIRONS;

PAR MM. JOLLOIS ET DEVILLIERS,

INGÉNIEURS DES PONTS ET CHAUSSÉES.

CHAPITRE VII.

ESNÉ (1), ville principale de la province la plus méridionale de l'Égypte, est située sur la rive gauche du Nil, entre Thèbes et la première cataracte. Suivant les observations de M. Nouet, elle est sous le 30° 14′ 41″ de longitude, et le 25° 17′ 38″ de latitude septentrionale.

A la hauteur d'Esné, la vallée du Nil a environ huit mille mètres de largeur. Au-delà de la plaine cultivable, le terrain est sablonneux, et s'élève en pente douce jusqu'aux montagnes calcaires, qui, de part et d'autre, bornent l'horizon. On aperçoit, dans la chaîne Arabique, l'ouverture d'une vallée qui conduit, dit-on, à la mer Rouge. La campagne d'Esné n'est plus arrosée par les inondations ordinaires du Nil : son sol, trop exhaussé, reste souvent en friche. Au sud, à quelque distance de la ville, les bords du fleuve paroissent avoir conservé moins d'élévation, et offrent une assez belle culture. Au nord se trouvent quelques jardins, dans lesquels, à force de bras, et par des arrosemens dispendieux, on entretient un peu de fraîcheur. Ces témoins irrécusables de la bonté du sol, et la campagne inculte qui les environne, présentent un contraste affligeant, et prouvent combien il auroit été facile de conserver la fertilité à toute la province, si un ancien canal, dont l'embouchure est à quelque distance au-dessus de la ville, et dont on voit les traces dans la campagne, avoit été entretenu : son rétablissement seroit encore d'un grand avantage ; mais l'indifférence des gens du pays est extrême. Au lieu de chercher à rendre à leur province son ancienne fertilité, ils l'abandonnent, et vont cultiver ailleurs des terres plus basses et plus fréquemment arrosées par les inondations du fleuve. Ces émigrations dépeuplent la contrée, et les moyens de remédier au mal diminuent à mesure que le mal lui-même augmente ses ravages.

Au sud, l'aspect de la ville est assez pittoresque. C'est, comme nous l'avons dit, le côté qui reçoit le plus fréquemment les eaux de l'inondation, et où la terre répond le mieux aux soins des cultivateurs. La végétation y est belle et

(1) La province d'Esné est bornée à l'est et à l'ouest par les deux chaînes de montagnes qui forment la vallée du Nil. Elle a pour limites naturelles, au sud la cataracte, et au nord Gibeleyn, où les deux montagnes se rapprochent tellement du fleuve, que l'on ne peut passer qu'en faisant un détour dans le désert.

vigoureuse. La campagne est dominée par un monticule de décombres de huit à dix mètres de hauteur, sur lequel la ville d'Esné présente ses maisons de briques, à moitié démolies. Le rivage est quelquefois bordé d'un assez grand nombre de barques, et offre le spectacle d'un port animé par un commerce actif.

Esné est bâtie sur le bord du fleuve, dont le courant en cet endroit, se portant avec rapidité contre le rivage, mine et fait ébouler la berge, ainsi que les maisons qui la surmontent. Les habitans de ces maisons, forcés de les abandonner, refluent dans l'intérieur de la ville, qu'ils encombrent, en attendant que la peste vienne enlever l'excédant de la population. Ce fléau y pénètre à-peu-près tous les dix ou douze ans; il suit assez ordinairement les grandes inondations, et y fait alors d'affreux ravages (1).

A l'époque de l'arrivée des Français, la ville d'Esné étoit la résidence ordinaire des beys Haçân, O'smân et Saleh, ennemis irréconciliables de Mourâd-bey. Dans les guerres continuelles que se livroient les gouverneurs de l'Égypte, Esné a presque toujours été le refuge et l'espèce d'apanage des vaincus. La grande distance à laquelle cette ville se trouve de la capitale, rendoit les exilés qu'elle renfermoit peu dangereux pour les beys du Kaire, qui, ne se sentant pas le pouvoir de dicter des lois absolues à cent cinquante lieues de leur résidence, leur abandonnoient la jouissance d'une souveraineté à laquelle ils attachoient peu d'importance. Les véritables richesses des beys exilés et de leurs Mamlouks n'étoient pas de nature à pouvoir leur être facilement enlevées; leur courage, et le despotisme qu'ils exerçoient sur le peuple, en étoient la source intarissable : ils savoient bientôt se rendre maîtres du lieu de leur exil, et arrachoient, à force d'exactions, le fruit du travail pénible des malheureux cultivateurs. Mais, leur luxe et leur prodigalité étant excessifs, tout ce qu'ils avoient acquis par la violence, passoit rapidement entre les mains industrieuses des habitans de la ville, qui fournissoient à leurs plaisirs. La campagne étoit désolée, et la ville avoit acquis une sorte de magnificence et une population nombreuse. Esné offre plus de luxe et une industrie plus recherchée que les autres villes de la haute Égypte Il s'y fabrique une grande quantité d'étoffes de coton bleu très-fines, et de schals appelés *melâyeh* (2), dont on fait un grand usage en Égypte. Il y existe une vingtaine de fabriques d'huile de khass, et cinq ou six poteries. Les Barabras y vendent beaucoup de paniers et de petits ouvrages en feuilles de palmier peintes de différentes couleurs. Enfin la caravane de *Sennar* (3) y apporte tous les objets de son commerce, qui consiste particulièrement en gomme Arabique,

(1) Pendant la dernière année de notre séjour en Égypte, en 1801, tout le Sa'yd en a cruellement souffert : des villages entiers ont été dépeuplés.

(2) Ce vêtement est un de ceux qui sont le plus nécessaires aux habitans de l'Égypte, sur-tout à ceux qui sont exposés à voyager : c'est en même temps leur lit, leur manteau et leur tente. En arrivant dans les villes, ils s'en parent d'une manière assez grotesque, en s'en enveloppant le cou. La première récompense à donner à un domestique dont on est satisfait, est de le revêtir du melâyeh.

(3) Cette caravane étoit reçue dans le désert par le cheykh de Daraou, village au-dessus d'Esné, qui étoit chargé de veiller aux intérêts du gouvernement de l'Égypte, afin qu'aucune marchandise ne pût entrer en contrebande. Il l'escortoit jusqu'à Esné, où elle payoit les droits d'usage sur les marchandises, et prenoit des passavants pour toute l'Égypte. On trouvera tous les détails que l'on peut desirer sur cette caravane, dans le mémoire que M. Lapanouse a publié dans le quatrième volume des Mémoires sur l'Égypte, imprimés chez Didot.

en plumes d'autruche, et en dents d'éléphant. Il existe à Esné environ trois cents familles Qobtes qui contribuent beaucoup à son commerce et à son industrie.

La ville a la forme d'un ovale. Sa plus grande longueur est de neuf cents mètres du sud au nord, et sa largeur est de quatre cents mètres. La partie méridionale est composée de maisons à moitié démolies et de l'aspect le plus misérable. C'est le quartier qu'habitent les cultivateurs, qui sont dans la plus affreuse misère, ou du moins ont grand intérêt à le faire supposer. Dans le milieu de la ville se trouvent les plus belles maisons, et particulièrement celle d'Haçân-bey. La grande place est décorée d'édifices assez réguliers; ils sont construits en briques de différentes couleurs, disposées en compartimens qui forment des dessins agréables. On y remarque aussi un beau minaret. Dans l'intérieur de la ville, beaucoup de maisons sont surmontées de colombiers carrés en forme de pyramide tronquée dans la partie supérieure. Ces colombiers, que l'on enduit de chaux pour détruire les insectes, sont d'une blancheur éclatante, qui contraste singulièrement avec la couleur noire des maisons.

A l'extrémité septentrionale de la ville, se trouve un jardin qui appartenoit à Haçân-bey; il avoit été adopté par les Français, qui en avoient fait le lieu ordinaire de leurs réunions et le but de leurs promenades. Ce jardin, planté d'une manière bien conforme au goût des Orientaux, étoit presque impraticable; mais nous l'eûmes bientôt approprié à nos usages, et il prit alors le nom de *jardin Français*, qu'il conservera peut-être long-temps.

Pendant notre séjour à Esné, les principaux cheykhs de la ville nous donnèrent dans ce jardin un repas, que sa singularité, et la franche gaieté qui y régnoit, ne nous permettent pas d'oublier : il nous a rappelé très-exactement les descriptions qui nous sont parvenues de ces sortes de fêtes chez les peuples les plus anciens de l'Orient, et nous a mis à portée de juger combien les Égyptiens sont de fidèles conservateurs des usages de l'antiquité.

Tous les officiers de la garnison et les principaux habitans de la ville furent convoqués dans le jardin Français. La grande allée, dans toute sa longueur, étoit couverte de tapis sur lesquels le dîner fut servi. Autour de ces tapis s'assirent à terre, et pêle-mêle, les Français et les Musulmans; et quelque peu instruits que fussent les Égyptiens de la langue Française et les Français de la langue Arabe, la conversation ne languit dans aucune partie de la table. Le repas consistoit en plusieurs moutons entiers bouillis et farcis de riz, et en une multitude de petits plats de sucreries, qui, par leur exiguité, contrastoient avec les mets principaux. Les domestiques, chargés de faire le service, se placèrent de distance en distance, debout, et une jambe de chaque côté de la table : leurs costumes n'étoient point élégans, mais ils travailloient avec ardeur. Ils se servoient autant de leurs doigts que de leurs mauvais couteaux, et déchiroient plutôt qu'ils ne découpoient les quartiers de viande : ils les offroient ensuite avec tant d'instances, qu'il étoit difficile de les refuser. Le café pris, les convives se levèrent, et les serviteurs du premier rang les remplacèrent immédiatement; à ceux-ci succédèrent leurs subalternes : les places furent ainsi occupées quatre fois par de nouveaux convives, avant

que la table pût être entièrement dégarnie de toutes les viandes dont elle étoit couverte. Une très-belle citerne, qu'Haçân-bey avoit fait bâtir près de son jardin, fournit en abondance les seuls rafraîchissemens qui pussent nous être offerts.

Les habitans d'Esné sont naturellement doux. Nous avons habité cette ville pendant près de deux mois consécutifs; nous y sommes revenus à différentes époques, et c'est la ville d'Égypte dont nous conservons le souvenir le plus agréable (1).

Une partie de la brave 21.me demi-brigade légère, après avoir vaincu et dispersé les Mamlouks, jouissoit à Esné de la paix qu'elle avoit conquise, et beaucoup de ses soldats trouvoient autant de plaisir que de profit à y exercer leurs anciens métiers. De tous côtés s'élevoient des établissemens Français : les habitans d'Esné les voyoient avec plaisir, et en profitoient ; les jeunes Égyptiens se mettoient en apprentissage chez les ouvriers Français : les usages, les costumes, le langage, se mêloient de manière à faire croire qu'ils se seroient bientôt confondus.

Le lieu ordinaire du débarquement, ou ce que l'on appelle le port d'Esné, est à peu de distance de la maison d'Haçân-bey, vers le milieu de la ville. En mettant pied à terre, on voit à sa droite une longue suite de maisons bâties sans uniformité; elles sont protégées contre le fleuve par les restes d'un ancien quai, que l'on aperçoit encore au milieu des décombres. A gauche du port, le Nil est bordé de maisons, dont quelques pans ont été entièrement emportés par le fleuve. Dans cette espèce de tranchée, faite par le Nil, on aperçoit des restes de constructions de différens âges, élevées les unes sur les autres : les matériaux que, de tout temps, on a employés à la construction des maisons particulières, n'étoient pas assez précieux pour être recueillis; les débris d'une maison servoient de fondation à celle qui lui succédoit, et le sol de la ville s'exhaussoit rapidement. Au milieu des décombres qui bordent le fleuve de ce côté, on voit aussi des restes de l'ancien quai, qui devoit être fort étendu; il paroît avoir été élevé successivement, et à des époques éloignées les unes des autres. On y reconnoît

(1) Partis du Kaire le 29 ventôse de l'an 7 [19 mars 1799] avec MM. Girard, ingénieur en chef des ponts et chaussées, du Bois-Aymé et Duchanoy, ingénieurs ordinaires, Descotils, Roziere et Dupuis, ingénieurs des mines, et Castex, sculpteur, nous formions une commission chargée par le général en chef de prendre sur la haute Égypte tous les renseignemens que l'on pouvoit desirer, tant sur le commerce, l'agriculture et les arts, que sur l'histoire naturelle et les antiquités de cette contrée. Une des parties les plus importantes de la mission des ingénieurs des ponts et chaussées, étoit d'examiner le régime du Nil depuis la première cataracte, et d'étudier le système d'irrigation de la haute Égypte. (*Voyez* le Mémoire de M. Girard, ingénieur en chef, sur le commerce et l'agriculture de la haute Égypte.)

Notre marche fut souvent ralentie par les opérations de l'armée, qui n'avoit point encore achevé la conquête de la haute Égypte. Néanmoins, à force de persévérance, et en nous mettant sous la protection des détachemens envoyés à la poursuite des Mamlouks, nous parvînmes jusqu'à l'île de *Philæ*, et nous parcourûmes plusieurs fois les deux rives du fleuve.

Nos compagnons de voyage nous quittèrent successivement, soit pour remplir des missions particulières, soit pour porter au Kaire le fruit de leurs travaux et de leurs recherches. Quant à nous, ayant trouvé dans l'étude des monumens de la haute Égypte une source inépuisable d'observations intéressantes, nous avions fixé notre séjour dans cette contrée. Nous profitions de toutes les occasions qui se présentoient de faire de nouveaux voyages. Souvent même nous nous établissions sur les ruines des villes anciennes. C'est ainsi que, dans un premier voyage, nous sommes restés à Thèbes vingt-cinq jours de suite.

Nous étions à Esné lorsque nous fûmes rencontrés par nos collègues réunis en deux commissions chargées par le général en chef de visiter la haute Égypte. Nous revîmes avec eux tous les monumens que nous avions déjà relevés, et un nouveau séjour sur les ruines de Thèbes nous fournit tous les renseignemens que nous pouvions desirer sur les antiquités de cette ville célèbre, qui renferme à elle seule plus de monumens que le reste de l'Égypte.

les travaux des anciens Égyptiens, ceux des Romains et des Arabes. Depuis long-temps il n'y a été fait aucune réparation; les habitans d'Esné ne connoissent actuellement d'autres moyens pour se défendre contre les envahissemens du fleuve, que de jeter sur la rive menacée les débris des maisons ruinées.

Au fond de la petite place qui est devant le port, on trouve à gauche une rue de dix à douze mètres de largeur, et de cinquante à soixante mètres de longueur, qui se dirige parallèlement au Nil. En face de cette rue est la maison d'Haçân-bey, où étoient réunis les principaux établissemens de la garnison Française. La rue tourne ensuite à angle droit vers l'ouest, s'élargit successivement, et conduit à la grande place, qui est à quatre-vingts mètres de la maison d'Haçân-bey. La grande place a une forme rectangulaire de quatre-vingts mètres de longueur, du nord au sud, sur quarante mètres de largeur. Les côtés de l'est, du sud et du nord, présentent des bâtimens modernes d'une construction assez régulière; le côté du nord est sur-tout remarquable, parce qu'il est presque entièrement formé de la façade d'un *o'kel* très-bien construit : cet o'kel est composé d'une grande cour, environnée d'une galerie qui donne issue à tous les magasins; au-dessus est une galerie semblable qui conduit aux logemens des marchands et des voyageurs (1). Le côté occidental de la place est composé de maisons en très-mauvais état et peu élevées : leur délabrement permet d'apercevoir une partie de la corniche d'un temple qui, sans cette circonstance, seroit peut-être resté long-temps inconnu aux voyageurs modernes, car ses abords sont à-peu-près impraticables. On ne peut, en effet, pénétrer dans ce monument que par une ruelle fort étroite, que l'on trouve à l'angle sud-ouest de la place, et qui est même presque totalement encombrée par les immondices apportées des maisons voisines: les habitans de ces maisons n'ont heureusement pas pris la peine de transporter ces immondices jusqu'à l'extrémité du portique, ils les ont déposées dans la partie qui s'est d'abord présentée à eux; et la moitié du monument a été protégée par le rempart infect qu'ils ont eux-mêmes élevé. C'est cet obstacle qu'il nous fallut franchir, après nous être assurés que ce passage étoit le seul qui pût nous conduire dans l'intérieur du monument.

GRAND TEMPLE D'ESNÉ.

Il seroit difficile de peindre l'effet que produisit sur nous l'aspect intérieur du portique d'Esné. Son architecture, dont les autres monumens de l'Égypte ne nous avoient donné qu'une foible idée, fit sur chacun de nous la même impression: nous étions saisis d'une certaine admiration confuse, que nous n'osions en quelque sorte avouer; et, jetant alternativement les yeux sur le monument et sur nos compagnons de voyage, chacun de nous cherchoit à s'assurer s'il étoit trompé par sa vue ou par son esprit, s'il avoit perdu tout-à-coup le goût et les principes

(1) C'est à-peu-près la distribution de tous les o'kels de l'Égypte. La simplicité des plans et de la distribution de ces bâtimens est très-remarquable. On n'y trouve point le désordre et l'irrégularité qui existent dans les plans des maisons modernes de l'Égypte.

qu'il avoit puisés dans l'étude des monumens Grecs; enfin, si son erreur étoit partagée, ou son jugement confirmé. Cette lutte de la beauté réelle de l'architecture que nous avions sous les yeux, contre nos préjugés en faveur des proportions et des formes Grecques, nous tint quelque temps en suspens; mais bientôt nous fûmes entraînés par un mouvement unanime d'admiration. On s'empressoit de se communiquer les beautés dont on étoit plus particulièrement frappé, soit en considérant l'ensemble de l'édifice, soit en examinant de près la pureté et l'élégance des détails d'architecture, le fini des sculptures, et la précision des plus petits hiéroglyphes.

Une description simple, fidèle et détaillée du monument d'Esné, est, à notre avis, le plus bel éloge que l'on puisse en faire : aussi n'emploierons-nous aucun autre moyen pour faire partager aux lecteurs les sentimens que nous avons éprouvés.

Le portique d'Esné est soutenu par vingt-quatre colonnes de $5^{m}.40$ de circonférence, sur $11^{m}.30$ de hauteur, en y comprenant le chapiteau. Ces vingt-quatre colonnes, disposées sur quatre rangs, sont surmontées de dés, et réunies par des architraves qui portent les pierres du plafond. Les entre-colonnemens sont d'une fois et demie le diamètre de la colonne : celui du milieu est double des autres; il conduit de la porte principale à celle du temple, dont la façade se dessine en saillie dans le fond du portique. A gauche et à droite, dans les renfoncemens formés par la saillie du temple, on aperçoit deux portes, qui sont, ainsi que celle du milieu, tellement encombrées, qu'elles ne laissent aucun moyen de s'assurer si les parties de l'édifice auxquelles elles conduisoient, existent encore.

Le portique a seize mètres cinquante centimètres de profondeur, sur une largeur double; il est fermé latéralement par des murs verticaux qui s'élèvent jusqu'au plafond, et n'est éclairé que par les entre-colonnemens de la façade. Le jour qui pourroit pénétrer par ces entre-colonnemens, est encore diminué par des murs dans lesquels les colonnes sont engagées jusqu'au tiers de leur hauteur. Les battans de la porte d'entrée s'élevoient aussi à la même hauteur, en sorte que tout l'intérieur étoit éclairé d'une manière uniforme et mystérieuse, entièrement conforme aux cérémonies que l'on y célébroit, et que l'on déroboit aux yeux de la multitude.

La porte du milieu, dans le fond, est, comme nous l'avons dit, tellement encombrée, qu'il nous a été impossible de nous y frayer un passage : elle conduisoit dans l'intérieur du temple, qui devoit répondre à la magnificence de son portique. Nous avons essayé de donner une idée de son plan (voyez *planche 72, tome I.^er*), en le restaurant d'après ceux des temples d'Edfoû et de Denderah. Un second portique décoré de colonnes moins élevées que celles du premier, quelques salles successives, enfin le sanctuaire, qui étoit isolé au milieu du temple lui-même, telles sont les parties de cet édifice auxquelles nous avons étendu notre restauration, et dont nous pourrions presque garantir l'exactitude, d'après la connoissance que nous avons acquise de l'architecture Égyptienne.

Les deux autres portes au fond du portique nous ont conduits à une restauration

qui éprouvera peut-être plus de contradiction de la part des personnes peu accoutumées à la magnificence des monumens de l'Égypte. Nous convenons que cette belle colonnade dont nous environnons le temple d'Esné, seroit d'un effet si majestueux, qu'elle paroîtroit étonnante, même au milieu des monumens les plus imposans de la Thébaïde : mais nous n'aurions pas hasardé de la rétablir, si nous ne l'avions jugée entièrement dans le style Égyptien, et si nous n'avions pas eu, pour appuyer notre opinion, de fortes autorités, que les ravages des hommes et des temps n'ont pu anéantir.

Ces deux portes latérales ne pouvoient communiquer avec l'intérieur du temple, puisqu'elles sont en dehors de sa façade. Communiquoient-elles à l'extérieur! on ne peut le supposer; le mystère qui régnoit dans les cérémonies Égyptiennes, ne permet pas d'admettre cette multiplicité d'issues inutiles, comme trop voisines et trop difficiles à garder. Quel étoit donc leur usage!

Il existe dans l'île de Philæ un petit monument représenté *planche 20, tome I.^er^*, dans lequel on remarque une distribution semblable à celle du portique d'Esné. La porte du milieu communique directement avec l'intérieur du temple, et les deux autres conduisent sous une galerie qui fait le tour de l'édifice. Les entre-colonnemens de cette galerie paroissent avoir été fermés par des murs semblables à ceux dans lesquels sont engagées les colonnes de la façade.

Le plan de ce petit monument a dirigé notre restauration, qui donne aux deux portes, dont nous n'avions pas reconnu d'abord l'utilité, une destination très-convenable. En effet, ces deux portes servoient de communication avec la galerie qui fait le tour du temple, et donnoient aux prêtres la facilité de faire dans l'intérieur les processions solennelles que l'on sait avoir été très en usage chez les Égyptiens. Il est remarquable, que la marche que ces processions avoient à suivre, est précisément celle dont on retrouve l'indication dans les décorations des plafonds des portiques. Cette marche est particulièrement évidente dans la suite et la disposition des signes du zodiaque que l'on a retrouvés sur ces plafonds. On voit toujours la figure qui ouvre la marche, sortir du temple en tournant le dos à l'intérieur, ainsi que toutes celles qui font partie du même tableau, tandis que dans celui qui en fait la suite, et qui se trouve de l'autre côté, les figures paroissent entrer dans le temple, en tournant le dos à l'extérieur. Les décorations de ces plafonds ne seroient donc point de simples tableaux dans lesquels les objets seroient rangés sans ordre et sans suite; mais elles seroient réellement l'indication d'une marche de figures assujetties à entrer dans le temple d'un côté, pour en sortir de l'autre, après avoir fait le tour entier du monument.

On nous reprochera peut-être de nous appesantir sur une discussion qui, au premier coup-d'œil, peut paroître d'une foible importance : mais nous ferons observer que la distribution des temples devoit avoir une liaison intime avec les cérémonies que l'on y célébroit, et, par conséquent, avec la religion elle-même; l'étude de la religion et des usages des anciens Égyptiens est d'un intérêt si vif, que rien de ce qui peut la faciliter ne doit être négligé.

Malgré toutes les recherches que nous avons faites, nous n'avons pu découvrir

dans les rues adjacentes aucun indice des parties du monument dont nous donnons la restauration ; mais nous avons remarqué que le sol des maisons, derrière le portique, est à la hauteur des deux tiers des colonnes. On trouve, de plus, quelques grosses pierres disposées sans ordre, au pied de ces maisons, et un escalier qui conduisoit des terrasses du temple sur celles du portique. Il est donc probable que le temple entier est enseveli, presque intact, sous les maisons actuelles; la parfaite conservation de la partie que nous avons retrouvée, porteroit à le croire. En effet, comment supposer que le temple a été démoli, tandis que son portique auroit été tellement respecté qu'il n'y manque pas, pour ainsi dire, un seul fragment! Il est plus naturel de penser que les deux parties de ce monument auront la même destinée. Déjà la terrasse du portique est recouverte de démolitions de maisons qui, en s'accumulant, l'envelopperont bientôt : il disparoîtra comme le temple lui-même, et subira le sort qui est infailliblement réservé à tous les monumens anciens renfermés dans les villes modernes de l'Égypte.

Le temple fait face au Nil ; son axe est dans la direction nord-est, faisant un angle de 60° avec la boussole.

Dans l'état actuel du monument d'Esné, il est impossible de juger, sur les lieux, de l'effet qu'il devoit produire à l'extérieur : il est tellement encombré, et tellement resserré par les maisons qui l'environnent, que l'on ne peut, d'un même coup-d'œil, embrasser l'ensemble de son élévation. Afin de nous en rendre compte, nous l'avons dessiné, en faisant usage de toutes les mesures que nous avons pu recueillir, et nous avons exprimé, autant qu'il a été possible, le caractère du monument, en copiant une grande partie des décorations, et en suppléant, pour l'effet architectural, à celles que nous n'avons pas eu le temps ou la facilité de dessiner.

Il résulte des mesures que nous avons rassemblées, que la façade du monument a $14^{m}.88$ de hauteur, sur une largeur, à la base, de $37^{m}.36$. Elle présente six colonnes et deux antes inclinées à l'extérieur d'un vingtième, et surmontées d'une architrave et d'une corniche élégante.

En prenant pour module le diamètre du bas de la colonne, les différentes parties de l'élévation ont, à-peu-près, les proportions suivantes :

Base de la colonne	"	$\frac{1}{4}$	
Fût de la colonne	5	"	
Chapiteau	1	"	
Dé	"	$\frac{1}{2}$	
Architrave	"	$\frac{1}{2}$	
Baguette	"	"	$\frac{1}{6}$
Corniche	"	"	$\frac{5}{6}$
Total	8	$\frac{1}{4}$	

Le diamètre de la colonne, dans la partie supérieure, a un huitième de moins que dans la partie voisine de la base. Les corniches et les chapiteaux ont beaucoup d'élégance, et donnent à tout l'édifice une grande légèreté. La base a, sur le fût de la colonne, une saillie d'un huitième de module ; la campane du chapiteau, à sa naissance, un seizième, et à la partie supérieure, un demi-module : en sorte

que

que le chapiteau a deux modules ou $3^{m}.60$ de diamètre, environ $10^{m}.80$ de circonférence.

La baguette saille de la moitié de son diamètre; et la corniche, de la moitié de sa hauteur.

La baguette qui sépare la corniche d'avec l'architrave, court le long de tous les angles, et produit un effet plus agréable que ne feroient de simples arêtes sujettes à se briser : elle forme un encadrement à tous les tableaux hiéroglyphiques.

Quelles que soient la grandeur, la richesse et l'élégance de la porte d'entrée du portique, on n'en sera pas moins choqué de sa disposition, et de celle des murs d'entre-colonnement dans lesquels les colonnes sont engagées; car on ne peut nier qu'ils ne cachent et ne déforment en partie les colonnes de la façade. Les architectes Égyptiens ont, sans doute, été déterminés à prendre ce parti, par l'exactitude scrupuleuse avec laquelle ils s'attachoient à suivre les règles des convenances. En effet, les portiques Égyptiens n'avoient pas la même destination que les portiques des temples Grecs. Ceux-ci n'étoient pas uniquement destinés à recevoir le peuple dans les cérémonies religieuses; c'étoient encore des lieux de refuge momentané contre les ardeurs du soleil et les intempéries des saisons : ils devoient être accessibles de toutes parts, et les colonnes dégagées se voyoient dans toute leur élégance. Ils différoient donc essentiellement des portiques Égyptiens, qui n'étoient ouverts que pendant quelques jours de l'année, lorsque le peuple étoit admis à y pratiquer le culte de la divinité adorée dans le temple : les prêtres y offroient quelquefois le simulacre du dieu à la vénération de la multitude; c'étoit un lieu intermédiaire entre les prêtres et le peuple, un lieu sacré, que l'on devoit interdire aux regards même des étrangers.

Toute la surface intérieure et extérieure du monument est décorée de tableaux hiéroglyphiques. La corniche de la façade est ornée de cannelures et de phrases hiéroglyphiques alternées. Un disque ailé occupe toute la largeur de l'entre-colonnement du milieu. L'architrave, les dés des chapiteaux, les colonnes et la porte principale, sont couverts d'hiéroglyphes disposés par bandes horizontales et verticales. Les murs d'entre-colonnement et les antes sont décorés de tableaux représentant des offrandes à diverses divinités. Ces divinités sont généralement assises; et devant elles sont placés les porteurs d'offrandes, qui paroissent arriver de l'extérieur. A la partie supérieure des murs d'entre-colonnement sont sculptés de face des serpens renflés, dont les têtes sont surmontées de disques. Les décorations des murs extérieurs sont aussi composées de grands tableaux, dans lesquels se trouve fréquemment représenté le dieu à tête de belier. Les sculptures de la face exposée au sud sont extrêmement dégradées; ce que l'on doit attribuer au peu de largeur de la rue assez fréquentée dont elle borde un des côtés. Dans toutes les parties de l'édifice qui touchent au sol, nous avons trouvé la décoration de fleurs et de boutons de lotus.

Toutes les décorations de l'extérieur sont sculptées en relief dans le creux; toutes celles de l'intérieur sont en relief. Les six colonnes de la façade ont été considérées comme appartenant à l'extérieur, et sculptées en relief dans le creux.

Cette différence dans la manière de sculpter les décorations à l'extérieur et dans l'intérieur, montre jusqu'à quel point les Égyptiens ont poussé la prévoyance pour la conservation de leurs monumens ; car il est certain que le genre de sculpture qu'ils ont adopté pour l'extérieur, étoit le plus propre à préserver les figures hiéroglyphiques, des inconvéniens auxquels leur position les exposoit, et qui n'étoient pas à craindre dans l'intérieur.

Ces deux genres de sculpture conviennent mieux aussi à la manière dont les tableaux sont éclairés. A l'extérieur, où la lumière est toujours extrêmement vive, les ombres vigoureuses et les arêtes brillantes donnent beaucoup d'éclat à la décoration : dans l'intérieur, qui ne reçoit, au contraire, qu'une lumière de reflet, les ombres n'offrent presque aucune opposition, et les contours des sculptures sont conservés dans toute leur pureté.

L'intérieur du portique d'Esné n'est pas moins richement décoré que son extérieur. La *planche 74* représente une partie de cette décoration : l'idée qu'elle en donne n'est encore que très-imparfaite, puisque les tableaux ne sont pas accompagnés de leurs hiéroglyphes, que nous n'avons pas eu le temps de dessiner complétement. L'échelle de ce dessin est proportionnée aux détails qu'il renferme. Nous ne nous attacherons pas à décrire ces bas-reliefs ; nous ferons seulement remarquer le tableau qui se trouve au milieu de la première rangée en bas. Il représente une chasse d'oiseaux au filet : ce filet renferme des oiseaux de toute espèce, bien caractérisés ; et les personnages qui le font mouvoir, sont bien en action. Quelques parties de la décoration ont été données plus en grand dans les *planches 78, 80, 81* et *82*, parce qu'elles contiennent plus de détails, et particulièrement tous les hiéroglyphes copiés exactement ; tout le plafond est couvert de sculptures intéressantes.

Dans toutes les sculptures du portique d'Esné, on trouve très-fréquemment représenté le dieu à tête de belier, qui est devenu le Jupiter Ammon des Grecs. On le remarque particulièrement au-dessus de la porte d'entrée du temple ; il est placé dans un grand disque : à droite et à gauche sont des prêtres en adoration. (Voyez *planche 80, fig. 4.*) La position de cette divinité dans la place la plus remarquable du monument, et sa fréquente répétition dans les décorations emblématiques de tout le portique, ne permettent pas de douter que le temple ne lui fût consacré. Les murs d'entre-colonnement, qui ferment la façade du portique, sont décorés à l'intérieur de tableaux semblables à celui qui est représenté *planche 81*. Les murs n'ont point de corniche dans l'intérieur, et ils n'ont d'épaisseur que le demi-diamètre de la colonne : les *figures 1* et *2* de la *planche 80* en représentent la coupe et l'élévation. La *figure 4* de la *planche 72* représente la coupe décorée du portique d'Esné : on peut mieux juger, par ce dessin, de la proportion de la colonne, qui n'est pas engagée et deformée comme dans l'élévation.

Les bases des colonnes ne portent aucune décoration.

Les décorations des fûts des colonnes se composent de trois parties ; savoir : 1.° la partie inférieure, qui diffère dans presque toutes les colonnes, et dont on

peut voir le développement dans la *planche 78, fig. 14, 15, 16, 17, 18, 19;* 2.° le milieu, qui est à-peu-près semblable pour toutes les colonnes; 3.° la partie supérieure, qui diffère dans presque toutes les colonnes, et dont les détails sont développés *planche 78, fig. 8, 9, 10, 11, 12, 13.*

Quant aux chapiteaux, leur richesse et leur variété méritent que nous entrions dans quelques détails.

Ces chapiteaux sont au nombre de quinze différens; et comme il y a vingt-quatre colonnes, il en résulte que plusieurs de ces chapiteaux doivent se répéter quelquefois. La symétrie, qui est très-bien observée pour les six chapiteaux de la façade, n'est pas aussi exactement suivie dans l'intérieur du portique. On trouvera dans l'index des planches l'indication des places qu'occupent ces divers chapiteaux, ainsi que les décorations des parties supérieures et inférieures des colonnes. Tous les chapiteaux, excepté celui qui est représenté *planche 78, fig. 3,* ont la même hauteur, et la même saillie sur le fût de la colonne. A une certaine distance, ils paroissent tous semblables : on n'aperçoit que leur galbe élégant, et la diversité de leurs décorations est insensible; mais, en les examinant de plus près, on reconnoît sur chacun d'eux une multitude de détails intéressans. Ce sont en quelque sorte des bouquets de plantes indigènes, parmi lesquels on distingue particulièrement le régime, la feuille et la fleur du palmier, la vigne et son fruit, le lotus et le jonc : ces plantes paroissent attachées par cinq liens horizontaux qui forment une partie de la décoration du fût de la colonne.

Le chapiteau, *planche 78, fig. 3,* a plus de hauteur que les autres, en conservant la même saillie; ce qui lui donne beaucoup plus de légèreté et d'élégance. Il est composé de huit branches de palmier attachées autour de la campane. La simplicité et la pureté de ce chapiteau se réunissent à ses autres qualités, pour lui assurer le premier rang parmi ceux que les Égyptiens ont composés. Quoique les dessins des voyageurs modernes, qui semblent avoir pris à tâche de le défigurer, n'aient pu en donner qu'une bien foible idée, il a pourtant fixé l'attention de quelques architectes, qui l'ont employé dans des édifices particuliers : son extrême beauté doit faire concevoir l'espérance de le voir un jour embellir de grands monumens, et contribuer à donner un nouveau caractère à l'architecture du XIX.^e^ siècle.

Il n'en sera pas de même du chapiteau représenté *planche 78, fig. 5;* cependant on ne pourra s'empêcher de remarquer, en jetant les yeux sur notre dessin, que les Grecs y ont évidemment pris le goût des volutes du chapiteau Ionique. La multiplicité des détails de sculpture de ce chapiteau en rendoit l'exécution difficile; néanmoins les Égyptiens y ont mis beaucoup de précision.

Au-dessus de ces chapiteaux on a tracé des sections faites à différentes hauteurs, pour indiquer les saillies de leurs diverses parties. Quelques-uns de ces chapiteaux sont composés d'une campane régulière et continue; d'autres sont découpés en quatre ou huit parties. La campane du chapiteau à feuilles de palmier est découpée en autant de parties qu'il y a de palmes.

Dans le dessin géométral, la partie supérieure du chapiteau paroît un peu

lourde; mais il est facile de voir que la perspective devoit faire disparoître entièrement ce défaut. Il suffira, pour s'en convaincre, d'examiner les dessins représentés *planche 75*, en observant que le point de vue d'où ils ont été pris, n'est pas encore le plus favorable, à cause de l'encombrement du portique. On doit même admirer l'adresse avec laquelle les Égyptiens ont su voiler un défaut que la solidité de la construction ne permettoit pas d'éviter; car on n'auroit pu diminuer l'épaisseur de cette partie supérieure du chapiteau, sans l'exposer à être promptement brisée.

Toutes les sculptures du portique d'Esné sont faites avec précision et facilité. Les figures d'animaux, et particulièrement celles d'épervier, de belier, de lion et de crocodile, qui sont souvent répétées, sont parfaitement dessinées. L'effet général de ces sculptures est fort agréable; le ton noir qu'a pris la pierre, et la poussière grise qui s'est déposée sur les parties saillantes, contribuent à les faire ressortir, sans que l'œil soit fatigué de la multiplicité des détails.

Si l'on réunit toutes les parties du monument que nous venons de décrire; si l'on se transporte par la pensée au milieu de ces colonnes majestueuses, sous ces chapiteaux dont la masse colossale seroit effrayante, sans l'attention qu'ont eue les architectes de la voiler, en quelque sorte, sous les proportions les plus élégantes; enfin, si l'on se représente ces murs couverts intérieurement et extérieurement, dans toute leur étendue, de tableaux emblématiques aussi remarquables par la beauté de leurs sculptures que par l'éclat des brillantes couleurs dont elles sont encore enrichies, on ne pourra refuser aux architectes Égyptiens un juste tribut d'admiration. Les habitans de l'Égypte, ceux même qui vivent au milieu de ces anciens monumens, les voient toujours avec un étonnement que le temps n'affoiblit pas, et qui les porte à attribuer leur origine à des puissances surnaturelles.

Pour présenter l'ensemble de toutes les parties du portique d'Esné que nous avons données séparément, pour les faire juger comparativement et faire sentir le jeu de la lumière et des ombres au milieu des colonnes de ce lieu mystérieux, en un mot, pour rendre l'effet général de ce monument, nous avons pensé qu'il étoit nécessaire d'offrir la vue perspective représentée *planche 83*: si elle produit quelque impression, qu'on juge des sensations que nous éprouvions, lorsqu'à chaque pas des points de vue aussi étonnans que celui-là s'offroient à nos regards.

Cette perspective est prise à la hauteur de deux mètres au-dessus du sol; toutes les parties du monument qui se trouvoient entre l'œil du spectateur et le plan du tableau, ont été supprimées. On a employé dans les décorations tous les détails donnés dans les planches précédentes, en suppléant à ceux qui manquoient; ce qui ne peut entraîner dans aucune méprise, et contribue à produire l'effet général et vrai de toutes les parties de l'édifice, en les mettant en harmonie. Enfin l'on a supposé qu'une procession solennelle entroit dans le temple, et l'on s'est servi, pour l'ensemble des personnages de cette procession et pour leurs costumes, d'un dessin recueilli dans un des édifices de Thèbes, à Medynet-Abou.

La ligne du tableau a été choisie de manière que le zodiaque sculpté dans un des soffites se trouvât sur le premier plan; ce qui donne le moyen de juger de la

disposition et de la marche des douze signes. Leur ordre est parfaitement observé : ils sont disposés sur deux bandes dans le sens de la longueur du soffite. Toutes les figures d'une même bande ont le visage tourné du même côté et la tête vers le milieu du portique : le taureau et le belier sont en travers du plafond; le scorpion et le cancer sont représentés marchant sur le plafond, en suivant le reste de la procession ; les poissons sont dressés sur la queue ; enfin le sagittaire est entièrement renversé les pieds en haut, mais suivant toujours dans sa marche la même direction que les autres signes.

C'est le seul zodiaque Égyptien qui se trouve en entier dans le même entre-colonnement ; mais il est à remarquer qu'il y conserve une disposition analogue à celle des zodiaques placés dans deux entre-colonnemens différens. Les six premiers signes paroissent entrer dans le temple, pendant que les six autres en sortent; et ils sont séparés les uns des autres par une bande d'hiéroglyphes qui partage le tableau dans toute sa longueur.

Dans la perspective que nous donnons, le dessin du zodiaque n'est pas suffisamment détaillé. On trouvera ce monument astronomique représenté avec la plus grande exactitude *planche 79 ;* mais il est indispensable, pour faciliter l'intelligence du travail auquel il donnera lieu (1), de bien faire concevoir sa position dans le plafond du portique. Ce tableau étant d'ailleurs un de ceux que l'on a pu le mieux interpréter jusqu'à présent, il étoit naturel de lui réserver une place qui le mît en évidence. Si l'on pouvoit rendre un compte aussi satisfaisant des autres tableaux hiéroglyphiques qui décorent la perspective que nous donnons, elle acquerroit pour nous-mêmes, qui sommes étrangers aux mœurs et aux lois des anciens Égyptiens, un intérêt inappréciable. Combien donc ce temple devoit-il inspirer de vénération aux hommes qui de tous côtés y voyoient tracés en caractères ineffaçables, leurs lois, les principes et les beaux résultats de leurs sciences, les préceptes de leur morale et de leur religion !

Le portique d'Esné est entièrement construit en grès. Les pierres du plafond ont jusqu'à sept à huit mètres de longueur, sur deux de largeur : elles étoient retenues entre elles par des tenons dont on voit encore les traces. Ces pierres étoient simplement rapprochées les unes contre les autres, et se joignoient parfaitement dans toute leur longueur, sans le secours d'aucun mortier (2).

La surface intérieure et extérieure du portique d'Esné est d'environ cinq mille mètres carrés. Elle est entièrement couverte d'hiéroglyphes : ainsi, en admettant qu'un sculpteur ait pu exécuter par jour un dixième de mètre carré de cette décoration, il a fallu cinquante mille journées pour l'achever entièrement. Il entre dans la construction de ce portique environ 3,500 mètres cubes de pierre.

Nous ne pouvons donner aucun détail sur la manière dont le monument étoit fondé ; nous pouvons seulement assurer que ses fondations n'ont fléchi dans aucune partie, et qu'il a parfaitement conservé son aplomb. Pour donner des

(1) *Voyez* le Mémoire sur les monumens astronomiques, par M. Fourier.

(2) Nous parlerons avec détail de la construction des édifices, et des matériaux qui y sont employés, dans le Mémoire général que nous nous proposons de publier sur l'architecture Égyptienne.

renseignemens plus satisfaisans à cet égard, il auroit fallu faire des fouilles considérables : mais le temps nous a manqué pour les exécuter. Elles se lioient à un projet plus vaste, qui étoit de démolir toutes les maisons qui environnent le temple : on l'auroit ensuite débarrassé de tous les décombres qui y ont été accumulés. La position de ce monument, au milieu d'une des villes les plus peuplées de la haute Égypte, et qui étoit devenue un quartier des Français, auroit beaucoup facilité cette entreprise; on auroit trouvé autant d'ouvriers qu'on auroit pu en desirer; ils auroient été continuellement surveillés; et il ne leur auroit pas été possible de combler successivement nos fouilles, comme cela est souvent arrivé dans les lieux où les mouvemens de l'armée ne permettoient pas de laisser de garnison : mais les circonstances de la guerre obligèrent le général en chef à concentrer toutes les forces aux environs du Kaire, et à laisser le gouvernement de la province d'Esné à Mourâd-bey. La ville d'Esné fut évacuée, et avec elle nous perdîmes l'espoir de voir le temple sortir, pour ainsi dire, des décombres, d'examiner ses fondations, son élévation au-dessus de la plaine et du Nil, et d'acquérir, sur l'art de bâtir des Égyptiens, des renseignemens précieux.

Nos regrets étoient d'autant plus vifs que nous ne pouvions nous dissimuler que ce monument, qui s'ensevelit tous les jours davantage, aura bientôt disparu pour jamais.

Un jour peut-être quelque nouveau voyageur tournera ses pas vers la haute Égypte. Si, profitant des avantages que peuvent lui offrir et nos premiers travaux et la position d'un monument placé au milieu d'une ville considérable, il se livre à de nouvelles recherches, nous ne doutons pas qu'il n'obtienne encore de précieux résultats. Il trouveroit à Esné des ressources qu'il chercheroit vainement ailleurs.

TEMPLE AU NORD D'ESNÉ.

A trois quarts de lieue au nord d'Esné, et à deux mille cinq cents mètres environ du fleuve, nous avons trouvé les restes d'un temple Égyptien. Ce monument, beaucoup moins considérable que celui qui existe dans l'intérieur de la ville, est aussi d'une conservation moins parfaite. Ses ruines ne portent pas l'empreinte d'une dégradation ancienne : l'état dans lequel il se trouve, ne paroît point être un effet de sa vétusté; il semble plutôt provenir d'un travail récent, auquel ont échappé plusieurs parties de l'édifice. Les habitans d'Esné nous ont effectivement assuré qu'on devoit l'attribuer aux fouilles multipliées faites dans ses fondations par les ordres d'Ismây'l-bey, qui avoit conçu l'espoir d'y trouver des trésors. Les mêmes habitans d'Esné nous ont dit qu'avant cette époque le temple étoit presque entier, et que les couleurs dont les sculptures sont encore en partie couvertes, étoient très-brillantes et très-bien conservées.

Ce temple doit avoir été construit sur une butte factice, assez élevée, puisque, malgré l'exhaussement considérable de la vallée du Nil, son sol est encore un peu supérieur à celui de la plaine; il est entouré de pierres qui proviennent de la démolition des parties supérieures de l'édifice, et de débris de briques et de

poteries. Tous ces débris doivent être aussi anciens que le monument; car ses environs ne paroissent pas avoir été habités postérieurement à l'époque où il étoit en vénération. Sa position, à une distance éloignée du fleuve et sur la lisière du terrain cultivé, n'a jamais pu, sous aucun rapport, être avantageuse pour l'établissement d'une ville : c'étoit sans doute un lieu de dévotion, que quelque circonstance religieuse aura consacré, où peut-être il se rendoit des oracles, et que les prêtres du grand temple d'Esné avoient intérêt d'entretenir avec soin. A cette époque, les prêtres pouvoient, soit par un canal, soit par tout autre moyen, y faire arriver une assez grande quantité d'eau pour l'usage des conservateurs de ce lieu révéré, et des caravanes qui s'y rendoient en pélerinage; mais, depuis l'anéantissement de la religion Égyptienne, ses environs ne sont plus habités. Des Arabes qui ont leurs camps dans les environs, près de la chaîne Libyque, y font seulement quelquefois des excursions.

Le temple dont nous nous occupons, paroît avoir été construit à la hâte et avec beaucoup de négligence. Il a été mal fondé : l'appareil des pierres est on ne peut plus irrégulier; les assises ne sont pas toujours dans le même plan, et les joints ne sont presque jamais verticaux. Dans l'épaisseur des murs, on avoit pratiqué sans précaution, entre la quatrième et la huitième assise, dont les pierres forment parpaing (1), des couloirs qui ont beaucoup nui à la solidité : les pierres n'ayant point assez de liaison entre elles, plusieurs de ces murs se sont partagés dans toute leur longueur.

Dans l'intérieur du portique, une colonne s'est enfoncée verticalement de près d'un mètre. Les pierres du plafond ont encore trouvé un aplomb suffisant, et restent ainsi suspendues. Deux colonnes de la façade n'ont pas conservé le même équilibre, et leur chute a entraîné celle d'une partie du plafond. La corniche et l'architrave sont tombées, et forment, devant le temple, un amas considérable de grosses pierres, sur lesquelles on retrouve les décorations de ces diverses parties de l'édifice, et particulièrement le disque ailé de l'entre-colonnement du milieu. Enfin ce séjour, autrefois si mystérieux, est actuellement accessible de tous côtés, par des ouvertures nouvellement faites et par des brèches multipliées.

Devant le temple, à quelques mètres de distance, nous avons trouvé des restes de constructions en grosses pierres de grès, qui ont été mises à découvert depuis peu de temps. Nous avons cru d'abord que c'étoit une partie de la fondation d'un propylée; mais la position de ces constructions, et leur direction vers le Nil, nous ont fait soupçonner ensuite que ce pouvoit être l'extrémité d'un aqueduc qui auroit amené les eaux du Nil. Toutefois nous avouons que les recherches que nous avons faites sur les lieux pour éclairer notre opinion à ce sujet, ne nous ont procuré aucun résultat satisfaisant. Nous avons poussé des fouilles jusque par-dessous ces constructions, et nous avons seulement reconnu qu'elles sont posées sur un lit de décombres et de débris de poteries.

Le portique du temple est soutenu par huit colonnes de $1^{m}.23$ de diamètre,

(1) On appelle *parpaing*, dans les constructions, les pierres qui présentent un parement à l'intérieur et à l'extérieur du mur dont elles font partie.

sur $5^{m}.65$ de hauteur, en y comprenant le chapiteau. Ces colonnes sont disposées sur deux rangs parallèlement à la façade. La campane du chapiteau est plus écrasée qu'à Esné : le dé qui la surmonte, a aussi moins d'épaisseur. Sur le dé pose l'architrave qui soutient les pierres du plafond; les entre-colonnemens sont tous d'une fois et demie le diamètre de la colonne, excepté celui du milieu, qui est double des autres. La largeur intérieure du portique est de dix-sept mètres; et la profondeur, de sept mètres et demi.

Les quatre colonnes de la façade étoient engagées dans des murs d'entre-colonnement et dans la porte d'entrée. Ces murs et la porte fermoient le portique à la hauteur des deux tiers des colonnes. Il en reste peu de chose, et nous avons eu beaucoup de peine à retrouver les mesures que nous en donnons. La longueur totale de la façade est de vingt mètres; et sa hauteur, de sept mètres et demi.

En prenant pour module le demi-diamètre de la partie inférieure de la colonne, voici à-peu-près les proportions des différentes parties de l'élévation :

Base	//	$\frac{2}{3}$
Fût	7	//
Chapiteau	1	$\frac{2}{3}$
Dé	//	$\frac{2}{3}$
Architrave	1	$\frac{1}{3}$
Corniche	1	$\frac{1}{3}$
Total	12	$\frac{2}{3}$

Le diamètre de la colonne, dans la partie supérieure, a un douzième de moins qu'à la base. Ainsi qu'au grand temple d'Esné, une baguette sépare l'architrave d'avec la corniche, et descend le long des angles du monument, en formant une espèce d'encadrement aux tableaux hiéroglyphiques. Les saillies des chapiteaux et de la corniche n'ont pas de proportions aussi élégantes que dans le grand temple d'Esné. Les murs d'entre-colonnement diffèrent aussi; ils ont ici la même épaisseur que les colonnes, et leurs corniches existent à l'intérieur comme à l'extérieur.

Les murs du portique sont verticaux dans l'intérieur, et à l'extérieur ils ont un talus d'un vingtième de leur hauteur; ils sont actuellement enfoncés dans plusieurs endroits. Dans leur épaisseur, on avoit pratiqué des couloirs, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Ces couloirs, que l'on retrouve dans beaucoup de temples de l'Égypte, servoient sans doute à quelques cérémonies secrètes, au moyen desquelles les prêtres entretenoient le peuple dans la crainte et le respect dont leur puissance dépendoit.

La façade du temple se dessine en saillie dans le fond du portique. La porte est au milieu, et conduit dans une première salle de huit mètres sur trois mètres et demi. Indépendamment de la porte d'entrée, cette salle a trois issues; l'une à droite, l'autre à gauche, et la troisième en face de la première. Celle-ci conduit dans une seconde salle de $9^{m}.23$ sur $3^{m}.39$, dont la plus grande longueur est dans le sens de la largeur du temple, qu'elle occupe toute entière. On peut aussi pénétrer dans cette seconde salle en passant par la porte qui est à gauche dans la première,

et

et par deux petites pièces qui donnent l'une dans l'autre et conduisent jusqu'à cette seconde salle. La première de ces petites pièces communique à l'extérieur par une ouverture nouvellement pratiquée. A la suite de la seconde salle du temple, on en trouve une troisième, dont les murs sont presque entièrement détruits, et qui devoit renfermer le sanctuaire. Voyez *planche 85*.

La porte à droite, dans la première salle du temple, conduit à un escalier par lequel on montoit sur les terrasses, et à une petite pièce placée derrière. Cet escalier tournoit carrément dans une cage de $2^{m}.79$ de côté, et dont le noyau avoit $1^{m}.09$ carré. On ne commençoit à y monter qu'après une demi-révolution faite de plain-pied : il étoit fort roide, contre l'ordinaire des escaliers Égyptiens. Il est presque entièrement détruit et tout-à-fait impraticable; mais on peut facilement monter sur les terrasses, encore existantes, du temple et du portique, au moyen des dégradations du mur latéral au nord.

Les sculptures de ce monument sont moins soignées que celles du portique d'Esné; elles ne sont ni d'un dessin aussi correct, ni d'un fini aussi précieux : elles ont, de plus, considérablement souffert. Le portique a été entièrement décoré : le temple, proprement dit, ne l'a point été. On ne trouve de sculptures que sur la porte qui conduit de la première salle à la seconde : elles sont beaucoup mieux exécutées que celles du portique. Toutes les sculptures étoient peintes; et ce monument a conservé, plus qu'aucun autre, des couleurs fraîches et brillantes, parmi lesquelles on remarque particulièrement le rouge, le bleu, et le jaune d'or.

Les murs latéraux du portique sont décorés dans le même système que ceux du grand portique d'Esné. Nous n'avons pu dessiner que quelques parties isolées de ces décorations. On y remarque des hiéroglyphes assez singuliers; des serpens auxquels on a ajusté des bras et des jambes, y sont très-fréquemment représentés. Les colonnes sont couvertes de sculptures dans toute leur hauteur : à la partie inférieure, on reconnoît les fleurs, les boutons et même les feuilles de lotus, très-bien caractérisés. Nous avons dessiné avec soin tous les chapiteaux, qui sont au nombre de six; ils sont particulièrement décorés de lotus diversement assemblés et dans différens états, et sont analogues à ceux du portique d'Esné, dont les campanes ne sont pas découpées. Pour donner une idée parfaite de ces chapiteaux, nous les avons dessinés dans différentes positions; et nous les avons mis en perspective, afin de faire juger combien la représentation géométrale leur fait perdre d'élégance *(planches 85 et 86)*. Les sculptures qui ont le plus attiré notre attention, sont celles qui se trouvent au plafond du portique, entre les colonnes et les murs latéraux : elles représentent en deux parties un zodiaque. Nous avons dessiné tout le tableau qui se trouve à gauche en entrant. Malgré quelques accidens qui sont arrivés aux pierres du plafond, toutes les figures se distinguent suffisamment. On trouve dans cette partie les signes du lion, du cancer, des gémeaux, du taureau, du belier et des poissons. Le lion est le premier signe que l'on voit en entrant dans le portique; il tourne le dos à l'extérieur : les poissons sont dans le fond, et tous les signes suivent exactement l'ordre dans lequel nous les avons nommés. De l'autre côté du portique, les pierres sur lesquelles sont sculptés le

capricorne et le verseau, sont encore en place et dans le fond; on voit même la moitié du sagittaire. La pierre sur laquelle se trouve l'autre partie de ce signe, s'est brisée par le milieu, et est tombée : nous en avons rapproché les morceaux, et nous les avons dessinés. Les trois autres signes, savoir, le scorpion, la balance et la vierge, étoient sculptés sur les pierres qui suivoient, et qui ont été entraînées dans la chute d'une colonne de la façade. Ces pierres se trouvent en monceau à l'entrée du temple; elles sont d'un trop gros volume pour que nous ayons pu les rapprocher et les dessiner, comme nous l'avons fait pour compléter le signe du sagittaire : mais nous pouvons assurer qu'il ne seroit pas impossible de réunir ces fragmens; car, en regardant à travers les jours que le hasard a laissés entre les pierres, nous avons aperçu une portion de la queue du scorpion, un plateau de la balance et l'épi de la vierge. Ces objets n'avoient malheureusement pas assez de suite pour que nous pussions les ajouter à notre dessin. On doit croire que ces trois signes marchoient dans le même ordre que les trois autres : ainsi ce zodiaque commence, comme celui du portique d'Esné, par la vierge, et finit par le lion. Les signes à droite sortent du temple, et les autres y entrent; d'où il résulte que les figures des deux suites sont tournées tête à tête, et semblent former une marche religieuse continue, qui fait le tour du portique.

Indépendamment des douze signes du zodiaque, il y a dans ce tableau beaucoup d'autres figures que l'on retrouve pour la plupart dans le monument astronomique du portique d'Esné. Voyez *planche 87*.

TEMPLE A L'EST D'ESNÉ,

Sur la rive droite du Nil.

A l'est d'Esné, sur la rive droite du Nil, à un quart de lieue environ du fleuve, existent encore les ruines d'un petit temple Égyptien. Il est situé sur un monticule de décombres peu élevé au-dessus de la plaine, et composé de débris de briques et de poteries, qui lui donnent un aspect rougeâtre et le font apercevoir de très-loin. La grande dimension des briques que l'on trouve dans cet emplacement, et leur forme, ne permettent pas de douter de leur antiquité. Quelques-unes paroissent avoir subi une demi-cuisson; d'autres sont parfaitement rouges; d'autres enfin ne paroissent que séchées au soleil. Il est probable que, dans les constructions, les briques que l'on employoit étoient toutes dans ce dernier état. La différence qui existe entre celles que nous avons trouvées, ne peut s'expliquer que par la supposition d'un incendie qui auroit détruit la ville. Dans cette catastrophe, quelques briques isolées, et même celles qui se trouvoient à la surface des murs, auront été plus ou moins cuites; d'autres, dans l'épaisseur des murs, n'auront éprouvé aucun changement, et font encore connoître l'état dans lequel on les employoit : telle est du moins l'idée qui nous est venue sur les lieux. Les décombres, seuls restes de l'ancienne ville, s'étendent assez loin, sur-tout vers la montagne. On ne remarque dans les environs du temple aucune trace de constructions modernes.

Le temple est un peu moins grand que celui qui se trouve sur la rive gauche du Nil, au nord d'Esné. Il ne paroît pas avoir été achevé; les sculptures du moins ne l'ont point été. Ce qui subsiste encore de ce monument, consiste en un portique de huit colonnes, et deux petites salles qui peuvent avoir appartenu au temple. Intérieurement, le portique a $13^{m}.51$ de largeur sur $7^{m}.8$ de profondeur. La largeur de la façade est de $15^{m}.79$, et la hauteur de 8 à 9 mètres. Une baguette qui sépare l'architrave d'avec la corniche, descend le long des angles de l'édifice, et forme encadrement.

On ne pénétroit dans le portique que par l'entre-colonnement du milieu : les autres entre-colonnemens étoient fermés par des murs qui s'élevoient à-peu-près à la hauteur de la moitié des colonnes. Ces murs sont beaucoup mieux conservés que ceux du portique du temple au nord d'Esné : nous avons pu facilement en mesurer toutes les parties. Leur hauteur totale est la seule mesure qu'il nous ait été impossible de prendre, à cause de l'encombrement de l'édifice. Nous n'avons pas pu faire de fouilles assez considérables pour trouver le sol du monument. Ce que nous donnons *planche 89, fig. 2 et 3*, doit être considéré comme une restauration qui approche beaucoup de la vérité, parce qu'elle coïncide avec les proportions des colonnes et des murs d'entre-colonnement, relevés dans d'autres monumens : d'après cette restauration, les colonnes avoient $6^{m}.75$ de hauteur, en y comprenant le chapiteau ; leur diamètre est d'un mètre. En prenant pour module le demi-diamètre de la colonne, voici les proportions des différentes parties de l'élévation, que nous avons mesurées :

Du dessus du mur d'entre-colonnement au dessus du chapiteau à tête d'Isis	3 $\frac{1}{3}$
Chapiteau à tête d'Isis,	
1.re partie	2 //
2.e partie	2 //
	7 $\frac{1}{3}$
Du dessus du mur d'entre-colonnement au dessous des chapiteaux à campane	5 $\frac{1}{6}$
Chapiteau	2 $\frac{1}{6}$
Dé	// $\frac{1}{2}$
Architrave et baguette	1 $\frac{1}{2}$
Corniche et listel	2 //
	11 $\frac{1}{3}$
Corniche des murs d'entre-colonnement depuis le dessous de la baguette jusqu'au dessus des disques des serpens	2 //
Jusqu'au sol de restauration	4 $\frac{1}{3}$
	17 $\frac{2}{3}$

Le plafond du portique est en grande partie détruit. Les entre-colonnemens

sont tous d'une fois et demie le diamètre de la colonne, excepté celui du milieu, qui est une demi-fois plus considérable.

La façade du temple se dessine en saillie dans le fond du portique. Le mur qui sépare ces deux parties du monument, est extrêmement épais : nous avons découvert dans son intérieur un couloir qui passe par-dessus la porte du temple, et règne dans toute l'étendue de la muraille; et nous avons trouvé un autre couloir semblable dans l'arachement d'un des murs adjacens. Enfin, dans le mur latéral du portique à droite en entrant, nous avons reconnu une ouverture carrée, tellement remplie de décombres, que nous n'avons pu y pénétrer. Il nous a été facile de nous assurer qu'elle ne communique pas à l'extérieur : peut-être serviroit-elle à pénétrer dans les couloirs qui sont distribués dans presque tous les murs; ils étoient assez grands pour laisser passer facilement un homme, et leurs parois étoient presque par-tout très-bien dressées.

La salle dans laquelle on entre en sortant du portique, a $3^{m}.23$ de longueur sur $4^{m}.77$ de largeur. Indépendamment de cette issue, elle en a deux autres, l'une en face de la première et dans l'axe du temple, et la seconde à gauche en entrant. Celle-ci conduit dans une seconde salle de $2^{m}.78$ sur $3^{m}.80$. Derrière ces deux salles on ne trouve plus que des arrachemens de murs qui indiquent que l'édifice avoit plus d'étendue, mais qui ne fournissent aucun moyen de restaurer les parties du plan qui manquent. Ces arrachemens n'offrent ni ordonnance ni symétrie : on peut même remarquer, en jetant les yeux sur le plan, que la façade du temple qui se dessine dans l'intérieur du portique, ne correspond pas avec les constructions qui existent derrière. Cette bizarrerie, dont on ne trouve nulle part un autre exemple, nous fait soupçonner que quelques parties de l'édifice pourroient bien avoir été reconstruites dans des temps postérieurs.

Les décorations de ce temple, ainsi que nous l'avons dit plus haut, n'ont point été achevées. Celles de la façade ont été commencées. On remarque sur l'architrave au-dessus de l'entre-colonnement du milieu, un scarabée ailé, porté dans une barque, devant lequel plusieurs figures sont en adoration. Les plafonds ne sont point sculptés. Le chambranle de la porte qui conduit du portique dans le temple, est décoré; on a donné, *planche 89, fig. 8*, une partie de sa décoration. Dans l'intérieur de la porte, sur la partie à droite en entrant, sont esquissées en rouge, et sans carreaux, plusieurs figures. Nous avons remarqué particulièrement la représentation d'un taureau dont les formes sont hardiment dessinées. On trouve dans ces esquisses, faites du premier trait, un sentiment et une fermeté rares, qui prouvent que les artistes qui les ont tracées, avoient dans ce genre beaucoup d'habitude et une exécution extrêmement facile.

Les chapiteaux étoient entièrement sculptés. Ceux qui se trouvent à droite et à gauche de la porte d'entrée du portique, diffèrent des autres : ils sont composés de quatre figures de femmes coiffées de grandes draperies, et adossées contre les fûts des colonnes. Ces figures sont surmontées d'un dé carré contre lequel sont appuyés quatre tableaux hiéroglyphiques; c'est une imitation très-imparfaite du chapiteau du temple de Denderah : il est même beaucoup moins

agréable que celui qui a été employé dans les monumens de l'île de Philæ. Les autres chapiteaux sont analogues à ceux du portique d'Esné : l'un d'eux est une imitation du palmier, plus parfaite encore que celle que présente le chapiteau du grand temple d'Esné. On s'est attaché à y représenter les feuilles et les régimes du dattier, et même les extrémités des branches du palmier, qui restent ordinairement autour du tronc de l'arbre lorsque l'on exploite ses feuilles.

Les montagnes de la chaîne Arabique sont à deux mille mètres environ à l'est du temple.

COUVENT QOBTE,

Au sud d'Esné.

Nous avons été conduits par des Chrétiens Qobtes, habitans d'Esné, à leur église, qui est à trois quarts de lieue au sud de la ville. Cette église, et le couvent dont elle dépend, sont célèbres par le massacre épouvantable de Chrétiens qui y fut fait sous Dioclétien ; c'est un lieu de pélerinage extrêmement fréquenté. Ce couvent est très-considérable, et il paroît l'avoir été bien davantage : les voyageurs qui nous ont précédés, s'accordent assez sur ce point ; et les ruines que l'on voit encore dans ses environs, viennent à l'appui de leurs témoignages. Ce qui subsistoit à l'époque de notre voyage, étoit entretenu à grands frais ; mais depuis long-temps le bon goût ne préside pas aux travaux que l'on y exécute. Quand nous y avons été, on étoit fort occupé à réparer les dégâts que les Mamlouks y avoient faits récemment, lorsque nous étions à leur poursuite.

GÉOGRAPHIE COMPARÉE.

C'est du martyre que plusieurs milliers de Chrétiens subirent à-la-fois dans les environs d'Esné, lors de la persécution ordonnée par Dioclétien, que d'Anville fait dériver le nom d'*Esné* ou *Assena*, qui veut dire *la brillante*.

Nous ne connoissons aucun témoignage historique qui puisse faire croire que les Chrétiens aient jamais été assez puissans en Égypte pour changer les noms de villes aussi considérables qu'Esné. Il nous paroît plus probable que le nom d'*Esné* est l'ancienne dénomination Égyptienne, qui s'est conservée comme celles de *Tentyra*, *Ombos*, *Erment*, et tant d'autres, tandis que toutes celles données par les Grecs ont été oubliées. Il n'est même pas douteux que toutes ces dénominations Grecques n'ont jamais été employées par les gens de la campagne, qui, dans tous les pays, sont plus particulièrement, par leur isolement et la simplicité de leurs mœurs, les conservateurs des noms et des usages anciens.

D'Anville place Latopolis à Esné. Ce qui paroît sur-tout l'y déterminer, est la coïncidence des latitudes de Latopolis et d'Assena, données l'une par Ptolémée, et l'autre par Ibn-Younis.

Suivant eux, ces deux villes sont sous le 25.^{e} degré.

Cependant la latitude d'Esné est, comme nous l'avons dit, de 25° 17′ 38″.

Il est donc certain qu'Ibn-Younis s'est trompé de 17′ 38″.

En n'admettant aucune erreur dans Ptolémée, la latitude d'Esné fournie par M. Nouet se trouve être à-peu-près la même que celle d'Hermonthis, suivant Ptolémée, puisque ces latitudes ne diffèrent que de 2′ 22″. D'un autre côté, Strabon annonce positivement que l'on adoroit Jupiter à Hermonthis, tandis qu'il est certain que le temple d'Esné étoit, comme nous l'avons dit, dédié à la seule divinité Égyptienne qui ait pu donner aux Grecs l'idée de leur Jupiter Ammon, ou avec laquelle ils aient pu la confondre. Ces circonstances se réuniroient pour faire croire que la ville d'Esné est l'ancienne Hermonthis, et que Latopolis doit être située plus au sud : mais cette opinion conduit à des conséquences trop absurdes pour qu'elle puisse se défendre. Il en résulteroit, en effet, que le village d'Erment, où nous avons trouvé des ruines considérables, et qui est situé un peu au-dessus de Thèbes, ne seroit pas l'emplacement de l'ancienne Hermonthis : cependant la conformité des noms est telle, que c'est une très-forte prévention en faveur de l'opinion contraire, si même elle permet d'hésiter ; mais il ne restera aucun doute, si l'on considère que la table Antonine, qui est à-peu-près du même temps que Ptolémée, place Hermonthis à cinquante milles, ou 73,000 mètres environ, de Tentyra, en suivant les contours du Nil, et qu'il résulte des opérations de M. Nouet, qu'il y a 63,000 mètres en ligne directe des ruines de Denderah au village d'Erment. Par cette coïncidence presque parfaite, l'erreur de Ptolémée dans la détermination d'Hermonthis devient évidente ; elle est de 17′ environ.

Si les latitudes de Ptolémée avoient été relevées astronomiquement, l'erreur qu'il a commise en déterminant celle d'Hermonthis, n'influeroit en rien sur la position des villes supérieures : mais on sait que Ptolémée calculoit souvent ses longitudes et ses latitudes d'après des distances mesurées sur la terre. L'erreur dans laquelle il est tombé pour Hermonthis, a dû par conséquent se propager. En faisant dans la carte de Ptolémée, pour la position de la ville d'Hermonthis et de celles qui sont au-dessus, la correction de 17′ environ, Latopolis se trouve reportée à la latitude déterminée par M. Nouet ; et les distances données par la table Antonine, Ptolémée et M. Nouet, entre Hermonthis ou Erment, et Latopolis ou Esné, coïncident assez bien pour autoriser à placer Latopolis à Esné, ainsi que l'a fait d'Anville. Il est assez extraordinaire que ces deux autorités de d'Anville, savoir, Ptolémée et Ibn-Younis, qui toutes deux l'ont induit en erreur pour la véritable latitude d'Esné, l'aient pourtant conduit à un résultat exact, en commettant deux erreurs absolument semblables.

Strabon, en faisant connoître les villes anciennes au-dessus de Thèbes, ne donne pas les distances de ces villes entre elles ; mais il les place dans un ordre qui peut servir à faire connoître leurs positions relatives. Voici ses expressions :

« Après la ville d'Apollon vient Thèbes, qui est maintenant appelée *Diospolis*.
» Après Thèbes on trouve la ville d'Hermonthis, où l'on adore Apollon et
» Jupiter. On y nourrit aussi un bœuf sacré. Ensuite vient la ville des Crocodiles,
» où l'on rend un culte à ces animaux ; puis la ville de Vénus, et ensuite celle

» de Latopolis, où l'on adore Pallas et le poisson Latus. On trouve à la suite la » ville de Lucine et son temple (1). »

Il ne peut actuellement rester aucun doute sur la position de Thèbes; l'emplacement de cette ville se fait assez connoître par l'immensité des ruines que l'on trouve à Louqsor, Karnak, Medynet-Abou et Qornah.

Au-dessus de Thèbes, Strabon place Hermonthis, Crocodilopolis, Aphroditopolis et Latopolis.

Esné est située à peu de distance au-dessus de l'emplacement de Thèbes.

La position de la ville d'Esné, les constructions Égyptiennes, Grecques, Romaines et Arabes que l'on retrouve le long du fleuve, l'élévation de la butte de décombres sur laquelle la ville est bâtie, et plusieurs autres indices, ne permettent pas de douter que, de tout temps, cette ville n'ait été une des capitales de la haute Égypte; elle renferme un des plus beaux temples Égyptiens, un de ceux qui portent le caractère le mieux constaté d'une haute antiquité: cette ville doit donc avoir été connue de Strabon, et doit être alors une de celles que nous avons nommées.

Strabon n'entre dans aucun détail qui puisse nous déterminer à placer à Esné une de ces villes plutôt que les autres; mais ce qu'il dit ne contrarie pas l'opinion de d'Anville, et viendroit plutôt à l'appui de ce que nous avons conclu de l'examen comparé de Ptolémée, de la table Antonine, et des observations de M. Nouet.

Les ruines que nous avons trouvées sur la rive droite du Nil, en face d'Esné, démontreroient encore, par leur situation, qu'elles appartiennent à la ville de Contra-Lato, nommée par l'Itinéraire, et qu'Esné est l'ancienne Latopolis; car, dans cette partie de la haute Égypte, on ne trouve que ces ruines et celles d'Esné qui soient assez directement opposées sur les rives du fleuve pour convenir aux situations respectives de ces deux villes anciennes.

Quelque concluantes que soient les raisons que nous avons apportées pour démontrer qu'Esné est l'ancienne Latopolis, nous ne négligerons pas de rendre cette opinion encore bien plus vraisemblable, en recherchant et fixant les positions qui conviennent aux villes placées, par les géographes anciens, entre Latopolis et Thèbes. Ces villes sont Aphroditopolis et Crocodilopolis, dont Strabon fait mention; Asphynis, dont parle la Notice de l'Empire, comme étant voisine d'Hermonthis; et Tuphium, citée par Ptolémée.

D'Anville a fort justement observé que la ville d'Asphynis trouvoit naturellement sa place au village d'Asfoun (2), dont le nom est le même, à la terminaison

(1) Μετὰ δὲ τὴν Ἀπόλλωνος πόλιν, αἱ Θῆβαι· καλοῦνται δὲ νῦν Διὸς πόλις..... Μετὰ δὲ Θήβας Ἑρμωνθὶς πόλις, ἐν ᾗ ὅ τε Ἀπόλλων τιμᾶται, καὶ ὁ Ζεὺς· τρέφεται δὲ καὶ ἐνταῦθα βοῦς. Ἔπειτα Κροκοδείλων πόλις, τιμῶσα τὸ θηρίον· εἶτα Ἀφροδίτης πόλις, ἣ μετὰ ταύτην Λατόπολις, τιμῶσα Ἀθηνᾶν καὶ τὸν Λάτον· εἶτα Εἰλειθυίας πόλις, καὶ ἄλλαι τινές.

Post Apollinis urbem sunt Thebæ, quæ nunc Diospolis *vocatur..... Post Thebas et Hermonthis civitas, in qua Apollo et Jupiter coluntur: hic etiam bos alitur. Deindè est Crocodilorum urbs, quæ eam belluam colit. Hinc Veneris urbs, et postea Latopolis, quæ Palladem et Latum colit. Postea Lucinæ civitas, et ejus templum.* (Strabonis Rerum geographicarum libri XVII, cum Gulielmi Xylandri versione à Casaubono recognita; *Lutetiæ Parisiorum, typis regiis, 1620, in-fol.*; lib. XVII, p. 815 et 817.

(2) اسفون

Grecque près, et qui est situé à trois lieues au nord d'Esné. Le P. Sicard dit avoir trouvé à Asfoun les restes d'un temple. Nous n'y avons vu que des monceaux de décombres : mais ils sont si considérables, qu'ils ne peuvent provenir que des ruines d'une ville ancienne; et il est probable que les monumens vus par le P. Sicard y sont enfouis. Strabon ne fait aucune mention d'Asphynis, quoiqu'il paroisse avoir très-bien connu la nomenclature des villes de la haute Égypte. On doit donc croire que cette ville est une de celles que Strabon a fait connoître sous un autre nom. Le mot *Asphynis* n'est point Grec : c'est évidemment le nom Égyptien *Asfoun*, auquel les Grecs ont donné une terminaison conforme aux désinences des mots de leur langue. Ils ne s'en seront pas tenus là: ils auront donné à Asfoun un nom entièrement Grec; et c'est celui d'*Aphroditopolis*, que Strabon a rapporté. *Asfoun* est évidemment le même mot que *Esfoung*, qui, en arabe, signifie *éponge;* il peut aussi dériver de *Souf*, qui, en hébreu, a une signification analogue à *Esfoung* en arabe, et à *Aphrodite* en grec, et veut dire *production des eaux* (1). La langue Hébraïque est celle qui se rapproche le plus de l'ancien égyptien; et même, sans faire dériver *Asfoun* de *Souf*, on peut très-bien croire que ces deux mots ont une origine commune dans la langue Égyptienne. D'Anville (2), par un raisonnement à-peu-près semblable, démontre que l'île de *Suphange el-Bahari* (3) est l'ancienne île d'Aphroditis (4). Nous conclurons aussi qu'Aphroditopolis nommée par Strabon est la même ville qu'Asphynis dont on voit les ruines au village d'Asfoun.

Ptolémée, à qui nous devons la connoissance de Tuphium, ne parle point de Crocodilopolis; et Strabon, en nommant Crocodilopolis, ne parle point de Tuphium : mais ils placent ces deux villes à-peu-près à la même hauteur. Il est donc probable que la même ville a été désignée par Ptolémée sous le nom de *Tuphium*, et par Strabon, sous celui de *Crocodilopolis*. D'Esné à Asfoun et d'Asfoun à Erment, nous n'avons aperçu sur la rive gauche du fleuve aucun autre vestige de villes anciennes qui pût correspondre à cette position de Tuphium ou de Crocodilopolis; mais sur la rive droite, entre Erment et Asfoun,

(1) Le nom hébreu d'*Yam-Souf* a été donné à la mer Rouge à cause de ses productions marines, qui sont très-remarquables : ce sont les coraux, que l'on y trouve en grande abondance.

(2) *Voyez* la Description du golfe Arabique, *page 22.*

(3) سُفْخ البحرى *Soufing el-bahary.*

(4) M. Bruce, dans son Voyage de la haute Égypte, fait mention d'un pays appelé *Woodan*, situé un peu au nord d'Atfieli, sur la même rive orientale du fleuve, et en face de plusieurs îles. Plus bas il dit que le nom entier de ce pays est *Suf el-Woodan;* enfin, plus loin, il sépare ces deux noms et en fait deux villages, en rapportant que, sur la rive occidentale du Nil, il y a une pyramide placée entre Suf et Woodan. M. Bruce dit ensuite qu'à l'occident de ce village il existe des ruines, et il ajoute : « Je pense que c'étoient les restes d'Aphroditopolis, dont » le nome s'étendoit à l'est. »

On trouvera dans la carte de cette province de la haute Égypte, au nord d'Atfyhyeh, plusieurs des villages cités par M. Bruce; entre autres, *Nezeleh*, une île remarquable, et deux villages sur la rive orientale du Nil, dont l'un est désigné sous le nom d'*el-Sof*, et l'autre sous celui d'*Oûdi*. Entre ces deux villages, et un peu plus à l'occident, sont indiquées des ruines. Il est évident que ce sont là les ruines et les deux villages désignés par M. Bruce.

La position d'Aphroditopolis nous paroît beaucoup plus convenablement déterminée par M. Bruce que par M. d'Anville, qui ne connoissoit pas les ruines d'*el-Sof*, et qui a été obligé de reporter ces ruines à la première ville remarquable, c'est-à-dire, à Atfyhyeh. L'Itinéraire d'Antonin, en partant de Babylone, place *Scenas Mandras* à douze milles, et vingt milles plus loin Aphroditopolis. Cette distance convient parfaitement à la position d'el-Sof par rapport au vieux Kaire. Le village de *Sof* ou *Suph*, dont le nom se trouve encore ici correspondre à celui d'*Aphroditopolis*, vient à l'appui de notre opinion sur Asphynis et Asfoun.

nous

nous avons trouvé les restes d'un temple Égyptien, dans les décorations duquel on voit représentés beaucoup de crocodiles. Ce lieu, que les gens du pays appellent *Taud*, et qui est marqué sous ce nom dans la carte de d'Anville, est, selon lui, le *Tuphium* de Ptolémée. Cette position convient en effet assez bien, et les décorations du temple annoncent que le crocodile y étoit en grande vénération. Cela deviendroit certain, si, ce qui n'a pas lieu, le nom de *Taud* avoit quelque rapport avec celui de *crocodile* en arabe ou en hébreu; mais il est possible que le nom Égyptien de la ville n'ait pas eu avec le culte du crocodile l'analogie que les Grecs ont établie en la nommant *Crocodilopolis*.

De ce qui précède, il résulte que toutes les positions dont nous avons parlé se trouvent très-convenablement fixées; savoir, Hermonthis à Erment, Crocodilopolis ou Tuphium à Taud, Aphroditopolis ou Asphynis à Asfoun, Contra-Lato aux ruines qui sont en face d'Esné, et Latopolis à Esné.

ANTIQUITÉ RELATIVE DES MONUMENS.

Il est sans doute impossible de fixer l'époque précise à laquelle fut bâtie la ville que les Grecs nous ont fait connoître sous le nom de *Latopolis*, et dont nous avons retrouvé les ruines à Esné. Le siècle où cette ville florissoit, celui qui vit s'élever les temples dont nous avons décrit les ruines, est d'autant plus difficile à assigner qu'il est plus éloigné de nous. Si, dans cette matière, on ne peut obtenir rien de positif, ni même faire de calculs approximatifs sans être effrayé de leurs résultats, on peut, du moins, en comparant les monumens entre eux, les ranger dans un ordre d'ancienneté qui, sans rien préjuger sur leur antiquité réelle, doit cependant être d'une grande utilité, puisqu'il servira à suivre les progrès et la décadence de l'art chez les Égyptiens.

Si l'on considère les ruines d'Esné sous ce point de vue, et si on les compare à toutes celles de la haute Égypte, on reconnoîtra sans peine que cette ville doit être une des plus anciennes.

Elle se trouve dans la partie de la haute Égypte qui a dû être la première habitée : c'est, en descendant de la Nubie, le premier endroit où la vallée du Nil, prenant une certaine largeur, offre un espace assez vaste de terrain susceptible de culture.

L'élévation considérable de la butte de décombres sur laquelle la ville moderne est bâtie, et l'enfouissement du temple, prouvent non-seulement qu'elle a existé sans interruption, mais encore qu'elle a existé fort anciennement.

Si l'on considère attentivement l'architecture du temple d'Esné, on la trouvera plus rapprochée de la nature, plus simple, et d'une imitation plus naïve : on trouvera dans l'exécution des sculptures qui décorent ce monument, moins de grâce et de moelleux, et sur-tout moins de richesses de détail, qu'à Denderah et dans quelques autres temples de l'Égypte; ce que l'on doit attribuer à une méthode d'exécution qui n'étoit point encore portée à sa perfection.

Enfin, soit que les monumens astronomiques indiquent précisément l'époque

de la construction des temples qui les renferment, soit qu'ils constatent seulement l'état des connoissances acquises par toutes les observations faites antérieurement au temps de leur érection; comme le zodiaque d'Esné indique évidemment une époque antérieure à celle des zodiaques de Denderah (1) et des bas-reliefs astronomiques de Thèbes, on doit en conclure que le temple d'Esné est antérieur à celui de Denderah et à la plus grande partie de ceux de Thèbes.

* En admettant, ce qui est très-vraisemblable, que tous les monumens ont été élevés sur des buttes factices d'une hauteur fixe, déterminée par l'expérience, afin de les garantir des inondations et de prévenir les accidens qui auroient pu résulter de l'exhaussement du sol de la vallée, phénomène que les Égyptiens avoient certainement observé, on devra conclure que les monumens dont le sol est le plus près d'être atteint par les dépôts du Nil, sont aussi les plus anciens. Cette hypothèse est appuyée d'observations faites sur différens points de l'Égypte. Quant à la hauteur à laquelle les Égyptiens avoient jugé convenable d'élever leurs monumens au-dessus de la plaine, on doit croire qu'ils avoient poussé la prévoyance fort loin, puisqu'il résulte d'un nivellement fait avec beaucoup de soin à Denderah, que le sol du temple est encore de trois mètres, ou quinze pieds environ, supérieur au niveau de la plaine environnante.

Il nous a été impossible de constater la hauteur du sol du temple d'Esné; mais nous avons observé que celui du petit temple, au nord, est à peine supérieur au niveau de la plaine. Il est donc certain que le sol de la vallée s'est considérablement exhaussé depuis l'époque de l'érection de ce petit monument, et, par conséquent, que cette époque est fort ancienne.

De plus, ce temple renferme un zodiaque qui retrace le même état du ciel que celui du portique d'Esné.

Ces considérations ne permettent pas de croire que ce petit temple ait une antiquité moindre que celle du portique d'Esné.

Nous ne pensons pas que toutes les parties du temple de Contra-Lato soient du même temps; le désordre de son plan nous fait présumer, au contraire, que les constructions qui sont derrière le portique sont moins anciennes que le portique lui-même : mais cela ne doit rien faire préjuger pour ou contre l'antiquité de la ville, qui peut être de la même époque que Latopolis.

(1) *Voyez* le Mémoire sur les monumens astronomiques, par M. Fourier.